



L'ABBAYE  
DE  
SORÈZE.

844—864.

PAR AUGUSTE GALABERT,

DE REVEL.

---

TOULOUSE,  
CHEZ L. JOUGLA, LIBRAIRE-ÉDITEUR,  
RUE SAINT-ROME.

REVEL, | CASTRES,  
CHEZ ESCRIBE ET AMEN. | CHEZ M<sup>me</sup> V<sup>e</sup> CHAILLOL.

1847.

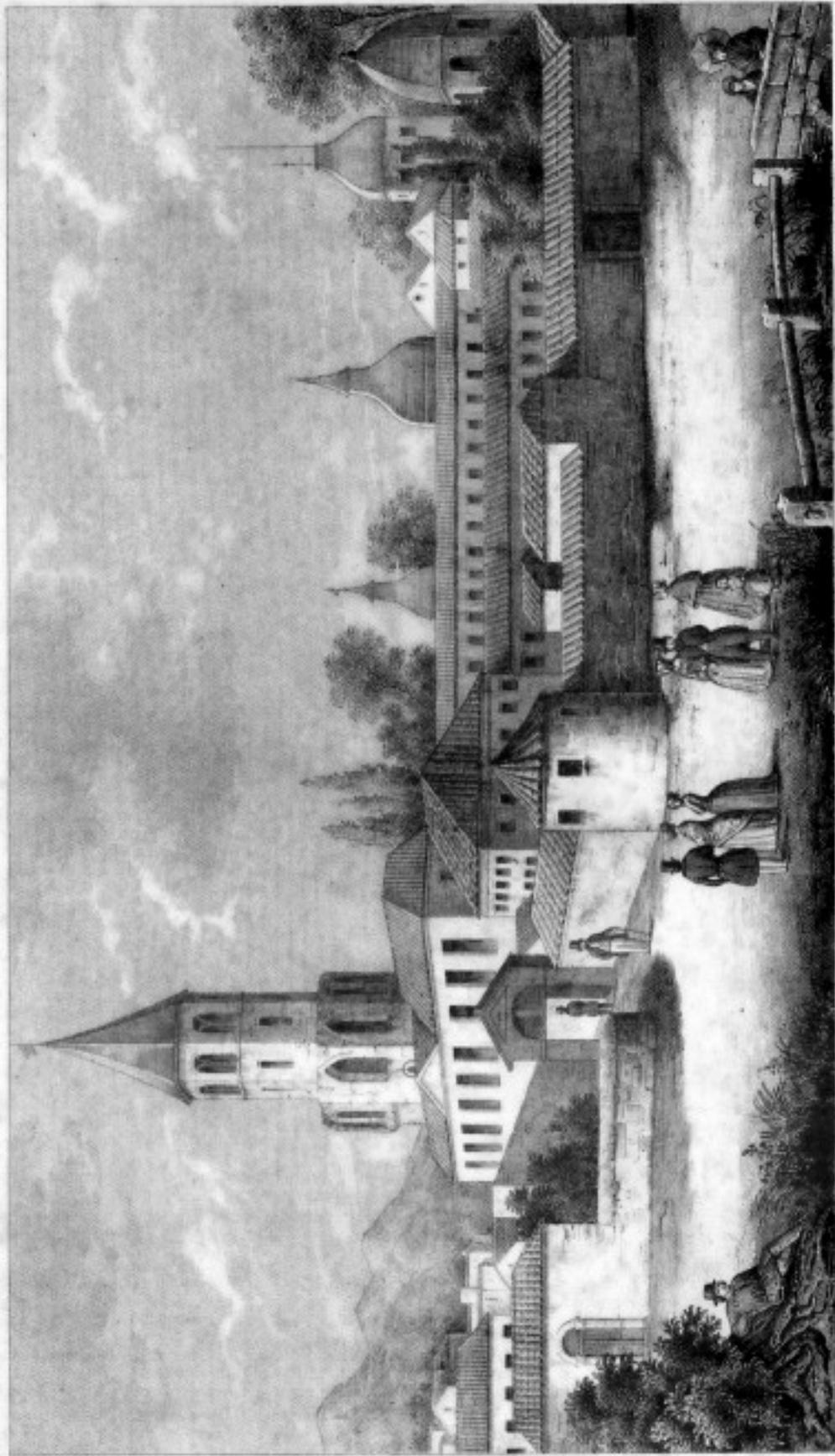


L'ABBAYE  
DE  
SORÈZE.

— 57 —

**TOULOUSE,**  
IMPRIMERIE DE A CHAUVIN ET COMP. .  
RUE MIREPOIX.

— 58 —



Lith. *Raymond Perrier Toulouse, d'après un Croquis de Bernabini.*

VUE DE SORÈZE.

L'ABBAYE  
DE  
SORÈZE.

844—864.

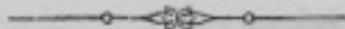
PAR AUGUSTE GALABERT,

DE REVEL.

*Nolite thesaurizare vobis thesauros in  
terra : ubi aerugo, et tinea demolitur; et  
ubi fures effodiunt; et furantur.*

*Ubi enim est thesaurus tuus, ibi est et  
cor tuum.*

EVANGELIUM SECUNDUM MATTHEUM.



TOULOUSE,  
CHEZ L. JOUGLA, LIBRAIRE-ÉDITEUR,  
RUE SAINT-ROME.

REVEL, | CASTRES,  
CHEZ ESCRIBE ET AMEN. | CHEZ M<sup>me</sup> V<sup>e</sup> CHAILLOL.

1847.

En compulsant les chroniques ,  
J'erre dans les temps antiques ,  
Siècles d'amour et de foi ;  
Moines , prélats , pâles ombres ,  
Cloîtres aux corridors sombres ,  
Passent alors devant moi.

Preux chevalier , noble dame ,  
Brûlant d'une sainte flamme ,  
Ménestrels au chant d'amour ,  
Vieux castels , donjons funèbres ,  
Pont-levis et tours célèbres ,  
Passent aussi tour-à-tour.

A ma voix , tous ces fantômes ,  
Du fond de leurs noirs royaumes ,  
Accourent obéissants ;  
Et mon crayon inflexible  
Trace l'histoire terrible  
Des chevaliers mécréants.

Et si le moine indocile  
A la voix du saint concile ,  
Trouvant le joug dur , amer ,  
Se plonge dans la mollesse ,  
Alors ma main vengeresse  
Saisit un crayon de fer ;

Mais si frêle jeune fille ,  
Dont le regard luit et brille  
Comme un astre radieux ,  
Pleure dans un donjon sombre ,  
Et coule des jours sans nombre ,  
Des jours tristes , soucieux ,

Tandis que l'amant fidèle  
Gémit et pleure comme elle ,  
Rôdant autour du manoir ,  
Alors mon luth , qui sommeille ,  
Et qui lentement s'éveille ,  
Lui soupire un chant d'espoir.

C'est ainsi que mes pensées  
Voguent doucement bercées  
Vers des temps qui ne sont plus....  
.... Mais tout tombe, tout s'oublie,  
Il ne reste dans la vie  
Que des regrets superflus.



L'ABBAYE  
DE  
**SORÈZE.**

844—864.

**INTRODUCTION.**

C'est une bien triste époque que celle où se passe cette histoire: tout languit, tout meurt, tout s'éteint en France. On dirait qu'après la mort de Charlemagne, ses enfants ne peuvent supporter le poids de l'héritage que leur a légué ce grand homme. Sous

leur règne, les guerres intestines éclatent, l'empire se divise, des crimes inouïs souillent la terre; les Normands brûlent et saccagent tout; le clergé étale d'immenses richesses et un luxe scandaleux, les évêques déposent les rois; les comtes et les ducs se rendent indépendants du pouvoir, et le gouvernement féodal se dresse, menaçant, pour la liberté des peuples, sur les ruines du gouvernement politique. Il n'y a de repos, de calme nulle part; dans les abbayes mêmes, dans ces asiles consacrés à la méditation, à la prière, le murmure des gens de guerre et les pas bruyants des chevaux, mêlés aux sons mâles du clairon, viennent parfois troubler le silencieux cénobite jusqu'au fond de sa plus sombre retraite.

Doués d'une âme sensible et d'une foi vive et ardente, les premiers chrétiens qui embrassèrent la vie monastique choisirent, pour fixer leur demeure, des lieux incultes et inhabités; le silence du désert parlait mieux sans doute à leur cœur que la grande voix des cités tumultueuses. Quand, devenus plus nombreux, les cénobites voulurent s'ériger en communauté, ils élevèrent leurs monastères, tantôt sur la lisière des forêts où le vent, qui soupire à travers les grands arbres séculaires, inspire la mélancolie; tantôt auprès des torrents, sur les bords des ruisseaux dont l'onde turbulente ou pai-

sible retrace l'image de la vie ; ou bien encore, aux pieds des hautes montagnes, dont les sites sauvages et les sommets élevés sont si propices à la contemplation ; souvent aussi, sur la cime des monts et des rochers escarpés, où l'âme, pensive et recueillie, se sent plus près du ciel auquel elle aspire.

C'était sur la lisière d'une forêt, sur les bords d'un ruisseau, au pied d'une haute montagne que s'élevait l'abbaye de Sainte-Marie de Sorèze, connue aussi sous le nom de Notre-Dame de la Sagne (*sagne* veut dire paix). Certains historiens assurent qu'elle fut fondée peu après l'expédition de Pépin-le-Bref contre les Sarrasins ; tandis que d'autres, et dom Vaissète, le savant historien du Languedoc, est de ce nombre, prétendent qu'elle existait auparavant.

Dans cet asile, vivaient en paix des cénobites pieux sous la conduite d'un riche et puissant abbé. Mais la paix ne couvrit point toujours de ses ailes protectrices les abbayes ; lorsque l'amour des richesses eut corrompu ce que la piété et la vertu avaient institué, les mécréants et les seigneurs se ruèrent sur les monastères, et forcèrent les religieux à sortir de leur demeure.

Au IX<sup>m</sup>e siècle, sous Louis-le-Débonnaire, il y avait en France 84 monastères, et sous les règnes

suivants ils se perpétuèrent à l'infini. De nos jours, presque toutes les riches abbayes ont entièrement disparu ; l'homme ne peut aller recueillir, en rêvant sur la cendre des pieux anachorètes, que des ombres et des souvenirs ; encore faut-il qu'il en reconnaisse la trace, car les pierres de leurs tombeaux et les marbres de leurs autels ont été dispersés par le vent des révolutions et des guerres civiles.

Enrichie par plusieurs princes et seigneurs, l'abbaye de Sorèze a été mise à contribution et pillée maintes et maintes fois ; souvent détruite et incendiée, elle s'est toujours relevée de ses ruines, brillante de splendeur, comme sous la baguette magique d'une puissante fée. De toutes les dévastations qu'elle eut à subir, la plus terrible, la plus déplorable fut celle des Normands. Nous verrons, dans la suite de cette histoire, par qui ils furent engagés à venir mettre le siège devant ses murs.

Un jour du mois de mai 844, une barque à deux voiles et à rames, montée par une centaine de corsaires armés, jeunes et vigoureux rejetons de ces Sarrasins que l'épée victorieuse de Charle-

magne avait refoulés vers l'Espagne, louvoyait depuis plusieurs heures le long des côtes de la Méditerranée, cherchant un endroit propice pour débarquer en France. Le vent était violent, et plusieurs fois la frêle embarcation faillit se briser contre les écueils. Après quelques jours d'une navigation difficile, les corsaires trouvèrent enfin ce qu'ils désiraient avec tant d'ardeur : ils descendirent à terre avec leur cargaison qui consistait en quelques barils de bière, en biscuits de mer, en fromages et en viandes froides ; puis, ayant fait un repas abondant, arrosé par d'amples libations, ils laissèrent la barque à la merci des vents et des flots, et ne prenant avec eux que la hache d'armes et le javelot, ils se dirigèrent vers cette partie de la France, connue à cette époque sous le nom de Septimanie (1).

Attirés par les succès que les Normands, descendus naguère en France, avaient obtenus, les corsaires allaient se réunir à eux, afin de vivre de cette vie de pillage, de meurtre et de dévastations, qui leur était particulière. Après avoir mis la ville

(1) Ainsi nommée à cause des sept légions romaines à qui elle fut donnée pour colonie. (Le père SIMOND.)

Sidonius l'appelle Gothie. Il est certain que, lors de l'occupation des Visigoths d'Espagne, ils firent supprimer le nom de Septimanie. (LOUVET, *Remarques sur l'histoire du Languedoc.*)

de Rouen au pillage et dévasté la Touraine, les Normands s'étaient emparés de Toulouse dans l'Aquitaine, secondés par Guillaume II, duc de Septimanie ou marquis de Gothie, qui, pour venger la mort de son père Bernard, que Charles-le-Chauve avait fait mettre à mort, avait pris les armes contre le roi de France. Le comte Frédélo, allié de Guillaume, était alors enfermé dans les murs de Toulouse.

Dans leur marche à travers la Septimanie, les corsaires pillèrent, brûlèrent et saccagèrent tout, évitant les grandes villes et ne s'attaquant qu'aux villages ou aux châteaux qui ne leur offraient qu'une faible résistance. Encore quelques jours, et ils allaient arriver à Toulouse. Un soir, harassés de fatigue, ivres de meurtre et de pillage, ils s'arrêtèrent dans une prairie ombreuse, située dans un vallon de la Montagne-Noire, où se balançaient majestueusement, au souffle du vent du midi, des ormes séculaires et de sveltes peupliers. La chaleur était accablante : de temps en temps, de gros nuages noirs, chargés de vapeurs, cachaient le disque du soleil et projetaient en passant une ombre épaisse sur la terre. La fraîcheur de ce lieu, le murmure d'un torrent et le bruissement du vent, qui soupirait avec mélancolie dans les feuillages, portèrent les corsaires au sommeil.

Callot, ce peintre de la nature hideuse, aurait pu trouver, dans les groupes que formaient alors ces hommes, de belles inspirations ; mais Callot n'avait point encore paru sur la scène du monde.

Sur les habits en lambeaux des corsaires, étaient des taches de sang encore humides, affreuses marques d'une récente victoire ; les fruits de leurs rapines étaient étendus çà et là autour d'eux. Parfois, quelques hommes que le sommeil ne pouvait gagner se soulevaient un instant, et à la vue du butin qu'ils contemplaient avec une joie féroce, leurs visages, que des marches incessantes sous un soleil de feu, et quelques restes de ce sang africain ou maure qui coulait dans leurs veines, avaient rendus noirs ou olivâtres, prenaient une expression sardonique, horrible à voir !

De temps en temps, quelques pâles rayons du soleil, qui se jouaient avec les feuillages, traversaient les ormes et les peupliers, et venaient éclairer ces groupes qui, avec les armes sanglantes, rangées en trophées, se détachaient sur le fond d'une masse gigantesque de noirs rochers.

Quelques heures s'écoulèrent, et les corsaires étaient toujours endormis. Insensiblement, les nuages s'amoncelèrent ; un orage se forma, et le bruit sourd d'un tonnerre lointain se fit entendre.

Abdalla, le chef des corsaires, dont le sommeil était léger, s'éveilla subitement à ce bruit, et dressant sa taille gigantesque, il domina de toute sa hauteur les groupes endormis. Alors de sa voix retentissante :

— Or ça, dit-il, camarades, c'est assez dormir ; la nuit approche, l'orage est près d'éclater, et si nous restons dans ces vallons, nous risquons fort d'être submergés et entraînés par les torrents qui vont bientôt descendre des montagnes.

A cette voix bien connue, les corsaires s'éveillèrent en sursaut. Chacun se saisit d'une portion du butin, et, à un signal donné, ils gagnèrent la crête aride de la montagne.

Peu à peu la nuit vint, mais une nuit sombre et sans étoiles ; les pas des corsaires n'étaient éclairés que par de livides éclairs. Aucun vent ne mugissait maintenant dans l'espace ; un silence morne régnait sur la nature ; ce silence, précurseur de la tempête, était imposant et solennel ; on aurait dit que l'orage paraissait n'attendre qu'un signal pour déchaîner ses fureurs.

Nul abri ne se présentait aux bandits, leurs yeux ardents cherchaient en vain à percer les ténèbres, il ne s'offrait à leur vue qu'un désert aride et sans fin ; alors quelques murmures commencèrent à s'élever.

— Une lumière ! une lumière ! interrompit une voix.

En effet, une lumière imperceptible d'abord, mais qui grandissait de plus en plus à mesure que l'on avançait, scintillait au loin dans les ténèbres. A cette vue, un cri de joie frénétique, un cri qui, dans la bouche de ces hommes, était un présage de destruction et de mort, retentit en échos dans la montagne. Ils pressèrent plus vivement leur pas, guidés par ce phare lointain ; un instant, cette lumière disparut, mais presque aussitôt, la lueur blafarde d'un éclair leur fit apercevoir, à une faible distance, les murs noirs et élevés d'un monastère isolé, qui, sombre, silencieux, assis sur un rocher escarpé, semblait attendre sans crainte, fort de son assiette et de sa solidité, les efforts de l'ouragan avec ses rafales puissantes et terribles. C'est là que, loin du monde, vivaient en paix de saintes filles, de pieuses bénédictines, n'ayant, pour se mettre à l'abri des excursions des barbares, que de hautes murailles, des portes bardées de fer et une foi vive et ardente en la Providence.

Mais rien ne pouvait arrêter l'audace et l'ardeur sauvage des corsaires ; ils se ruèrent sur le monastère. Sous les coups de leurs haches fortement trempées, les portes tombèrent brisées, et, au son de la cloche d'alarme dont les tintements mélancoli-

ques se mêlaient au bruit de l'orage, qui maintenant éclatait avec furie, ils se précipitèrent en tumulte dans le couvent. Alors il se passa des scènes affreuses : rien ne fut respecté, ni les lieux saints, ni la vertu des religieuses ; et ces hommes de sang furent surpris par le jour, gorgés de meurtre, de viol, de vin et ivres-morts sur les dalles. Un seul d'entre eux était encore debout, c'était le chef ; à ses pieds une jeune et belle religieuse, suppliante, éplorée, flétrie par le souffle impur du mécréant, se tenait affaissée sur les genoux ; elle demandait encore grâce et merci ! Le mécréant, animé par la luxure, la regardait en silence : soudain une idée infernale traversa son cerveau ; voyant que les premières lueurs du matin commençaient à faire pâlir les lampes qui avaient éclairé l'orgie échevelée et furieuse de la nuit, il appela de sa vibrante voix ses compagnons endormis ; personne ne bougea. Il éleva de nouveau la voix avec plus de force ; alors quelques bandits dressèrent leur tête avinée, puis ils retombèrent sans mouvement. A cette vue, un sourire de démon effleura les lèvres d'Abdalla ; s'adressant alors à sa victime :

— Il faut partir, lui cria-t-il... Tu m'appartiens, cette nuit nous a unis pour toujours, rien ne pourra désormais nous séparer.

La pauvre femme restait toujours affaissée sur elle-même et de sa bouche ne sortait aucune parole, aucun soupir. Alors Abdalla roula d'une main les anneaux de la longue chevelure de sa victime, et de l'autre, ayant saisi un flambeau, il mit le feu aux tentures de la salle, entraînant avec lui la jeune fille et semant partout l'incendie qui bientôt se propagea avec une effrayante rapidité. Puis, prenant dans ses bras la religieuse évanouie et presque morte, il s'enfuit rapidement dans les montagnes.

Au milieu de l'orgie, une subite passion s'était emparée du chef des corsaires : vivre seul avec cette femme, loin de ses amis, qui auraient pu la lui disputer : telle avait été sa pensée, et il la mit aussitôt à exécution. Arrivé en un lieu isolé, il déposa son fardeau sur l'herbe, et, par des soins assidus, prodigués avec une tendresse touchante, il rendit la religieuse à la vie. De longs jours s'écoulèrent, jours de douleurs et d'angoisses poignantes. Bientôt la perspective de la maternité, au lieu de combler de joie la pauvre femme, la remplit de crainte et d'effroi : quel serait dans l'avenir le sort de cette créature qu'elle portait dans son sein, se disait-elle, si, comme tout le faisait présager, son père l'élevait dans le meurtre et la rapine ? Cette idée la faisait frémir d'horreur, mais elle ne pouvait que gémir et pleurer en silence.

Cependant l'incendie, en se propageant dans le monastère, ne dévora point tous les bandits. Quelques-uns, moins ivres que les autres, virent l'action atroce de leur chef; le sentiment du danger leur donna la force de s'évader, mais ce ne fut point sans de grands efforts et de graves brûlures qui leur causèrent d'atroces douleurs.

Ils continuèrent alors leurs courses vers Toulouse, se promettant de faire retomber tôt ou tard, sur la tête de leur chef, les souffrances qu'ils enduraient et la mort de leurs compagnons d'armes. Lorsqu'ils arrivèrent devant les murs de Toulouse, les Normands battaient en retraite devant une puissante armée; poursuivis, traqués par Charles-le-Chauve, ils se dispersèrent dans l'Aquitaine et la Septimanie. Les corsaires errèrent longtemps dans les montagnes et les forêts.

Un soir d'hiver, que la religieuse était accroupie auprès d'un ardent brasier qu'entretenait Abdalla, un bruit de pas résonna dans le silence de la nuit; d'un bond elle se dressa pour en connaître la cause; aussitôt plusieurs hommes fondirent sur Abdalla et percèrent son corps de mille coups. A cette vue, la jeune femme sentit un tressaillement d'effroi passer dans tout son corps; puis des douleurs vives, aiguës, la saisirent. Un pénible et laborieux enfantement commença.

Après d'horribles souffrances , elle mit au monde un fils , que les bandits reçurent dans leurs bras. Tant de malheurs , tant de secousses imprévues étaient venues fondre sur la pauvre mère , que sa vie s'éteignit peu à peu. Avant de mourir , dominée par l'incertitude du sort de son enfant , elle adressa aux bandits de tendres et pressantes sollicitations qui allèrent jusqu'à leur cœur ; elle leur fit promettre de ne point élever l'enfant dans leur métier et de l'apporter au monastère le plus voisin , pensant qu'adopté par les religieux , il deviendrait un homme de Dieu et prierait pour les fautes de sa mère et les crimes de son père , si un jour il venait à les connaître.

Les bandits accomplirent scrupuleusement ses dernières volontés : ils creusèrent une fosse , y déposèrent les restes de la bénédicte , et laissant le cadavre d'Abdalla à la merci des bêtes féroces , ils abandonnèrent ces lieux.



Après quelques semaines de séjour dans les hôpitaux, pendant lesquels on lui a fait subir divers traitements, il est parvenu à se relever et à reprendre son travail habituel. Il a été très utile de lui faire prendre de l'exercice et de lui donner de la nourriture saine et abondante. Il est maintenant en parfaite santé et ne présente plus de traces de sa maladie.

Il est à remarquer que les symptômes de cette maladie sont très variables et qu'elle peut se manifester sous une forme ou sous une autre. Il est donc important de bien observer les symptômes et de les rapporter au moment où ils se produisent. Cela permettra de mieux connaître la nature de la maladie et de lui appliquer le traitement approprié.

## CHAPITRE PREMIER

QUI PARAITRA ASSEZ INSIGNIFIANT AU LECTEUR, MAIS QU'IL  
FAUT LIRE POUR CONNAITRE ENTIÈREMENT LE CARACTÈRE  
DE NOTRE HÉROS.

Une nuit du mois de février 844, les religieux de l'abbaye de Sorèze étaient, comme à l'ordinaire, occupés à dire dévotement leur oraison, et rien n'en troublait le silence, si ce n'est les rafales du vent d'hiver qui, s'engouffrant dans les sombres

corridors du monastère, ressemblaient aux voix plaintives des trépassés.

Soudain, trois coups violents retentirent à la principale porte de l'abbaye. Arrachés à leur pieuse méditation par ce bruit inattendu, les religieux sortirent immédiatement de leur cellule et allèrent dans la salle commune pour connaître la cause de ce tapage nocturne. Déjà le frère portier les avait devancés ; il tenait dans ses bras un enfant enveloppé dans un linge, et cet enfant était si frêle, si chétif, qu'on aurait dit que la vie allait à chaque instant se retirer de lui.

A la vue de cette innocente créature, les moines se regardèrent étonnés ; et leur regard inquiet, accusateur, décelait un si grand trouble, que pas un n'osa questionner le frère portier.

Bientôt arriva l'abbé Bertin. Il marchait lentement, appuyé d'un côté sur le bras du prieur conventuel, et de l'autre sur celui du prieur claustral, affaissé qu'il était sous le poids des années. Le frère portier lui présenta l'enfant, disant qu'il venait de le trouver exposé sous le porche du grand portail.

A ces mots, l'abbé fronça les sourcils ; il fit un effort pour redresser sa taille, et d'une voix courroucée :

— Si les coupables, s'écria-t-il, ont cru échapper

au châtimeut en nous léguant cette faible créature, soyez persuadés, messires moines, qu'ils se trompent grandement, car dès demain une enquête aura lieu, et la punition ne se fera pas attendre.

Après ces paroles, il se retira, non sans donner des ordres à quelques religieux au sujet de l'entretien de l'enfant. Quand le vieillard fut sorti de la salle, les moines regagnèrent à pas lents leur cellule, et le vent d'hiver continua seul à troubler le silence de l'abbaye.

Le lendemain, l'enquête se fit : des perquisitions eurent lieu dans les environs du monastère; elles furent même poussées bien avant dans la campagne: inutiles recherches! l'on ne put jamais découvrir les coupables. Alors l'abbé Bertin assembla son chapitre, et il fut unanimement décidé que l'on adopterait l'orphelin. Immédiatement après, on le baptisa, on lui donna le nom de Romuald et on l'envoya dans une des nombreuses fermes de l'abbaye où se trouvait une mère de famille qui lui donna son lait. Il demeura dans cet asile jusqu'au commencement de l'année 849; à cette époque, il fit sa seconde entrée dans le couvent.

Quel est l'homme qui pourrait retracer les souvenirs de sa première jeunesse? Si nous jetons un coup-d'œil vers ce passé lointain, la vie se présente à nous, terne, décolorée, à travers une nuit va-

gue et obscure ; on dirait que nous avons bu, dans les ondes paisibles du Léthé, l'oubli de nos premières jouissances et de nos premiers maux. Nous ne pourrions donc raconter de l'enfance de notre héros que des circonstances futiles. Aussi passerons-nous sous silence ces quatre années de sa vie, et nous le suivrons dans le couvent où il se souciait peu d'aller s'enfermer ; pourtant il dut obéir malgré sa répugnance.

La vie du couvent ne semblait pas devoir convenir au caractère turbulent et emporté du jeune Romuald ; mais les idolâtries, les caresses et les mignardises qu'on lui prodigua eurent bientôt dompté son humeur sauvage. D'ailleurs, la vie monastique n'était point à cette époque ce qu'elle était dans les premiers temps ; la sévérité de la règle, qui n'avait point encore été écrite (1), mais seulement transmise verbalement, s'était relâchée ; le travail des mains était négligé ; peu à peu de grands vices s'étaient introduits dans les monastères, partout la simonie était établie. Riches et puissants, les moines se vautreient dans des plaisirs licencieux ; les réfectoires et les dortoirs ne retentissaient que des querelles et des disputes produites par les jeux de hasard. La chasse et la pêche étaient les plaisirs chéris des élèves. Un fau-

(1) Elle devait l'être bientôt, en 830.

con sur le poing et l'arbalète sur l'épaule, ils allaient, suivis d'une meute nombreuse, à la poursuite du cerf agile et du sanglier terrible (1).

Les mœurs du clergé n'étaient pas moins irréprochables : l'on aurait pu parfaitement appliquer, aux évêques d'alors, cette épigramme dont l'auteur est inconnu :

Au temps passé, dans l'âge d'or,  
Crosse de bois, évêque d'or.

En ce temps, sont autres les lois :  
Crosse d'or, évêque de bois.

Les mets les plus succulents, les vins les plus exquis abondaient dans les réfectoires. Qu'était devenu ce temps où les cénobites n'avaient pour nourriture que des racines cuites dans de l'eau et deux plats de légumes ? On conçoit aisément qu'il fut facile au jeune Romuald de s'accommoder de ce genre de vie. Les religieux le chérissaient, l'abbé Bertin surtout, il l'aimait comme un père.

Vieux et cassé, il traînait une existence triste et malade; mais ce n'étaient point les austérités du cloître qui avaient courbé sa taille, altéré sa santé. Dès sa jeunesse, les plaisirs avaient eu pour lui tant d'attraits, il avait usé si amplement des choses illi-

(1) LABBE, *Histoire des Conciles d'Albi*. Voyez aussi CAPEFIGUE, *Histoire administ. et constitut. de la France*.

cites et dangereuses pour la vie de l'homme, que maintenant il voyait avec une froide indifférence les jeux et les distractions sans nombre de ceux qui l'entouraient. Il n'y avait que les plaisirs enfantins de Romuald et ses tendres caresses qui pussent le distraire et le charmer. Aux heures des repas, les plats les plus recherchés, les mets les plus délicats étaient réservés pour l'enfant.

Au milieu de ses jeux, lui arrivait-il quelque léger accident? vite, les moines s'empressaient d'aller à lui, et, lui prodiguant les soins les plus tendres, ils s'efforçaient de lui faire oublier son mal.

Enfin, à force de caresses et de mignardises, on parvint à faire de lui un véritable enfant gâté, hargneux, volontaire, se dépitant à la moindre contrariété; aussi, quand les religieux voulurent mettre un frein à la fougue de son caractère, ils ne recueillirent de leur condescendance et de leur amour que des fruits amers, tant ses défauts s'étaient fortifiés avec l'âge. De temps en temps, on lui donnait la liberté d'aller visiter sa mère-nourrice. Un jour il revint au monastère meurtri et tout sanglant. A cette vue, les religieux s'alarmèrent, le vieux abbé faillit se trouver mal; le moine fut immédiatement alité, on lui administra des médicaments, on le couvrit de cataplasmes. Qu'avait-il donc fait, le malheureux, pour se trouver en un si pitoyable

état ? Il s'était querellé avec les enfants de la ville, chose qui du reste était fort ordinaire toutes les fois qu'il sortait de l'abbaye; mais ce jour-là, ils s'étaient ligués contre lui, et après avoir brisé sur son dos les bâtons dont ils étaient armés, ils l'avaient poursuivi à coups de pierres jusqu'aux portes du monastère.

Que de fois le couvent retentit des plaintes des habitants du voisinage, qui avaient à reprocher à Romuald de graves méfaits; mais l'abbé se montrait tolérant parce qu'il était faible, et l'enfant continuait de plus belle.

Cependant, la vie de l'abbé Bertin déclinait de jour en jour. Romuald le voyait avec tristesse, car il comprenait que, s'il était privé de son protecteur, la vie du couvent deviendrait pour lui plus triste et plus amère. Il arriva cependant, ce jour fatal; alors la communauté s'assembla afin de donner un successeur à l'abbé Bertin.

On élisait l'abbé à la pluralité des suffrages; tous les moines prenaient part au vote; la constitution ecclésiastique était encore à cette époque essentiellement démocratique. L'abbé portait la crosse et la mitre dans les cérémonies; pour les règlements intérieurs de la discipline, il assemblait son chapitre, qui avait l'administration du temporel et qui disposait des bénéfices. Plusieurs abbés reçurent

du pape le pouvoir de conférer la tonsure et le diaconat à leurs moines. Il y en eut même qui furent nommés par nos rois, seigneurs du territoire, et qui reçurent d'énormes bénéfices. C'était un commencement de féodalité religieuse, un acheminement vers la grande féodalité politique ; toutes deux réunies, elles opprimèrent les peuples, les asservirent, les courbèrent sous un joug odieux, et détruisirent entièrement tout vestige de cette égalité fraternelle tant recommandée par l'Homme-Dieu, et qui fit des premiers chrétiens de vrais disciples de l'Évangile.

Celui qui fut élu abbé, par la communauté du couvent de Sainte-Marie de Sorèze, avait nom Walafride. C'était un moine érudit et savant, grand, sec et maigre, à la physionomie douce et agréable, au cœur sensible et bon, simple dans ses goûts, austère dans ses habitudes, rigide et par cela même absolu. Résolu, quoi qu'il dût lui en coûter, de réformer le caractère de Romuald, il commença par lui donner des professeurs qui lui montrèrent les premières notions de la grammaire et de l'arithmétique. On lui apprit à servir la messe, et, dans les heures de récréation, plutôt que de le laisser oisif, livré à lui-même, l'abbé lui mettait devant les yeux un énorme antiphonaire et il l'enseignait à entonner et à chanter les antiennes.

Plus tard, l'étude du grec et du latin remplit Romuald de fatigue et de découragement; pourtant il fallut plier sous la volonté de l'abbé, qui le menaçait de le punir sévèrement s'il ne prêtait une attention soutenue aux leçons de frère Donat, son professeur.

Frère Donat était dans un âge avancé, d'une taille moyenne, à la physionomie intelligente, au regard doux et bienveillant; très-versé dans les langues grecque et latine, connaissant le sens littéral des livres saints aussi bien que leur sens mystique, aimant à se plonger dans la lecture des poètes sacrés et profanes, passant de longues heures dans la bibliothèque de l'abbaye à compulsuer les auteurs anciens et les pères de l'Eglise, ayant une vénération profonde pour le savant Athanase, le profond saint Augustin, le grave saint Irénée, le fier Tertullien et l'éloquent Chrysostôme; dédaignant la philosophie sophistique des auteurs grecs, mais se complaisant dans celle de Socrate, flétrissant le cynisme de Diogène de Synope, et prônant le stoïcisme de Diogène de Babylone; grand admirateur d'Aristote, il aimait comme lui Socrate et Platon, mais plus encore la vérité (1).

(1) Soyons amis de Socrate et de Platon, disait Aristote, mais encore plus de la vérité.

Un jour, frère Donat infligea à son élève une légère correction. Romuald en fut tellement outré qu'il jura de se venger, et il le fit en effet d'une terrible manière.

Dans l'un des préaux qui avoisinaient les cloîtres, s'élevait un ormeau dont les grands bras chargés de feuilles répandaient aux alentours l'ombre et la fraîcheur ; les oiseaux y avaient construit leurs nids, assurés qu'ils étaient de ne pas être inquiétés par les bons religieux ; aussi leur doux ramage venait souvent troubler la monotonie du cloître. Autour de cet arbre, était un siège de gazon sur lequel allaient quelquefois s'asseoir les moines pour se préserver de l'ardeur du soleil et faire en même temps quelques lectures. Frère Donat y venait souvent ; Romuald l'avait remarqué. Sous l'impression de la punition qui lui avait été infligée, il le devança un soir, et avec l'agilité d'un singe, il monta sur la plus haute branche de l'arbre, se cacha dans l'épais feuillage, détacha quelques nids d'oiseaux parmi lesquels il mêla de la terre glaise qu'il était allé ramasser dans le parc, et les yeux fixés sur le siège, il attendit que son professeur vint s'y asseoir. Frère Donat s'avavançait gravement, le capuchon rabattu sur ses épaules ; il s'avavançait, et Romuald, retenant son haleine, voyait approcher, avec une joie malicieuse, le moment si désiré

de la vengeance. Frère Donat s'assit et se plongea dans la lecture du dixième livre des *Controversiarum* de Senèque le rhéteur. Soudain, un petit oiseau dépourvu de plume vint rouler sur le manuscrit et s'écraser sur le sol. — Pauvre petit animal ! dit frère Donat. Presque aussitôt un corps froid , humide, gluant, s'abattit sur son crâne, et une matière blanchâtre et jaune glissa sur le vaste front du professeur, c'était un œuf d'oiseau. Le moine bondit sur son siège ; puis un cri plaintif s'échappa de ses lèvres, il chancela, s'affaissa sur lui-même, et perdit connaissance. Romuald venait de laisser tomber sur le crâne nu du professeur les nids surchargés de terre.

A cette vue , les religieux qui se promenaient dans les cloîtres et dans le préau accoururent. Un rire aigu , aigre , saccadé , se fit entendre dans les feuillages , et les moines aperçurent Romuald qui , blotti sur une branche , les regardait d'un air railleur.

— Romuald , descendez ! cria Walafride d'une voix forte.

Un éclat de rire lui répondit.

— Qu'on aille chercher des lanières , reprit l'abbé , et que , sur le lieu même , le châtiment commence.

Le rire de Romuald cessa aussitôt.

Plusieurs moines emportèrent frère Donat, toujours évanoui, tandis que d'autres allèrent exécuter les ordres du père abbé. Mais la crainte du terrible châtement fit que l'enfant ne voulut point obéir aux nouvelles injonctions de Walafride; il demeura caché dans les branches de l'arbre jusqu'à la tombée du jour. Alors les moines, pensant que, tôt ou tard, il serait forcé de descendre, se retirèrent, sûrs de le retrouver, soit au réfectoire, soit ailleurs; mais ce soir-là, Romuald ne parut point au réfectoire. Quand les ténèbres furent devenues bien épaisses, quand tout bruit eut cessé dans le monastère, il glissa lentement et avec précaution jusqu'à terre et alla en toute hâte s'enfermer dans sa cellule. Après sa prière, il se mit au lit; insensiblement le sommeil s'appesantit sur lui, mais un sommeil agité, inquiet. Il se voyait attaché autour de l'arbre du préau, il sentait sa peau déchirée par les coups de lanières; en vain s'efforçait-il de briser ses liens, les coups redoublaient toujours, et la voix retentissante du père abbé stimulait l'ardeur de ses bourreaux; soudain, au milieu de ses atroces souffrances, les liens se brisent, il veut fuir, mais des mains implacables le ramènent au pilori. Alors un cri de douleur aigu, un cri de désespoir s'échappe de sa poitrine; en ce moment Romuald s'éveilla. Sous l'impression de ce rêve affreux, il lui sembla

entendre un bruit de pas : seraient-ce les bourreaux qui viennent de nouveau saisir leur victime ? Il le crut du moins , car il se dressa sur son séant , et écouta avec une vive anxiété. Il put bientôt se convaincre que ce n'était point une illusion ; le bruit en effet approchait de plus en plus. Romuald , retenant son haleine , entendit le frôlement de la robe de plusieurs moines contre le mur du corridor , puis le bruit des pas cessa et presque aussitôt un autre bruit , plus fort , sonore , pareil au grincement d'une grande porte , retentit sourdement dans les profondeurs des corridors ; quelques instants s'écoulèrent pendant lesquels une foule d'hypothèses passèrent dans l'esprit de Romuald , mais bientôt le même bruit se renouvela , les pas s'approchèrent , les robes frôlèrent les murs , et puis tout s'éteignit pour ne plus se faire entendre. Alors Romuald se trouva en face d'un silence lugubre et solennel. Il était trop vivement intrigué pour que le sommeil vint clore ses paupières , et quand l'aube commença à blanchir les murs sombres de sa cellule , ce fut avec un cri de joie qu'il salua l'arrivée du jour.

Ce jour-là c'était la fête d'un grand saint. L'abbé Walafride devait officier avec une grande pompe , en présence de toute la communauté et d'un grand concours de fidèles. A l'heure indiquée , la foule commença d'envahir l'église ; alors Romuald , qui

devait servir la messe, sortit de sa cellule; il se dirigea vers la sacristie, l'estomac tirillé par la faim, pâle, la figure bouleversée par une nuit d'insomnies et de craintes. L'état misérable de leur enfant chéri ouvrit le cœur des religieux à la pitié, ils intercédèrent pour lui auprès de l'abbé; mais Walafride fut inflexible, objectant que frère Donat était trop gravement indisposé; aussi ordonna-t-il qu'aussitôt la messe dite, le coupable subit le châtement qu'il avait mérité.

La messe commença, Romuald la servit avec zèle; au dernier mot il s'esquiva; Walafride ordonna qu'on le cherchât en tout lieu et qu'on le lui amenât au plus vite. Il arriva tout en pleurs, repentant, humilié; il se jeta aux pieds de l'abbé, le suppliant, le conjurant de lui pardonner. Vaines supplications! Un regard, un geste de Walafride fit comprendre à la communauté que le châtement aurait son cours. Il allait commencer, lorsque les moines qui entouraient Romuald s'écartèrent pour laisser passer frère Donat qui, faible et souffrant encore, s'avancait lentement. Il demanda grâce pour son élève repentant; les bénédictins émus, touchés de la démarche de frère Donat autant que du repentir de Romuald, se joignirent à lui. A ce concert de plaintes et de supplications, l'abbé se sentit désarmé; il commua la peine.

Pendant quelques jours, Romuald n'eut pour toute nourriture que du pain sec et de l'eau. Pourtant il ne se corrigea point entièrement, mais il fut plus docile aux leçons de ses professeurs; il parut même supporter les punitions avec plus de calme et de modération, quoique, au fond du cœur, il en conçût un dépit concentré. De temps en temps, avons-nous dit, on lui donnait l'autorisation d'aller visiter sa mère-nourrice, et lorsque les portes du couvent s'ouvraient devant lui, son cœur tressaillait de joie et de bonheur; c'est que Romuald aimait la liberté, c'est que la vigilance de Walafride pesait sur lui, tellement qu'il se sentait trembler sous son regard. Le priver de sortir lui était mille fois plus sensible que le châtement le plus sévère. Mais ce qu'il redoutait le plus, c'était la punition du cachot. Un jour, cette punition lui fut infligée, c'était le prendre par le côté le plus sensible de son caractère; il alla s'humilier aux pieds de son professeur, il le conjura, le supplia de rétracter son arrêt; le professeur jeta sur lui un regard courroucé, et ne répondit rien; il alla trouver Walafride, Walafride fut inflexible. Forcé de se soumettre et de dévorer ses pleurs en silence, Romuald ne porta pas loin sa vengeance; mais cette fois, le châtement qui en résulta fut terrible! La nuit qui succéda à ce jour, un silence

morne et profond régnait sur l'abbaye et sur la ville; tout dormait. Soudain, la cloche d'alarme retentit. Moines et villageois s'éveillèrent en sursaut, se dressèrent sur leur séant; le tocsin grondait toujours avec force et les échos des vallons en répétaient au loin les sons lugubres et prolongés. Les religieux, effrayés, sortirent de leur cellule et se dispersèrent dans l'abbaye. Au milieu du tumulte, une voix s'écria : Le feu ! le feu est dans le monastère ! A ce cri sinistre, le monastère fut fouillé de fond en comble; aucune lueur n'apparut. Le feu est dans la ville ! clamèrent quelques bénédictins. Plus prompts que la pensée, les moines montèrent aux tourelles. Tous les habitants de Sorèze étaient groupés autour du monastère, croyant, de leur côté, que le feu était dans l'abbaye, car nulle fumée, nulle étincelle n'avait paru dans la ville. Inquiète, préoccupée, s'agitant dans l'ombre comme une immense fourmillière, la foule attendait avec anxiété, lorsqu'un cri sinistre partit des tourelles de l'abbaye.

— Les Normands sont dans la plaine, ils viennent !

— Aux armes ! répondit-on de toute part.

La nuit était sombre et sans étoiles, aucun vent ne s'élevait dans l'espace, aucun murmure ne se faisait entendre dans la plaine, et le tocsin grondait toujours.

Saisis d'une terreur panique, moines et bourgeois, nobles et vilains coururent aux armes ; pourtant nul ennemi ne se présentait. A l'ardeur guerrière qui avait un instant animé toutes les physionomies succéda une inquiétude vague , incompréhensible ; le sentiment d'un danger inconnu faisait trembler les plus courageux , car , toujours la cloche tintait , toujours les sons lugubres vibraient au-dessus de toutes les têtes comme un présage de malheur.

Dominés par une terreur secrète , quelques bénédictins allèrent se réfugier dans l'église afin de supplier le Seigneur d'éloigner le danger. Ils s'arrêtèrent mornes et consternés sur le seuil , à la vue de Romuald qui , suspendu à la corde de la cloche , ne cessait de l'agiter. A l'approche des religieux consternés , muets d'étonnement , le même rire qu'il avait fait entendre sur l'arbre , rire sardonique , affreux à voir , rire de démon s'il en fût , contracta les lèvres de Romuald et vint éclater avec force aux oreilles des moines. Ils s'avancèrent alors pour saisir l'enfant qui , harassé de fatigue , se laissa choir à terre et n'opposa aucune résistance. Bientôt la cause de cette grande épouvante , qui avait remué profondément la ville et le couvent , fut connue.

Les religieux n'attendirent point au lendemain

pour infliger à leur protégé un châtement exemplaire : ils le dépouillèrent de ses habits , et tous sans exception, les uns après les autres, le fouettèrent depuis les épaules jusqu'aux jambes. Au point du jour, Walafride assembla son chapitre : l'espoir de voir Romuald changer de conduite s'étant évanoui dans tous les cœurs , les moines se demandèrent si cet enfant incorrigible n'était point indigne de la protection qu'on lui avait accordée jusqu'à ce jour ? Ils étaient disposés à le chasser honteusement de l'abbaye. Lorsque Romuald parut devant le chapitre assemblé, il s'avança, calme et impassible , et , la main tendue vers le suprême Consolateur de nos misères dont l'image était suspendue au-dessus du siège de l'abbé :

— Je jure, dit-il d'une voix assurée, de me montrer désormais humble et soumis, et si je ne tiens point ma promesse, je consens à passer le reste de ma vie dans un cachot noir et fétide... Miséricorde et grâce pour votre enfant !

Et, se prosternant aux pieds de l'abbé, il embrassa ses genoux avec humilité : lorsqu'il se releva, le pardon était descendu sur lui. Romuald tint parole : depuis ce jour, il ne donna à ses protecteurs que des marques de satisfaction, par son zèle pour l'étude et par son obéissance ; mais pour-

tant, dans le fond de son cœur, le ressentiment de l'injure se grava profondément.

Cependant, à mesure qu'il avançait en âge, son esprit se formait, et son zèle pour l'étude ne se ralentissait jamais. Comme la tendre mère qui a un faible pour l'enfant qui lui a causé le plus de douleurs, frère Donat avait un faible pour son élève, il en avait un soin tout particulier.

Souvent, il l'amenait avec lui dans la bibliothèque de l'abbaye, et là, il l'initiait aux grands secrets de la science. Formant son esprit par l'étude des grands maîtres et mettant entre ses mains les poètes qu'il aimait le mieux, il infiltrait ainsi goutte à goutte dans le cœur de Romuald des germes précieux pour le faire éclore plus tard en honneur, en dignité, en considération. Mais Romuald avait une aversion profonde pour l'étude, il assistait aux cours de ses professeurs avec un déplaisir qui, quelquefois, se traduisait par des signes visibles d'impatience. La vie du couvent lui semblait triste et monotone, il ne se sentait jamais plus heureux que lorsqu'il pouvait suivre les clercs à la chasse; alors il errait en liberté dans les montagnes: bondissant comme un jeune chamois, il franchissait sans crainte les roches ardues et les sombres précipices; tantôt il s'arrêtait sur les bords des torrents et, triste, rêveur, il aimait à écouter les ondes

mugissantes; souvent il s'enfonçait dans les forêts, et la vue des arbres séculaires dont la cime semblait toucher à la voûte des cieux exaltait son cœur; il s'essayait parfois à lancer le javelot, à tirer de l'arbalète; tous les exercices qui pouvaient donner de la force à son corps et le rendre robuste, il les idolâtrait; indifférent aux événements qui se passaient dans l'abbaye, il oubliait comme un enfant ingrat les soins touchants et les tendres prévenances des moines, tellement qu'un jour, Walafride étant venu lui annoncer qu'il ne reverrait plus son professeur de grec et de latin, il ne songea même pas à s'enquérir pourquoi on l'avait fait disparaître si promptement.

Bientôt tout souvenir de frère Donat s'effaça comme une ombre dans le cœur de Romuald.

## CHAPITRE II

OU L'ON VERRA DANS QUELLE OCCASION ROMUALD FIT LA REN-  
CONTRE D'UNE BELLE INCONNUE ET CE QUI S'ENSUIVIT.

Ici commence une nouvelle phase de l'existence de notre héros. Nous sommes en l'année 864. Romuald n'est plus un enfant, il a seize ans; ses membres autrefois grêles et chétifs se sont développés, sa physionomie est grave, austère; son teint

olivâtre et ses cheveux crépus dénotent qu'un sang maure coule dans ses veines ; ses yeux noirs, ombragés de sourcils épais, lancent parfois de vifs éclairs ; son allure est leste, dégagée, et, sous sa robe de moine, sa taille quoique moyenne paraît svelte et élancée ; enfin, un changement total s'est opéré en lui, il s'est dépouillé des langes de l'enfance pour devenir un homme nouveau ; sa bonne conduite lui a valu des éloges, et la tonsure qu'il porte maintenant sur sa tête, comme une couronne, annonce qu'il est entré dans la cléricature. Comme les bénédictins se réjouissent de le voir docile et soumis ! Fiers de leur ouvrage, ils le regardent avec orgueil, surtout lorsque, monté sur un coursier fougueux, le capuchon en arrière et la tête nue avec ses longs cheveux qui pendent négligemment sur ses épaules, et dont les anneaux flottent parfois au gré du vent, Romuald passe devant eux, rapide comme l'éclair et vole à la poursuite du sanglier ; alors toute sa nature de Sarrasin se révèle ; l'œil en feu, la bouche écumante, il poursuit le monstre avec une joie féroce et lui lance le javelot avec dextérité.

Nous avons dit que l'abbaye de Sorèze était située sur la lisière d'une forêt. Les nombreux détours de cette immense forêt étaient jadis obstrués par des ronces et des broussailles ; à l'époque où se

passé cette histoire, elle était entièrement dégagée de ce qui aurait pu entraver la marche des barons, des seigneurs et des moines, lorsqu'ils allaient à la chasse des bêtes féroces; aussi la meute bondissante s'élançait avec plus d'ardeur, et les destriers fougueux, animés par l'éperon, ne s'arrêtaient point devant les obstacles.

Non loin de cette forêt, au nord-ouest de l'abbaye de Sorèze, était un petit village dont les habitants n'avaient pour subvenir aux besoins de leur vie que le produit des terres qu'ils travaillaient eux-mêmes.

Lorsque la forêt n'était point praticable, les animaux sauvages y trouvaient un refuge assuré, leur nombre s'accroissait tous les jours : forcés de quitter leur profondes retraites pour apaiser leur faim, ils allaient chercher leur nourriture dans les champs ensemencés. Les pauvres villageois voyaient avec douleur les fruits de leur labeurs entièrement ravagés; il fallut par conséquent user de tous les moyens pour refouler les bêtes féroces dans les profondeurs de la forêt, et les forcer à n'en plus sortir. Une guerre implacable, une guerre de destruction et de mort fut résolue, la nécessité leur en fit une loi. Alors tous ceux qui étaient capables de porter une arme, jeunes et vieux, se levèrent à l'appel; tous les ans, au commencement

des chasses du printemps, les habitants de ce village appelé Baurus (Vaure) se réunirent dans une vaste prairie afin de s'exercer au maniement des armes, et puis animés d'une ardeur guerrière, ils allaient combattre leurs ennemis. Ils traquèrent les bêtes féroces, pendant quelques années, avec tant d'ardeur et de persévérance, qu'elles n'osèrent plus sortir de la forêt, et allèrent même chercher un asile plus assuré dans les sombres cavernes de la Montagne-Noire. Dans la joie de leur triomphe, les vainqueurs organisèrent des jeux pour célébrer ce glorieux anniversaire; ils eurent lieu tous les ans dans la prairie même où les habitants de Baurus allaient auparavant s'exercer au maniement des armes; ce lieu fut appelé le Champ de la Gloire et prit plus tard la dénomination de *Prat Jouveng*, c'est-à-dire, Pré de la Jeunesse (1).

Pour stimuler l'ardeur guerrière des jeunes gens, l'on décernait un prix à celui qui avait montré le plus d'adresse à lancer le javelot, la flèche ou le dard. C'étaient alors des jeux sans nombre; des danses joyeuses se formaient; des jeunes filles, blanches comme la neige, allaient montrer la souplesse de leur taille élancée comme les jeunes peu-

(1) Voyez aussi l'*Histoire de la Jeunesse de Revel*, par le père BESSIÈRE.

pliers d'Italie qui bordaient la prairie. Ainsi que les habitants de l'ancienne Germanie, des jeunes gens à demi-nus formaient des ronds avec des lances et des glaives aigus, et s'exerçaient à sauter au milieu (1) ; les plus adroits étaient salués par les applaudissements de la foule.

Romuald avait assisté quelquefois à ces différents jeux ; quelquefois même, encouragé par les applaudissements frénétiques de la multitude, il avait lancé le javelot et tiré de l'arbalète ; mais ce n'était point la vue des jeunes filles de la contrée qui l'encourageaient du geste et de la voix, de ces jeunes filles aux longs cheveux flottants, à la mise simple, au maintien modeste, et belles comme les beaux soirs, qui faisait palpiter le cœur de Romuald, c'était la joie du triomphe : aussi, lorsque les vierges de Baurus passaient auprès de lui, rieuses et folâtres ; lorsque, attirées par la mâle beauté du jeune clerc, elles lui lançaient un long regard de flamme, il restait froid et insensible. Chose étonnante ! avec son sang chaud, son sang de Sarrasin, avec son caractère passionné pour tout ce qui frappe l'imagination, les passions tumultueuses de l'amour ne sont point encore venues fondre sur

(1) *Nudi juvenes quibus id ludicrum est, inter gladios se atque infestas frameas saltu jaciunt.* (TACITE, Mœurs des Germains.)

lui ; si un jour elles s'éveillent , elles seront vives et terribles , profondes et impétueuses : malheur à celui qui s'avisera d'y mettre un frein !...

Sur le soir d'un beau jour de printemps de l'année 864 , la forêt retentissait du son du cor et des aboiements prolongés des chiens ; la voix des piqueurs qui les excitaient se faisait entendre brève, accentuée ; de nombreux cavaliers , aux armes polies et luisantes , encombraient toutes les avenues ; de belles amazones , le faucon sur le poing , faisaient piaffer leurs blanches haquenées , dont les jambes agiles élevaient en tourbillons la poussière des allées. A un signal donné , toute cette foule brillante et animée s'ébranla , les chasseurs allèrent à la poursuite des hôtes terribles de la forêt. Un instant , le bruyant murmure des chasseurs s'éteignit , et les échos firent silence.

En ce moment , Romuald passait dans la forêt. Après avoir assisté aux jeux des habitants de Baurus , il avait été embrasser sa nourrice qu'il aimait comme un tendre fils ; plein des souvenirs de son enfance , il se dirigeait pensif et rêveur vers le monastère. Son coursier , la bride sur le cou , ne se hâtait pas de presser son pas ; il semblait partager la tristesse de son maître , car il était bien triste , Romuald. Son arbalète pendait négligemment à l'arçon de la selle , son regard distrait et préoccupé

ne semblait plus contempler avec le même bonheur qu'autrefois les arbres gigantesques, les vieux chênes avec leurs grands bras, et les sapins toujours verts, qui couronnaient la crête de la montagne dont le sommet élevé dominait la forêt.

Quelles étaient donc les sombres pensées qui passaient dans son âme? pourquoi son regard était-il distrait et rêveur?

Lorsque les jeux du champ de la gloire avaient cessé, le vainqueur, comme c'était la coutume, était venu incliner son front devant le vieillard chargé de lui remettre la couronne de chêne, modeste prix de la valeur. Et le vieillard avait dit au vainqueur : « Sois toujours brave, vaillant, fort et digne ; que la femme que tu choisiras pour épouse soit chaste et féconde ; aime-la toujours et sois-lui fidèle, afin que tes enfants croissent en sagesse, en vertu, et prennent leur père pour modèle. » A ces paroles, Romuald avait soudain tressailli, un feu étrange avait passé dans ses yeux ; il avait alors senti le vide de son âme, et cette pensée : Toujours seul, jamais de famille, jamais un cœur pour répondre à la voix triste de son cœur ! tintait lugubrement à son oreille. Jetait-il un regard en arrière : il ne voyait dans la nuit du passé que déceptions et amertume ; l'image seule du vieux abbé Bertin, qui l'avait tant aimé, venait comme

une rosée bienfaisante adoucir les angoisses de sa triste existence.

Il cheminaît ainsi, ballotté, dominé par de tumultueuses pensées, lorsque les pas lointains d'un cheval lancé au galop arrivèrent jusqu'à son oreille, et le firent tressaillir. — Il plongea aussitôt son regard dans les profondeurs de la forêt et, à travers les grands arbres et les ronces, il vit une belle amazone emportée par un coursier rapide; derrière elle, un animal énorme, un sanglier, au poil hérissé, à la gueule sanglante, talonnait la blanche haquenée.

Effrayée, la jeune femme faisait retentir la forêt de ses gémissements et de ses cris; au loin le son du cor et le murmure des chasseurs se perdaient dans les feuillages. La timide amazone se voyant seule se sentit perdue. Soudain, devant elle, apparaît Romuald, le capuchon rabattu sur les épaules, l'œil en feu, l'arbalette tendue; et couvant le monstre du regard,..... le trait part: il vole;..... le sanglier pousse un rugissement et tombe;... il tombe et se relève.

Plus prompt que la pensée, Romuald s'élance de sur son coursier, jette au loin son arc, et, le javelot à la main, il s'avance dans l'arène pour combattre le monstre qui, sous des coups pressés, tombe bientôt pour ne plus se relever.

Alors, dans la joie de son triomphe, Romuald laisse tomber un regard sur l'amazone, qui vient d'être le muet témoin du combat, et le plus beau sourire qui jamais ait passé sur les lèvres d'une femme vient couronner la valeur du héros.

Cependant, les chasseurs, à la recherche de la jeune fille, arrivèrent bientôt de toute part, pleins d'une vive inquiétude.

A la vue du monstre, étendu sans vie sur l'herbe encore humide du sang qui s'était échappé de ses blessures; à la vue du jeune clerc qui ne pouvait détacher son regard de la belle amazone que fascinait la mâle beauté de Romuald, les chasseurs comprirent ce qui venait de se passer; l'un d'eux sortit de la foule et, s'approchant de Romuald, il l'embrassa avec effusion :

— Vous venez de sauver ma fille, lui dit-il, que le Seigneur Dieu vous bénisse !

Mais Romuald resta froid et insensible à cette marque touchante de gratitude. Il n'était préoccupé que de la belle inconnue.

Insensiblement la foule des chasseurs s'éloigna; elle disparut bientôt dans les profondeurs de la forêt; et le vainqueur du monstre était toujours à côté de la victime, immobile, pareil à la statue du silence : il ne voyait devant lui que l'image de

cette apparition céleste, qui était venue subitement l'arracher à ses préoccupations.

Le crépuscule, qui commençait à faire place à la nuit, vint enfin annoncer à Romuald qu'il était temps de rentrer au monastère.

Ce jour-là l'abbé du couvent de Saint-Benoît de Castres était venu visiter la communauté. Un mouvement insolite régnait dans l'abbaye de Sainte-Marie : les religieux allaient et venaient, se croisaient, s'entrecroisaient ; un air radieux était sur toutes les physionomies, l'on se disposait enfin à fêter dignement l'arrivée d'un hôte aussi distingué que l'abbé de Saint-Benoît.

Lorsque le soir arriva, les moines se réunirent dans le réfectoire et le festin commença. C'était un luxe de table vraiment inouï ; les vivres étaient abondants et succulents, les vins de Chypre, de Chio et de Clos-Vougeot circulaient dans les amphores, malgré la défense du concile d'Albi, et contrairement à la règle de Saint-Benoît, qui, maintenant écrite, circulait depuis les hauteurs du Mont-Cassin jusqu'à l'extrémité de l'Europe occidentale.

Au dessert, les têtes commencèrent à s'échauffer, les joyeux propos et les vives réparties jaillirent de toutes parts. Seul, Romuald ne partageait point la joie des convives ; il était isolé au milieu

de la gaité bruyante et animée des religieux, car toujours passait devant ses yeux l'image enchanteresse de la belle inconnue. La nuit était très-avancée lorsque les moines se retirèrent dans les dortoirs.

Avant de s'endormir, Romuald s'agenouilla afin de dire dévotement les oraisons ; mais la scène de la forêt, se retraçant à son imagination, faisait expirer les paroles sacrées sur ses lèvres ; alors il quitta son prie-dieu, alla s'étendre sur sa couche, pensant que le sommeil viendrait clore ses paupières. Vain espoir ! la belle chasseresse passait et repassait sans cesse, souriante, devant lui. Maintenant il n'est plus seul ; cette âme qui manquait à son âme, cet autre lui-même lui a été donné : il est là, dans sa cellule, où règne un silence profond, et sa pensée fugitive erre dans la forêt ; les souvenirs riants du jour le bercent mollement ; insensiblement ses sens s'engourdissent, ses paupières se ferment, de doux rêves passent dans son sommeil. Il se sent inondé par un torrent de bonheur. — Celle à qui désormais il veut consacrer sa vie, la jeune fille dont le souvenir est gravé profondément dans son cœur, se penche sur lui et le contemple avec amour ; elle sourit comme dans la forêt. A ce sourire ineffable, Romuald se sent attiré vers elle par une attraction inconnue : — Viens, lui dit-il,

viens dans mes bras ; et la vision s'avance. — Comme elle tarde à venir ! Un feu dévorant circule dans les veines de Romuald, des transports inconnus l'agitent, il tend les bras, il appelle encore cette image enchanteresse : ô douce extase ! bientôt les deux cœurs ne vont former qu'un seul cœur, Romuald touche au bonheur suprême !!! Soudain, un bruit de pas retentit dans le corridor ; ce bruit, que Romuald a déjà entendu tant de fois, l'éveille en sursaut, et les illusions trompeuses qui le berçaient dans de si délirants transports se dissipent. Vivement contrarié, Romuald se dresse sur son séant ; il écoute ; le bruit approche ; c'est la voix de deux hommes qui parlent ; comme autrefois il entend le frôlement des robes contre le mur. Résolu d'approfondir enfin ce mystère nocturne, il s'habille à la hâte, se précipite vers la porte, l'ouvre doucement, et il aperçoit alors Walafride avec l'abbé de Saint-Benoît qui, tous deux, un flambeau à la main, se dirigent vers le fond du long corridor ; il les voit ensuite disparaître dans un détour. Poussé par le démon de la curiosité, il les suit de loin, il avance à pas furtifs, se cachant dans l'ombre toutes les fois que les deux religieux, en causant à voix basse, jettent un coup-d'œil dans les profondeurs du corridor. Enfin, après plusieurs détours, les deux abbés s'arrêtent :

Walafride se penche vers le sol, sa main fait crier les ressorts d'une serrure, et, avec l'aide de l'abbé de Saint-Benoît, il soulève une lourde trappe. Romuald les voit disparaître peu à peu, il s'avance avec précaution : ô bonheur ! la trappe est toute grande ouverte. Eclairé par la lueur lointaine des flambeaux, il descend un escalier rapide, et s'aventure dans un long corridor, étroit, humide, où l'air est infect et nauséabond. Agité par la crainte d'être découvert, il sent battre son cœur violemment ; l'image de la belle inconnue ne passe plus devant ses yeux ; une seule pensée, un seul désir l'occupe, il veut savoir où vont les deux abbés. Soudain, un obstacle imprévu l'arrête : c'est une grande pierre ; quelques faibles gémissements, quelques plaintes lugubres se font entendre et viennent expirer à ses pieds. Romuald frémit en pensant qu'il est près de l'horrible impasse, dans lequel les religieux rebelles et méchants vont expier, par une mort infâme ou une pénitence interminable, leurs fautes et leurs erreurs. Une terreur secrète le domine, de poignantes pensées l'envahissent et le torturent, c'est comme un sinistre pressentiment. Cependant, les deux abbés s'éloignent de plus en plus, la clarté mourante des flambeaux se reflète à peine sur les murs. Dominé par le sentiment du danger, Romuald accourt au-devant de la lumière qui le fuit ;

à mesure qu'il avance, l'air est plus infect, plus nauséabond ; de reptiles immondes passent et rampent le long des murs ; dans cet étroit corridor, il respire à peine, l'air lui manque, il sent l'asphyxie qui le gagne peu à peu. Enfin, les deux abbés s'arrêtent, ils descendent lentement un escalier humide et glissant, et Romuald se trouve dans les ténèbres. Il avance encore, et bientôt il arrive sur une petite plate-forme ; appuyé contre le mur, pareil à une de ces statues qui décorent les tombeaux, il se tient immobile, il retient son haleine, il craint que les battements de son cœur soient entendus ; son œil plonge alors avec avidité dans cet abîme où viennent de descendre les deux abbés, et il voit un grand nombre de sarcophages rangés le long des murs humides d'un caveau oblong. Bientôt il entend la voix de Walafride ; l'oreille tendue, il écoute avec anxiété, et les paroles arrivent jusqu'à lui, pleines, distinctes et sonores.

### CHAPITRE III

QUI SERT A FAIRE CONNAITRE L'ÉRUDITION DE L'ABBÉ DE  
SAINTE-MARIE ET OU L'ON VERRA COMMENT ROMUALD, APRÈS  
AVOIR PASSÉ PAR LES PLUS VIVES ANGOISSES, SE TROUVA  
AU COMBLE DU BONHEUR.

Adalbert, abbé de Saint-Benoît, était petit et replet ; son ventre d'une proéminence extrême le rendait peu propre à la fatigue ; sa physionomie sans expression et son nez incliné vers la tombe, comme dirait M. de Châteaubriand, dénotaient des

pensées essentiellement terrestres. Il portait sur son front la bosse de l'orgueil ; ses lèvres étaient minces et effilées comme le furent, huit siècles après, celles du cardinal de Richelieu ; ses petits yeux, ronds et luisants comme ceux de la vipère, annonçaient qu'il y avait de la luxure et de la curiosité dans le cœur de ce religieux. Arrivé pendant le jour au couvent de Sainte-Marie, escorté par une suite brillante et nombreuse, il ne devait y séjourner qu'un jour et une nuit. Curieux de connaître les précieux trésors que renfermait l'abbaye, il avait vivement engagé Walafride à les lui montrer, et comme l'abbé de Sainte-Marie tenait à ne pas les visiter pendant le jour, de crainte que quelque clerc indiscret ne les suivît et ne vînt à connaître le secret de la trappe, qui était faite d'un bois excessivement dur et qui offrait une parfaite ressemblance avec les dalles de pierre du corridor, il avait saisi le moment où tous les moines étaient endormis pour s'acheminer, accompagné d'Adalbert, vers le lieu où ils étaient déposés.

— Nous voici donc arrivés, seigneur abbé (1), dit Walafride.

(1) Les abbés de Castres étaient seigneurs du territoire qu'ils possédaient ; on les appelait *Abbicomites*. Charles-le-Chauve, par un acte donné en 844, lorsqu'il assiégeait Toulouse, étant logé au monastère de Saint-Sernin, reconnut leurs privilèges.

— Ouf ! fit Adalbert , il était temps. Je vous avouerai franchement , Walafride , que le trajet m'a beaucoup fatigué ; l'air que l'on respire ici me pèse , il me suffoque ; hâtez-vous , je vous en supplie , de me montrer toutes vos richesses.

— Pour examiner en détail tous les objets qui sont renfermés dans ces sarcophages , seigneur abbé , il importe de rester quelques heures dans ce caveau ; mais soyez sans crainte , je vais , dans un instant , vous faire respirer un air plus sain.

— Hâtez-vous , Walafride , je vous en conjure , je me sens incapable de rester une minute de plus dans ce séjour.

Romuald , lui aussi , étouffait sur la plate-forme qui dominait le caveau ; mais la crainte d'être découvert lui faisait supporter son mal avec patience.

Walafride posa la main sur un ressort secret , une petite porte s'entr'ouvrit doucement , et un vent frais vint faire vaciller la flamme des flambeaux.

— Maintenant , reprit l'abbé de Sainte-Marie , nous pouvons passer la nuit dans ce séjour sans craindre d'être asphyxiés.

— Que voulez-vous dire ? objecta l'abbicomite ; passer la nuit dans ce caveau ! Seigneur Jésus , que ne suis-je resté dans ma cellule !

— Je vais m'empressez de satisfaire au plus vite votre curiosité, seigneur abbé.

Disant ces mots, Walafride prit un trousseau de clefs suspendu à sa ceinture, s'approcha du premier des sarcophages et en souleva le couvercle de plomb.

— C'est ici qu'est renfermée la croix d'or que Pépin-le-Bref donna à l'abbaye, lorsqu'il la releva de ses ruines et qu'il la dota du territoire de Ville-magne.

Les yeux d'Adalbert étincelèrent de curiosité; il s'approcha du sarcophage, et son regard plongeant dans l'ouverture :

— Qu'elle est belle! s'écria-t-il; et le couvercle de plomb retomba.

— Passons à un autre, reprit Walafride; voilà le tabernacle orné de diamants, présent de Charles-le-Chauve: ce calice, que vous voyez au milieu, est l'ouvrage du bon saint Eloi; remarquez ces burettes qui sont à côté du calice, hein!... qu'en dites-vous, seigneur abbé?

— C'est admirable!

— Passons à un autre, continua Walafride; ce troisième sarcophage renferme le très-saint sacrement, avec les ostensoirs, les ciboires et les lampes en or massif. Louis-le-Débonnaire les apporta lui-même lorsqu'il vint visiter l'abbaye, quelque temps

après sa pénitence ; car vous savez que ce roi faible, ayant été fait prisonnier par son fils, se laissa traîner en pénitence dans l'église de Soissons, en présence de trente évêques assemblés, qui le firent enfermer dans un couvent où il demeura pendant une année toujours vêtu d'un sac de pénitent. Dans sa triste captivité, nul ne vint le consoler, nul ne vint tarir les pleurs qui, glissant le long de ses joues, allaient arroser les dalles sombres de sa cellule. Et, maintenant, dans ce quatrième sarcophage, sont les chappes, les mitres, les crosses et les ornements semés d'or, d'argent et de diamants qu'Hélisa Char, évêque de Toulouse, dans sa munificence, envoya naguère.

— Admirable ! prodigieux ! répétait sans cesse Adalbert.

— Toutes ces choses que vous venez de voir, nous ne nous en servons que dans les grandes cérémonies. Dans la nuit nous venons les chercher, et nous les apportons ensuite dans l'église.

A ces paroles, Romuald se rappela que ce bruit, qui avait parfois troublé son sommeil, avait eu lieu toujours la veille des grandes fêtes. Alors le mystère qu'il désirait tant approfondir s'éclaircit, et il se serait retiré, si un ardent désir de connaître ce que contenaient les autres sarcophages ne l'eût retenu.

— Et, maintenant, continua Walafride, ces trois

sarcophages, que vous voyez si rapprochés les uns des autres, renferment une nombreuse collection de monnaies d'or et d'argent, rondes, ovales ou carrées, qui ont eu cours pendant les règnes des rois et des empereurs des différentes nations. Voyez un peu :

Walafride plongea sa main dans le plus grand des sarcophages et en retira une poignée de pièces d'or ; le bruit cristallin qu'elles firent lorsqu'il les laissa retomber, vint tinter agréablement aux oreilles de Romuald qui, debout sur la plante des pieds pour mieux voir, le corps penché en avant, plongeait avec avidité son regard dans ce sarcophage dont la dimension était pareille à celle d'une immense cuve. De plus en plus étonné, l'abbicomite regardait en silence.

— Ces deux pièces d'or, qui sont restées dans ma main, reprit l'abbé de Sainte-Marie, sont à l'effigie d'Alexandre et de Gélon. Alexandre, premier roi de Macédoine, était fils d'Amyntas I<sup>er</sup>. Xerxès fit présent à ce monarque du pays qui s'étend depuis le mont Olympe jusqu'au mont Hémus; cette étendue de territoire, jointe à ses conquêtes, agrandit considérablement son royaume. Gélon, roi de Syracuse, défit complètement l'armée d'Amilcar, fils de Gélon, général des Carthaginois, pendant qu'il campait sous les murs d'Himère, et lui tua trois cent

mille hommes ; la seule condition que Gélon imposa aux vaincus, ce fut de ne plus immoler des victimes humaines. Ces deux médailles sont les plus anciennes que nous possédons. Nous en avons aussi d'autres à l'effigie d'Auguste, de Tibère, de Caligula, de Claude, de Néron, de Galba, d'Othon, de Vitellius, de Vespasien, de Titus. Je n'en finis jamais, si je voulais vous en faire la nomenclature. Et Walafride puisa de nouveau dans le sarcophage. Celle que je tiens dans ma main représente Titus-Flavius-Domitianus : devenu cruel et débauché, cet empereur se fit appeler dieu ; il s'avilit jusqu'à passer de longs jours dans la mollesse ; pour se distraire, il s'occupait à percer les mouches avec une aiguille d'or. C'est sous son règne qu'eut lieu la troisième persécution des chrétiens, dans laquelle saint Pierre et saint Paul tombèrent martyrs.

J'en apporte une autre à l'effigie du fils de Vespasien, Titus-Vespasianus. Voyez un peu le contraste : le dernier monarque que je viens de nommer, Flavius-Domitianus, fait le malheur de son peuple ; il tue l'ennui qui le ronge et le dévore en se donnant des distractions futiles et cruelles, tandis que Titus-Vespasianus n'est content que lorsqu'il a bien bien rempli sa journée ; bon, affable, humain, il se concilie de plus en plus chaque jour

l'affection de ses sujets. Après un siège long et meurtrier, il s'empara de Jérusalem. C'est sous son règne que fut terminé le Colysée qu'avait commencé l'empereur Vespasien. Lorsque Titus en fit la dédicace, on fit périr dans son enceinte quatre mille animaux. Plus tard, les gladiateurs, les criminels, les esclaves et les martyrs vinrent rougir cette vaste arène de leur sang, aux applaudissements frénétiques d'un peuple avide d'émotions.

Je fouille au hasard. Admirez ! c'est Sapor II, roi de Perse. Les Orientaux disent que, sous son règne, deux cent mille chrétiens périrent; mais Sozomène pourtant ne porte leur nombre qu'à seize mille. Et Walafride plongea de nouveau ses mains dans le sarcophage. En voici deux autres plus récentes, elles sont à l'effigie de deux rois de Perse, Chosroës I<sup>er</sup> et Chosroës II. Le premier battit en retraite devant le fameux Bélisaire, et le second ayant fait périr son père, Ormisdas III, en l'année 590, envahit l'empire romain en 604, et mourut de faim, vingt-quatre ans après, dans un cachot où son fils Siroës l'avait fait enfermer.

En voici d'autres de Léon l'Isaurien, de Constantin-Copronime, et de Childéric I<sup>er</sup>, père de Clovis. Nous en trouverions aussi quelques-unes de plusieurs papes, si je voulais me donner la peine de les chercher, mais nous n'en finirions jamais.

— Vous possédez, Walafride, un véritable trésor, dit l'abbicomite émerveillé; que vous êtes heureux!

— Heureux! seigneur abbé, les richesses ne font point le bonheur, et si ces pièces d'or ne retraçaient point à la mémoire l'histoire du passé, je ne les estimerais guère, soyez-en persuadé. Je suis même certain que la communauté n'hésiterait pas à en donner une grande partie pour posséder seulement une parcelle de ce précieux trésor que le moine Audalde découvrit à Valence, et qui, par les soins de Salomon, comte de Cerdagne, arriva sans encontre jusqu'à l'abbaye de Saint-Benoît de Castres.

— Vous voulez parler des reliques de saint Vincent, n'est-ce pas?

— Précisément, voilà un véritable trésor, seigneur abbé, tandis que celui-ci, *vanitas vanitatum*. On plonge la main au milieu de ce vil métal, il ne rend qu'un son pur et cristallin et rien de plus.

— Cependant, Walafride, interrompit Adalbert, avec une seule poignée de ces pièces d'or que vous avez l'air de mépriser, vous pourriez posséder plusieurs morceaux de la vraie croix. Rome même vous livrerait, en échange de quelques empereurs grecs ou romains, un grand nombre de corps saints, reliques inestimables qui attireraient sur votre abbaye toutes sortes de bénédictions célestes.

Pendant qu'Adalbert parlait, l'abbé de Sainte-Marie regardait avec amour l'or des sarcophages, plongé dans sa contemplation et ne songeant qu'à ce vil métal dont il paraissait si dédaigneux il n'y avait qu'un instant.

— Que croyez-vous, seigneur Adalbert, s'écriait-il, ces sarcophages sont très-profonds, nul ne sait le nombre incalculable de pièces d'or qu'ils renferment.

— Cela ne m'étonne nullement, Walafride; vos domaines sont si considérables, ils vous rapportent de si grands revenus, sans compter les dîmes et les bénéfices de toute sorte qui entrent tous les jours dans l'abbaye. Si ce trésor que vous possédez m'appartenait, je ferais bâtir de magnifiques églises, de beaux palais pour les pauvres; je voudrais que tout, autour de moi, devînt un paradis terrestre; alors mille bénédictions retentiraient à mon oreille, ma vie s'écoulerait lente et douce, et lorsque la mort viendrait dégager mon âme de ses liens terrestres, je suis persuadé que Dieu me tiendrait compte de toutes ces belles actions.

— Si ce trésor vous appartenait, seigneur abbé, vous feriez comme nous, vous le garderiez précieusement, et si vous aimiez tant soit peu à vous occuper d'histoire, vous iriez souvent visiter les effigies des grands conquérants, de ces hommes qui ont

immortalisé leur siècle, les uns par leurs vices, les autres par leurs vertus; et mettant leurs actions devant les yeux de cette jeune postérité qui commence à venir dans nos couvents pour s'instruire, vous lui apprendriez à admirer ce qu'ont fait de grand ses ancêtres et à mépriser ce qu'ils ont fait de vil...

— Vous ne parlez pas sérieusement, Walafride; car vous savez très-bien que la bibliothèque que possède le couvent de Saint-Benoît de Castres contient onze mille trois cent vingt volumes (1). Que de ressources n'y a-t-il point dans ces manuscrits pour instruire et former l'esprit d'une jeunesse studieuse! Et tandis que cet or, ce vil métal comme vous l'avez appelé, peut devenir d'un moment à l'autre la proie des Sarrasins ou des bandits, nos livres se transmettront intacts à la postérité; car, que voudriez-vous que fissent les larrons de toutes ces paperasses?

— Et les vers?... seigneur abbé, et l'incendie? cet autre larron mille fois plus redoutable que les Sarrasins et les bandits (2)?... Voyez la fameuse bibliothèque des Ptolémée qui renfermait plus de sept cent mille volumes; elle fut brûlée, en l'an-

(1) BOREL, livre II, page 1.

(2) En 1082, l'incendie, en effet, détruisit la précieuse bibliothèque de l'abbaye de Saint-Benoît, de Castres.

née 640, par Amrou, lieutenant du calife Omar; les manuscrits servirent à chauffer pendant six mois les bains d'Alexandrie. Je vous citerai encore celle de Constantinople, composée de trente mille volumes, qui devint la proie des flammes, lorsque cette ville fut prise par les Turcs et où fut brûlée cette fameuse peau de serpent, ouvrage d'un Grec, qu'on disait avoir cent vingt pieds de longueur, sur laquelle étaient écrites, en lettres d'or, les œuvres du divin Homère. Je vous le demande, Adalbert, quelle barrière lui opposeriez-vous si un pareil malheur venait à fondre sur votre bibliothèque? aucune, car l'eau détériorerait tout, et plus tard la pourriture rongerait les manuscrits... tandis que nous...

A ce moment, Walafride baissa la voix par prudence, de sorte que Romuald n'entendit rien des paroles qui vont suivre.

— Tandis que nous, nous avons ici un asile sûr et introuvable où nous transportons nos trésors pour les dérober à l'avidité des mécréants; cet asile, nul ne le connaît. Je vais vous le révéler, persuadé que ce secret restera enseveli dans le plus profond de votre cœur. Cette porte, que vous voyez entr'ouverte au fond du caveau, donne sur un passage inconnu qui, dans les jours de malheur, a souvent servi à cacher nos immenses richesses. Avancez, Adalbert, avancez.

Walafride ouvrit entièrement la porte, et le bruit d'un torrent retentit sourdement dans le long corridor du caveau.

— Cependant, n'avancez pas trop, seigneur abbé, car à nos pieds est un abîme : à la lueur des flambeaux, vous pouvez juger de sa profondeur. Sur cet abîme est un pont. Si un jour, comme déjà cela est arrivé, les Sarrasins ou les Normands arrivent en foule pour assiéger et piller le monastère, tous les moines, emportant chacun dans sa robe une partie du trésor, passeront sur le pont qui se relève ensuite au moyen d'un mécanisme, et, dans une cachette faite exprès, déposeront nos richesses ; au fond de cette cachette est une issue qui les conduira dans le cœur de la Montagne-Noire où il leur sera facile de se dérober à la poursuite de leurs terribles ennemis.

— Bien imaginé, s'écria l'abbé de Saint-Benoît, celui qui a eu l'heureuse idée de construire cette demeure devait être un homme profond, ingénieux...

— Et prudent, ajouta Walafride.

— Oh!... très-prudent, répéta l'abbicomite; mais j'ai beau promener mon regard de tout côté, je ne vois point de pont...

Soudain, Adalbert fut interrompu par un bruit extraordinaire, immense ; c'était un bruit pareil à

celui que feraient un grand nombre de poutres et de planches se détachant subitement d'une charpente ; ce bruit formidable retentit comme un tonnerre : Romuald crut que les voûtes s'abîmaient sur lui, il tomba la face contre terre ; l'abbicomite terrifié laissa échapper son flambeau ; Walafride souriait.

— Ne craignez rien , seigneur abbé , il n'y a point de danger, je n'ai fait que presser le bouton de fer d'un ressort caché dans le mur, et le pont s'est dressé...

— Mon flambeau est tombé dans l'abîme ! interrompit Adalbert.

— Fort heureusement je tiens le mien ; sans cela il nous faudrait remonter à l'abbaye dans les ténèbres et à tâtons. Maintenant, si vous voulez essayer la solidité de ce pont, il est prêt à vous recevoir : suivez-moi, je vais vous conduire...

— Veuillez m'en dispenser, Walafride ; nous sommes restés trop longtemps dans ce souterrain, allons-nous-en, je vous en conjure ; si par malheur votre flambeau s'éteignait..., ah ! je frémis rien que d'y penser.

— Rassurez-vous, rassurez-vous, seigneur abbé ; s'il en était ainsi je vous ramènerais sans danger dans votre cellule...

— Hâtons-nous d'y courir : la crainte, la fatigue et le sommeil m'accablent.

— Je serais désolé de vous contrarier ; et Walafride ayant de nouveau pressé le ressort, le même bruit se fit entendre, le pont entra dans la paroi comme dans une armoire, et la porte de l'abîme se referma.

— Maintenant, reprit Walafride à haute voix, il me reste à vous faire voir les chandeliers, les candelabres, les encensoirs et les châsses...

— Mon Dieu ! Walafride, je vous en dispense-rai volontiers ; sortons de ces lieux où l'air est pestilentiel, il me semble encore que cet abîme, sur lequel passent tous vos trésors, va s'entr'ouvrir à chaque instant sous nos pas.

— Plus bas, seigneur abbé, parlez plus bas, je vous en conjure, les murs ont quelquefois des oreilles, écoutez. Et les yeux de Walafride se portant avec angoisse sur tous les recoins sombres du caveau : — C'est étonnant, ajouta-t-il, je ne vois personne ; pourtant il m'avait semblé entendre un léger bruit.

Ce bruit avait été occasionné par Romuald qui, revenu de sa terreur, avait fait volte-face, pensant que la revue touchait à sa fin. Il s'en allait donc, lentement et à tâtons, trouvant le chemin interminable, se heurtant parfois contre les murs et frissonnant de dégoût au contact des animaux immondes qu'il écrasait sous ses pieds. Bientôt la lueur

lointaine du flambeau de Walafride lui annonça que les deux abbés s'avançaient : alors il pressa plus vivement son pas. Arrivé auprès de l'escalier humide qui conduisait à la trappe, il le monta précipitamment ; au dernier degré son pied glissa sur la surface visqueuse et il roula le long des escaliers.

Romuald crut que c'en était fait de lui, une terrible angoisse le saisit ; mais les deux abbés, étant encore éloignés, n'entendirent pas le bruit de sa chute. Lorsque le jeune clerc se releva, ses membres froissés lui firent pousser un cri de douleur qu'il comprima dans sa poitrine ; une de ses jambes ayant été blessée il monta lentement les degrés de pierre. Il allait arriver auprès de la trappe lorsqu'il se sentit tellement pressé de près par les deux religieux que, jugeant qu'il lui serait impossible d'arriver jusqu'à sa cellule sans être découvert, il allait se livrer ; mais la crainte du châtement lui donna des ailes, il surmonta sa douleur et, arrivé dans le monastère, il se trouva en face d'un corridor, autre que celui qui conduisait à sa cellule et par où ne devaient point passer les deux abbés, du moins il le croyait ainsi, car il s'y engagea aussitôt. Blotti dans l'enfoncement formé par une croisée, il attendit avec anxiété que Walafride et Adalbert se fussent éloignés pour aller se jeter sur son lit. Vain espoir ! le bruit que fit la trappe en tombant ré-

sonna dans le silence, et la clarté subite du flambeau de Walafride inonda le corridor. Se seraient-ils trompés? se dit Romuald en les voyant venir vers lui. Heureusement la porte d'une cellule était toute grande ouverte; d'un bond il s'y précipita, et alla se cacher au plus vite derrière un prie-dieu. Hâletant, inquiet, il entendit les deux abbés qui s'approchaient; encore un instant, et il allait être délivré de la présence de ses persécuteurs. Mais, ô terreur!... Walafride et Adalbert parlent à haute voix; Romuald écoute, et il entend l'abbé de Sainte-Marie qui dit à l'abbicomite:

— Nous voici donc arrivés, seigneur abbé; c'est ici que vous allez trouver le repos; et, ouvrant immédiatement la porte de la cellule où se tenait caché le jeune clerc, Walafride alluma un flambeau. — Et maintenant, bonne nuit! seigneur abbé, s'écria-t-il.

— Bonsoir, Walafride, dit Adalbert.

Disant ces mots, l'abbicomite se précipita sur le prie-Dieu qui ornait la cellule, et commença sa prière. Qu'on juge de la position pénible de notre héros: ses blessures, aggravées encore par la position pénible où il était forcé de se tenir, le faisaient horriblement souffrir; ses angoisses étaient d'autant plus vives, qu'il ne pouvait déterminer le temps que durerait la prière de l'abbé.

— O Notre-Dame de la Sagne ! s'écriait Romuald dans le silence de son cœur , faites que je sois bientôt délivré de cette position cruelle où m'a plongé ma fatale curiosité !

— Amen ! s'écria l'abbicomite. Et, se déshabillant au plus vite , il souffla sur la lumière. Romuald se sentit soulagé ; bientôt il entendit la respiration lente et oppressée de l'abbé , et jugeant qu'Adalbert était plongé dans un profond sommeil , il ouvrit doucement la porte de la cellule : ce fut avec une joie inexprimable qu'il respira l'air plus pur du corridor.

Romuald marchait dans les ténèbres , au hasard , ne sachant de quel côté diriger ses pas ; il entendait la respiration des moines , qui dormaient dans les cellules ; égaré dans les dédales inextricables des corridors , il cherchait en vain une issue pour sortir de ces sombres lieux. Après avoir erré longtemps , il se trouva soudain devant une fenêtre basse , et jetant un regard avide sur la campagne , il aperçut , à la lueur crépusculaire des étoiles , les arbres gigantesques du parc , qui , immobiles , silencieux , se détachant sur le firmament , ressemblaient à des colosses endormis ; aucun vent ne venait caresser leur feuillage sombre ; au loin sur la montagne quelques chiens de métairie aboyaient dans l'ombre. De grandes gouttes de sueur froide inondaient le front de Romuald ; l'air était lourd

et épais, il faisait une de ces nuits d'été telles que l'on en voit souvent sous les tropiques. Romuald mesura du regard la distance qui le séparait du sol, et voyant qu'il n'en était éloigné que de quelques mètres, il enjamba la croisée et tomba doucement sur le gazon. La fraîcheur de l'herbe lui procura un bien-être salutaire; ses sens engourdis par l'angoisse et la douleur se dilatèrent insensiblement. Toutes les scènes dont il venait d'être le muet témoin avaient agi puissamment sur son imagination; les immenses richesses du caveau l'avaient ébloui; les gémissements de l'in-pacé l'avaient frappé d'une terreur secrète; ce bruit étourdissant, incompréhensible, cette petite porte par où étaient passés les deux abbés, l'avaient fortement intrigué; les pièces d'or retombant dans les sarcophages tintaient encore à son oreille.

— Ah! se disait-il, si je pouvais posséder une faible partie de ce trésor, et cette ravissante créature qui m'est apparue dans la forêt, j'abandonnerais aussitôt ce couvent maudit, dont l'air me suffoque et pèse sur ma tête comme le couvercle de plomb d'un tombeau. Mais, hélas!... tout espoir s'évanouit dans mon cœur; dès ma naissance j'ai été voué au malheur!... pourquoi faut-il que ce cilice qui m'enlace mette une barrière infranchissable entre Romuald et le monde..... ce monde où

brille la jeune chasseresse ! Jeune fille , douce vision , toi dont l'image est gravée profondément dans mon cœur , et que j'aime comme un insensé ! que je voudrais te voir et te parler , ne fût-ce qu'un instant ; je serais alors le plus heureux des hommes , tandis que , loin de toi , ma vie ne sera qu'un vaste désert où ton image enchanteresse viendra seule adoucir les angoisses et les tribulations de mon âme.

Disant ces mots , Romuald s'enfonça dans l'intérieur du parc , où il donna un libre essor à ses pensées.

Dans la fièvre de son âme , une idée heureuse vint s'offrir à lui ; en attendant le jour , il résolut d'aller visiter le carrefour de la forêt où le bonheur lui était apparu sous les traits d'une vision céleste , et d'apporter ensuite au monastère le sanglant trophée de sa victoire. Les murs du parc étant très-élevés , il monta sur un ormeau dont les branches retombaient au-dehors , et glissant lentement et avec précaution , il se trouva hors du monastère. Alors , malgré ses blessures , il se dirigea en toute hâte vers la forêt. L'aube commençait légèrement à colorer l'horizon ; bientôt un vent léger s'éleva , et les panaches verts des arbres s'inclinèrent majestueusement comme pour saluer l'arrivée de l'aurore ; l'allouette matinale chanta dans les guérêts , les oi-

seaux cachés dans les feuillages s'agitèrent, et leur doux ramage troubla le silence de la forêt.

Romuald, triste, silencieux, regardait d'un œil morne le lieu isolé où il avait terrassé le sanglier : une longue trace de sang indiquait seule la place où il avait contemplé la plus belle des créatures, car l'animal avait disparu.

Emu, contrarié, Romuald cheminait le long de l'allée : sa tête était penchée sur sa poitrine ; ses yeux baissés vers la terre cherchaient, sur le sable, la trace de la blanche haquenée, et chaque marque lui parlait de sa bien-aimée.

Depuis quelque temps le soleil s'était levé ; la voix monotone du pâtre des montagnes s'entendait au loin ; les rayons de l'astre du jour, glissant au travers des clairières, nuançaient de mille couleurs les teintes sombres de la forêt, et ni le chant amoureux du rossignol qui venait se marier avec le doux murmure d'une foule d'oiseaux divers, ni le souffle caressant d'une tiède brise, ni le parfum des fleurs dont la terre était parsemée, ni les gouttes de rosée sur les gazons qui ressemblaient à des milliers de diamants, ne venaient distraire le silencieux Romuald.

Soudain, un objet brillant, étendu sur l'herbe, frappa sa vue ; c'était un bracelet d'or orné de diamants. Bonheur inespéré ! il ne peut appartenir

qu'à celle qu'il aime; dans sa course à travers la forêt, elle l'aura sans doute laissé tomber; et Romuald presse cet objet chéri sur son cœur, il le porte à ses lèvres, il le contemple avec amour, il jure qu'il ne s'en séparera jamais. Mais aussitôt une pensée heureuse, qui le fait sourire et tressaillir de joie, passe dans son esprit: avec ce bracelet, se dit-il, je puis la voir de nouveau, l'entendre, lui parler; c'est un précieux talisman qui me conduira auprès de ma bien-aimée. Alors Romuald comprit pourquoi le sanglier avait été enlevé: la belle inconnue, pensa-t-il, aura envoyé ses serviteurs à la recherche du bracelet, et ne l'ayant point trouvé, ils auront emporté le sanglant trophée de ma victoire. Comme la jeune fille doit être inquiète! comme elle doit pleurer la perte de ce bijou! Mais, où chercher la belle inconnue? son doux nom n'a jamais retenti à son oreille; n'importe, il la trouvera, il le connaîtra, ce nom chéri; il le faut, il sent qu'il ne peut vivre plus longtemps loin de sa bien-aimée.

Résolu de commencer aussitôt ses recherches, Romuald sortit de la forêt; seulement alors, il s'aperçut que l'astre du jour s'était depuis longtemps élancé dans sa carrière; au loin, les murs de pierre de l'abbaye avec ses tourelles sveltes et élancées, dorées par les rayons du soleil, se dres-

saient et dominaient la ville et la campagne. A cette vue, Romuald se dit que les moines devaient être sortis depuis longtemps de leurs cellules, et qu'il ferait bien de se hâter de rentrer au monastère, s'il voulait éviter d'être interrogé sur son absence ; mais aussitôt une mauvaise pensée lui dit de s'éloigner pour jamais de cet asile détesté. Alors il se fit un violent combat dans le cœur de Romuald.

— Pourquoi, lui disait son bon génie, pourquoi abandonner les religieux de l'abbaye ? Ils t'ont ramassé sur la pierre froide, un soir d'hiver, ils t'ont réchauffé, nourri, vêtu ; ils t'aiment ;.... et toi, ingrat, tu fuirais sans leur dire adieu ; tu fuirais pour aller errant et vagabond à la recherche d'une jeune fille qui peut-être ne te reconnaîtra plus.

— Eloigne-toi de cet asile maudit, objectait le mauvais génie, c'est dans ce monastère que tu as subi le supplice infamant du fouet ; que de tribulations, que de mécomptes n'as-tu point essayés ? jusqu'ici tu as été esclave, brise ta chaîne, sois libre, tu le peux.

Ainsi ballotté par ses pensées, Romuald cheminait toujours, morne et rêveur ; ni le chant du pâtre, ni la voix des laboureurs, ni le bruit des pesants charriots qui passaient dans les sentiers, ne

venaient lui faire comprendre que la vie s'agitait autour de lui et qu'il était temps de prendre une décision. Entraîné par la force de l'habitude, il se trouva soudain devant la porte du monastère; pensant que la Providence venait de lui montrer la route qu'il devait suivre, il résolut d'entrer. Par le plus grand des hasards, le frère portier, vieillard affaîssé sous le poids des ans et presque aveugle, balayait lentement les marches qu'il fallait monter pour entrer dans l'abbaye; il avait laissé la porte ouverte: de sorte que Romuald put, en se glissant le long du mur, parvenir, sans être aperçu, dans le monastère.

Afin de n'éveiller aucun soupçon, il se hâta d'aller dans sa cellule, et comme les fatigues et les angoisses de la nuit avaient épuisé son corps, un sommeil salutaire vint s'étendre sur lui. Romuald dormait depuis quelque temps, bercé par les rêves les plus doux, lorsqu'une main vigoureuse s'appuya sur sa main, et la secouant avec force éveilla subitement notre héros et vint le faire tomber dans la plus terrible des réalités. Walafride, debout et immobile devant lui, le contemplait avec courroux. Romuald, fasciné par ce regard, ne faisait aucun mouvement. — Il sait tout, je suis perdu! se dit-il.

— Alerte, paresseux! cria l'abbé, depuis longtemps l'heure du réveil a sonné, le soleil a déjà fait

la moitié de sa course, et vous dormez encore! habillez-vous à la hâte et suivez-moi, j'ai à vous entretenir un instant.

Romuald se leva, hâletant, inquiet, ne pouvant comprendre ce qu'avait à lui dire Walafride; en cheminant, il jetait de temps en temps un regard sur la physionomie de l'abbé, et une teinte de mauvaise humeur, qui s'y reflétait, ne rassurait point le jeune clerc.

— Veuillez vous asseoir, dit Walafride, lorsqu'ils furent arrivés dans sa cellule.

Romuald obéit.

— Et maintenant, reprit l'abbé, répondez franchement et sans détours, où êtes-vous allé hier au soir?

Une sueur glacée passa sur la figure de Romuald, un froid mortel saisit son corps sous le regard vif et perçant de Walafride; il se sentit tressaillir, il devint pâle.

— Eh bien! Romuald, pourquoi ne répondez-vous pas lorsque je vous interroge? Où êtes-vous allé, hier au soir? réitéra l'abbé.

— Vous le savez bien, mon père, murmura le jeune clerc; vous-même m'aviez donné l'autorisation d'aller visiter ma mère-nourrice.

— Je désire connaître entièrement l'emploi de toute votre journée d'hier.

Romuald, pensant que Walafride savait tout, avoua qu'avant d'aller chez sa nourrice, il avait assisté aux jeux de la jeunesse de Vaure.

— Ensuite? ajouta l'inflexible abbé.

De pâle qu'elle était, la physionomie de Romuald devint pourpre; il ne répondit pas.

— Je vous demande où vous avez été ensuite? réitéra le père abbé.

Même silence.

— Ah! vous ne voulez pas répondre; puisqu'il en est ainsi, je vais vous le dire bientôt, suivez-moi.

Avant de sortir de la cellule, Romuald promena son regard sur les objets qui en faisaient partie, et au-dessus du prie-dieu, près d'un crucifix d'argent, il aperçut le trousseau de clefs que portait Walafride lors de la visite faite au trésor; mais il ne lui vint point à l'idée que ces clefs pourraient un jour lui être de quelque utilité. Seulement, un sombre pressentiment passa comme une ombre dans son cœur; puis il reporta son regard sur Walafride, et sous le coup d'une affreuse terreur, il le suivit.

A travers le dédale des corridors, l'idée qu'il avait sans doute été aperçu des deux abbés, pendant leur visite nocturne, se grava dans son âme; le ton courroucé de Walafride, et son regard scru-

tateur lui donnèrent de tristes réflexions. La perspective de la prison se dressa devant lui, l'image des souffrances de l'in-pacé, le souvenir des cris de désespoir qu'il avait entendus, augmentèrent son épouvante; il se sentit perdu, ses jambes fléchirent, un éblouissement passa devant ses yeux. Oh! comme il maudissait cette pensée fatale qui lui avait suggéré de ne pas s'éloigner de cette sombre demeure!

L'abbé le voyant faiblir et chanceler :

— Qu'avez-vous, mon enfant! lui dit-il.

— Il m'appelle encore son enfant! se dit Romuald; et il crut voir passer devant ses yeux une lueur d'espérance.

Enfin, après plusieurs détours dans les corridors, Walafride s'arrêta devant la porte de l'office, l'ouvrit, et prenant Romuald par la main :

— Connaissez-vous cette hure? lui demanda-t-il en lui montrant une énorme tête de sanglier.

A cette vue, toutes les terreurs de Romuald s'évanouirent comme un rêve, un léger incarnat colora ses joues.

— Vous voyez que je suis bien instruit, continua Walafride; c'est très-bien, Romuald. Si je ne vous ai pas dit tout de suite où je voulais en venir, si je vous ai interrogé, c'est que mon intention était de vous éprouver. Je n'ai donc qu'à me louer

de la modestie avec laquelle vous avez évité de me répondre sur une aventure qui témoigne de votre valeur et qui prouve que vous savez vous dévouer lorsque quelques-uns de vos semblables courent des dangers. Ce matin, le baron de Mont-Revel a envoyé un de ses serviteurs à l'abbaye : il apportait cette hure de sanglier qui vous est destinée ; pensant que la fatigue du combat vous retenait encore dans votre cellule, je n'ai pas voulu aller interrompre un sommeil si bien mérité ; le serviteur m'a chargé de vous rapporter les remerciements du baron et de sa fille Ermessende que vous avez sauvée d'une mort presque certaine.

— Je n'ai fait que mon devoir, mon père, dit Romuald ; tout autre à ma place en aurait fait autant.

— N'importe, mon fils, vous avez fait une bonne action et je m'en réjouis ; maintenant, vous êtes libre de vous retirer.

Romuald sortit de l'office, ivre de joie.

— Ermessende, Ermessende, elle s'appelle Ermessende, se dit-il ; je pourrai donc la revoir, l'entendre, lui parler ! O jour trois fois heureux ! enfin ce rayon de bonheur après lequel je soupirais est venu luire dans ma triste vie : Seigneur, faites qu'il soit le présage d'un avenir serein.

## CHAPITRE IV.

### L'AVEU.

Le château du baron de Mont-Revel, situé sur l'un des versants de la Montagne-Noire, au sud-ouest de Sorèze, avait à ses pieds une vallée étroite, ombragée par des peupliers, des ormes et des saules entre lesquels coulait, sur un lit rapide et caillouteux, une onde claire dont le doux murmure

portait l'âme à la rêverie. Une masse gigantesque de noirs rochers dominait la vallée, et les quatre tours hexagones du château avec ses murs crénelés se dessinaient sur ce fonds.

On arrivait devant la porte du manoir, en longeant une grande allée d'ormes gigantesques peuplés d'oiseaux.

Ce séjour inspirait la tristesse et la mélancolie ; et, à l'aspect des petites croisées du manoir, garnies de barres de fer, l'on ne pouvait s'empêcher de plaindre le sort des malheureux habitants de cette sombre demeure.

C'était là que languissait Ermessende, comme une fleur sans culture et sans soleil. Sous le regard sévère de son père qui la laissait presque toujours seule, enfermée dans une chambrette, espèce de réduit obscur, elle passait des jours sombres et tristes.

Au moment où nous introduisons le lecteur auprès d'elle, Ermessende est assise près d'une fenêtre étroite et grillée. Aussi loin qu'il peut s'étendre, son regard se porte dans la campagne, où se dessinent au loin sur un ciel bleu les cîmes blanches des Pyrénées.

Elle se transportait souvent ainsi, par la pensée, au-delà de la vallée, au-delà de ces montagnes et de ces collines qui bornaient sa vue ; alors elle aurait

désiré de les franchir en réalité, ne fût-ce qu'un instant tous les jours, afin de ranimer sa triste et languissante vie. Aussi, lorsque le son du cor résonnait dans les cours du château pour appeler les hôtes et les convives à la chasse, son cœur bondissait avec force, et, palpitante, joyeuse, folle, elle se précipitait à la suite des chasseurs.

Huit jours se sont écoulés depuis que Romuald lui a sauvé la vie : qui pourrait dire les pensées qui ont passé dans le cœur d'Ermessende pendant ce temps-là ? Riantes ou sombres, sa physionomie est toujours la même ; seulement son regard distrait examine avec une curiosité plus avide les hôtes qui entrent dans le château. Parfois, quelques palombes viennent voltiger autour de sa fenêtre ; et sa douce voix et ses blanches mains n'appellent et ne caressent plus les seules compagnes de sa triste et malheureuse existence.

Un léger bruit qui retentit à la porte de sa chambrette vient l'arracher à ses préoccupations. Aussitôt un serviteur paraît, qui lui annonce la visite de Romuald, son sauveur. A ce nom, Ermessende se sent tressaillir.

— Allez lui dire que je l'attends, dit-elle d'une voix émue.

Le serviteur disparaît, et Ermessende reste seule de nouveau. Mais pourquoi son sein palpite-t-il

sous la gaze de sa tunique ? pourquoi ses joues se colorent-elles d'une teinte vermeille ? pourquoi se sent-elle émue, bouleversée ? serait-ce l'arrivée de Romuald qui la trouble et qui l'agite ? L'avenir nous l'apprendra.

En attendant son sauveur, elle sort d'un étui un petit miroir d'acier en forme d'ovale, rajuste le bandeau qui ceint son front et arrange ses beaux cheveux noirs qu'elle laisse retomber ensuite librement sur ses épaules. A peine a-t-elle achevé sa toilette qu'un bruit de pas lui annonce l'arrivée du jeune clerc.

La porte s'ouvre, et Romuld paraît : son capuchon rabattu en arrière laisse voir sa tête nue avec sa noire chevelure et sa mâle physionomie. Ses yeux brillent d'un éclat inusité. Comme le regard du serpent, le regard fascinateur de Romuald va porter le trouble dans le cœur d'Ermessende. Tous deux demeurent immobiles, ils se regardent, et aucune parole ne sort de leur bouche. Enfin, le jeune clerc fait un effort pour parler, les mots expirent sur ses lèvres ; il sent dans son cœur un feu étrange qui le brûle et le dévore ; il tient dans sa main le bracelet qu'il a trouvé dans la forêt et le présente à Ermessende. A cette vue, un éclair de bonheur illumine le front de la fille du baron de Mont-Revel, elle s'écrie :

— Mon bracelet ! c'est mon bracelet que je croyais perdu , et c'est vous qui me l'apportez , Romuald ? Soyez mille fois béni pour tout le bien que je reçois de vous !

Aux accents de cette douce voix , Romuald a retrouvé la parole.

— Ce bracelet que j'ai ramassé dans la forêt , Ermessende , j'aurais été heureux de le garder éternellement sur mon cœur comme un souvenir. Mais j'ai pensé que la perte de ce bijou devait vous donner des regrets bien amers , et je suis venu vous l'apporter.

— Que je voudrais , Romuald , mon sauveur , qu'il me fût permis de vous dire : gardez ce bracelet , qu'il soit le prix de la valeur et du triomphe ! mais si vous connaissiez le motif qui me lie à ce bijou , si vous saviez d'où il vient , vous comprendriez pourquoi je ne dois jamais m'en séparer.

A ces paroles , l'ombre d'un rival se dressa devant le jeune clerc , sa physionomie s'assombrit , ses yeux s'injectèrent de sang , une sombre fureur l'anima.

— Fille du baron de Mont-Revel , s'écria-t-il , par le bonheur que j'aurais éprouvé de posséder ce bijou , je juge du vôtre : celui qui vous l'a donné doit être sans doute un noble et beau chevalier ?...

— Vous vous trompez , Romuald ; aucun cheva-

lier ne m'a fait ce cadeau, eût-il voulu le faire que je ne l'aurais point accepté; mais, comme je ne vois aucun inconvénient à vous dire d'où il vient, sachez qu'avant de venir au monde j'avais une sœur, une sœur que je n'ai point connue. Mon père lui donna un jour ce bracelet, la priant de ne jamais s'en séparer; eh bien! Romuald, ma sœur Edwige perdit cet objet précieux, et il lui arriva malheur; on le retrouva lorsqu'il n'était plus temps. Jugez donc de ma douleur, de mon effroi, lorsqu'au retour de la chasse je me suis aperçue que je l'avais égaré; mais maintenant tous les sombres pressentiments qui étaient venus assaillir mon âme se sont effacés; Romuald, vous m'aurez sauvé deux fois la vie! aussi ma reconnaissance.....

— N'y aura-t-il jamais d'autre place dans votre cœur que celle de la reconnaissance? interrompit tristement Romuald.

— De la reconnaissance et de l'amitié? voilà ce qu'une jeune fille peut donner à un homme de Dieu, à un moine, à un prêtre... Car vous êtes prêtre, Romuald, je le vois à la couronne qui orne votre tête.

— Je ne le suis point encore, Ermessende; mes vœux n'ont point été prononcés, je suis libre de briser cette faible barrière qui peut seule nous séparer. Si vous saviez combien j'ai peu de goût

pour la vie monastique ! si vous saviez la triste existence que j'ai traînée dans le couvent ! si vous connaissiez, comme moi, combien ces moines, que vous croyez sans cesse occupés à prier et à se mortifier, sont loin d'être des hommes pieux ! La vie ascétique, Ermessende, n'est plus qu'une vie de débauche et d'orgie ; les plaisirs de la table, les jeux, l'amour de l'or, toutes les choses qui ne doivent être que vaines et futiles pour celui qui est sincèrement animé de l'amour de Jésus-Christ, font aujourd'hui les délices des moines ; le luxe et la gourmandise sont leur principal mobile ; il n'y a dans l'ombre des cloîtres que des êtres sensuels et vaniteux ; celui pour qui ces plaisirs ne touchent point le cœur, y dépérit et languit. Depuis que, pareille à un rayon du soleil, votre image est venue réchauffer mon cœur, ces plaisirs matériels ont cessé de faire les délices de ma vie ; la prière même est restée muette sur mes lèvres ; au lieu du crucifié, de celui qui pour nous a souffert le supplice infamant de la croix, je n'ai vu passer devant moi que votre céleste figure ; car je vous aime, Ermessende ; je vous aime comme un insensé ! Dites, dites que vous m'aimez aussi, et rien ne s'opposera plus à mon bonheur... Arrière alors le cloître avec ses sombres cellules et ses dalles humides... Arrière cette robe qui pèse maintenant sur mon corps

comme un vêtement de plomb... Je ne veux vivre désormais que pour vous seule, afin de vous dire à chaque instant combien je vous aime!

Et Romuald s'était prosterné aux pieds d'Ermessende, comme devant l'image d'une madone sainte.

Effrayée de cette exaltation, la fille du baron de Mont-Revel avait fait un pas en arrière.

— Que dites-vous? que faites-vous? malheureux, imprudent Romuald! rétractez, rétractez ces imprudentes paroles; vous ne savez pas apparemment qu'un tel langage ne devait jamais être tenu dans ces lieux;... l'audacieux, le téméraire qui ose le faire entendre, s'expose au ressentiment de mon père... Si, par malheur, un de ses serviteurs vous avait écouté, Romuald, rien n'arrêterait la colère du baron de Mont-Revel; et, quoique vous ayez sauvé la vie à sa fille, le châtement ne se ferait point attendre.

— Et que m'importe le châtement! dit Romuald, toujours en contemplation devant sa bien-aimée; dites que vous m'aimez, Ermessende, et la souffrance sera plus douce à mon cœur.

— Relevez-vous, et parlez plus bas, Romuald... Je crains que la porte de cette chambre ne s'ouvre, et qu'un serviteur de mon père ne vienne aussitôt

s'emparer de vous pour vous plonger dans un cachot, d'où peut-être vous ne sortiriez plus.

— Vous me peignez votre père sous des couleurs bien sombres, Ermessende ?

— Que voulez-vous, Romuald ! le malheur rend quelquefois cruel, et mon père a été malheureux. Frappé dans ses plus chères affections par ma mère, par ma sœur, c'est sur moi seule que retombe le poids de son courroux. Ecoutez, Romuald, il faut que vous sachiez tout ; je vais vous raconter la sombre histoire de ma famille, que je connais parce que mon vieux père me l'a répétée bien souvent ; si je la verse dans votre cœur, c'est parce que je crois que c'est un livre fermé qui se laisserait consumer plutôt que de révéler ce qu'il contient.

— Mon cœur, Ermessende, est aussi comme la tombe qui ne rend jamais la proie qu'elle dévore : vous pouvez me confier sans crainte le secret de votre famille ; mais avant de commencer votre récit, de grâce, mettez fin à l'incertitude qui me ronge. Ermessende, m'aimez-vous ?

— Si je ne vous aimais point, Romuald, irais-je vous confier un secret ?

— Merci, Ermessende, merci pour le bonheur que vous venez de me donner.

Et, prenant la main de sa bien-aimée, il y colla ses lèvres avec une vive émotion.

— De grâce, modérez vos transports, Romuald ; maintenant que je vous ai dit mon amour, je tremble encore plus pour vous ; je ne cesserai même de craindre que lorsque je me serai convaincue que personne ne nous écoute.

Ermessende se dirigea alors vers la porte, l'ouvrit doucement ; l'escalier était désert. Elle parcourut sa chambrette, soulevant les rideaux de l'alcove, collant son oreille contre les murs, regardant derrière les meubles, enfin examinant tout avec une scrupuleuse attention. Entièrement rassurée, elle alla s'asseoir de nouveau auprès du jeune clerc et se disposa à lui raconter les malheurs de sa famille. Mais, au moment où elle allait commencer son récit, une pensée subite arrêta les paroles prêtes à s'échapper de ses lèvres ; une rougeur pudique colora ses joues, elle se leva promptement, courut à un tiroir, l'ouvrit, et en sortit quelques parchemins qu'elle présenta à Romuald.

— Je préfère que vous lisiez vous-même l'histoire de ma pauvre sœur, que je me suis amusée à transcrire dans mes longues heures d'ennui : elle est telle que mon père me l'a racontée ; vous comprendrez, j'espère, pourquoi je m'abstiens de vous en faire le récit de vive voix.

Romuald reçut les manuscrits, et, tandis que Ermessende le considérait en silence, il lut ce qui suit :

« Lorsque le baron de Mont-Revel se maria, il était fort jeune ; jeune aussi il connut les douceurs de la paternité. Une fille, belle comme un ange, pure comme la rosée du matin, fut l'unique fruit de son union ; toutes ses joies, toutes ses espérances se portèrent sur cette belle enfant.

» Quand Edwige eût atteint l'âge de quinze ans, une foule de nobles et galants chevaliers vinrent voltiger autour d'elle comme de jeunes papillons. Le baron, fier des hommages que l'on rendait à la beauté de sa fille, la laissait entièrement libre. Douée d'une âme ardente et passionnée, Edwige vit souvent passer à ses côtés un chevalier de basse condition ; il faisait caracoler son destrier avec tant de grâce, qu'aux battements de son cœur, toutes les fois que le chevalier lui jetait un regard d'amour, Edwige comprit que son bonheur était en lui. Le baron de Mont-Revel, au lieu de mettre un frein à cet amour naissant, l'encouragea par son silence.

» Un jour, le baron s'approcha de sa fille, mit sa main dans la sienne, imprima sur son front un baiser paternel, et lui dit ensuite qu'un chevalier de noble race, riche et puissant, était venu lui de-

mander sa main, que cette alliance le comblerait de joie, et qu'il n'attendait que son consentement pour préparer les fiançailles. A cette proposition, Edwige pleura, et, les mains suppliantes, elle avoua au baron son amour pour le beau chevalier. Mon père alors ne put contenir son courroux; d'une voix tonnante il défendit à ma sœur de revoir celui qu'elle aimait, et comme, malgré la défense de son père, Edwige revit encore son bien-aimé chevalier, plutôt que de se mésallier, plutôt que de donner sa fille à un homme qui n'avait point de grandes richesses, le baron préféra la faire languir et souffrir. C'est dans le sombre réduit où mes jours s'écoulaient dans un ennui rongeur, qu'Edwige fut enfermée. Dans la solitude, les pensées arrivent en foule, l'âme s'exalte, et les passions grandissent : tous les jours les dalles de ce réduit se baignaient des larmes de ma pauvre sœur, elle pleurait sur ses illusions perdues, sur son avenir éteint. — Pleure, pauvre Edwige, pleure! Ermessende aussi verse des larmes; mais, comme toi, elle n'a point l'image riante d'un beau chevalier pour venir calmer les douleurs de sa solitude.

» Une nuit, un chant d'amour résonna dans la campagne; ce chant, d'abord éloigné, s'approcha de plus en plus. Edwige, dans l'ardeur d'une nuit fiévreuse, aspirait avec délices, appuyée sur l'accoudoir de la croisée, la fraîche brise du soir. A ce

chant, elle tressaillit, et ce fut avec une indicible joie qu'elle vit venir vers elle une ombre, l'ombre de son bien-aimé chevalier. La fenêtre sur laquelle elle était appuyée n'était point comme aujourd'hui garnie de barres de fer; les deux amants purent se voir et se communiquer, dans les ténèbres, leurs plus secrètes pensées; toutes les nuits leurs soupirs d'amour venaient se confondre. Il vint un temps cependant où de nouveaux désirs vinrent embraser leurs cœurs. Dans son délire, Edwige tressa une longue échelle de soie, la laissa tomber aux pieds de son bien-aimé qui vola vers elle et l'étreignit longtemps dans ses bras. Ils passèrent tous deux de longues nuits de bonheur; ils étaient enfin réunis : que pouvaient-ils désirer davantage !

» Edwige maintenant n'était plus triste, un vif incarnat remplaça la pâleur de ses joues. Alors le baron de Mont-Revel sentit passer un affreux soupçon dans son cœur; il plaça des espions dans la campagne, et lorsqu'il connut la vérité il devint furieux. Une nuit qu'Edwige dans les bras de son bien-aimé oubliait tout, un coup violent retentit à la porte de sa chambre, et presque aussitôt le baron accompagné de ses serviteurs entra. Il fit un signe, et le chevalier, violemment arraché des bras de sa pauvre sœur, fut en un instant lié et garrotté; l'un et l'autre allèrent expier dans un noir cachot le peu

de bonheur de leur vie. Mais le baron de Mont-Revel ne laissa pas longtemps les coupables dans les fers; quelques jours après, il fit crever les yeux au beau chevalier et lui donna la liberté. Puis, ayant ordonné à sa fille de le suivre, il la conduisit de nouveau dans cette chambre où elle avait passé des nuits si pleines d'amour! Sur une table étaient une blanche tunique, une robe noire et un scapulaire noir; désormais ce seront là les seuls habits de ma pauvre sœur; il faut qu'elle se déshabille et qu'elle s'en revête à la hâte, le baron le veut ainsi, et lorsqu'il ordonne il faut obéir. Edwige, triste et résignée, fit ce que lui disait son père, et quand la toilette fut terminée le baron entraîna sa fille dans la cour du manoir.

» A leur arrivée, deux serviteurs amenèrent deux blanches haquenées; l'une était destinée au père, l'autre à la fille. Quand tous deux furent en selle, les deux haquenées partirent au galop; longtemps elles cheminèrent à travers les montagnes et les vallées, et lorsqu'elles s'arrêtèrent les murs sombres d'un monastère se dressèrent devant Edwige. Alors elle comprit le but de cette course rapide, elle jeta un regard morne et désolé autour d'elle et vit qu'elle était dans l'un des endroits les plus isolés de la Montagne-Noire. Edwige entra dans le monastère, faible, souffrante; et, lorsque la porte se re-

ferma, elle s'affaissa sur elle-même et tomba épuisée de fatigue dans les bras de la mère abbesse. C'était dans ce lieu qu'Edwige devait expier le crime d'avoir trop aimé. Oh ! qu'elles durent être pénibles les pensées ardentes de ma pauvre sœur ! que de jours, que de nuits, elle dut passer dans la tristesse et dans les larmes ! Séparée du monde par une barrière infranchissable, loin de tout ce qui pouvait la rattacher à la vie, elle dut sentir sur son cœur le froid glacial de la tombe. Là, pas un cœur ami pour soulager les pensées corrosives qui la torturaient, pas une voix consolatrice pour lui faire espérer un avenir meilleur : rien, rien qu'une pierre froide où le peu de vigueur qu'elle avait encore s'usait lentement dans des prières vaines et stériles. Ma main, en traçant ces lignes, tremble à la seule idée des tourments de ma pauvre sœur, de ma pauvre sœur que je n'ai jamais connue, mais dont la pensée est gravée dans mon cœur en traits ineffaçables !

» Pendant longtemps le baron de Mont-Revel n'entendit plus parler de sa fille. Il paraissait même l'avoir entièrement oubliée, lorsqu'un jour deux bénédictines, tristes et le cœur brisé, se présentèrent devant la porte du manoir afin de réclamer l'hospitalité. L'une d'elles vieille et courbée par les ans était une mère abbesse, l'autre jeune et souffrante

était une sœur novice. A l'aspect de leur habit, le baron les reçut avec cordialité, il les interrogea même sur le sort de sa fille.

» Les deux bénédictines lui apprirent que le monastère où Edwige avait été enfermée venait d'être pillé et brûlé par des bandits; qu'après avoir souffert d'odieuses et atroces profanations, presque toutes les religieuses avaient été saisies d'une terreur si grande que bien peu d'entre elles avaient survécu à leur déshonneur.

» Elles dirent au baron que sa fille vivait encore, que du moins elles le pensaient ainsi, car elles l'avaient vue emportée dans les bras du plus terrible des mécréants. A ce récit, quelques larmes glissèrent le long des joues du baron, et lorsque les deux bénédictines se furent éloignées, il s'enferma plusieurs jours dans le manoir où il pleura sur la triste destinée de son enfant. Depuis ce triste jour, il n'a jamais entendu parler de sa fille.

» On dit que le beau chevalier, après avoir longtemps erré à l'aventure, alla s'enfermer dans le monastère de Saint-Papoul où il mourut en odeur de sainteté.

» Et ma mère! pourquoi ma mère a-t-elle disparu du manoir? pourquoi ai-je été privée si jeune de ses douces et tendres caresses? Sans doute, comme Edwige, elle doit avoir commis quelque grande

faute que je ne puis comprendre; car, toutes les fois que je parle de ma mère au baron de Mont-Revel, il pâlit aussitôt, et son silence remplit mon cœur de crainte et d'effroi.

» La conduite de ma mère et de ma sœur a tristement influé sur ma destinée: c'est sur moi seule que retombe tout le poids de leur coupable vie; car le baron, tremblant à chaque instant que je ne devienne la proie de quelque séducteur, me couve sans cesse du regard et me fait garder comme une prisonnière. Heureuse, oh! oui, bienheureuse! lorsqu'il m'est permis d'aller à la chasse des bêtes féroces! Bien de beaux chevaliers sont venus souvent lui demander ma main; mais le baron de Mont-Revel est d'une avarice sordide: s'inquiétant fort peu de mes souffrances, il ne veut me donner qu'à celui qui lui apportera des monceaux d'or. Je crois même qu'il ne regarderait pas aux titres de noblesse, et, fût-il vilain, serf ou vassal, il me sacrifierait impitoyablement s'il pouvait assouvir sa fatale avarice.

» Hélas! pourquoi faut-il, ô mon père! que vous soyez aveuglé par cette insatiable soif de l'or? reportez les yeux vers votre fille et vous la verrez languir et pleurer. Il m'est impossible de souffrir plus longtemps dans le misérable réduit où vous me tenez enfermée. Encore quelque temps de cette dure captivité, et votre Ermessende ne sera plus

qu'un corps sans vie, usé par la souffrance, car je sens dans mon cœur une douleur poignante qui le ronge et le dévore. »

Le manuscrit se terminait ainsi, Romuald le rendit à sa bien-aimée.

— Et si votre père, Ermessende, venait maintenant vous dire, comme à Edwige, qu'un très-riche chevalier est venu lui demander votre main : que répondriez-vous ?

— Il me faudrait obéir ou mourir, Romuald ; et la dernière de ces deux choses me semblerait préférable, surtout maintenant que je vous connais et que je vous aime !

— Rassurez-vous, Ermessende, vous ne mourrez point et vous ne languirez plus dans ce triste réduit puisque vous m'aimez. Apprenez que si votre père daigne m'accorder votre main, je puis assouvir la passion qui le ronge. Quoique orphelin et n'ayant jamais connu mes parents, j'espère que le fier baron ne résistera pas, puisque je puis lui donner autant d'or qu'il le désirera.

— Que dites-vous, Romuald ; vous seriez mon époux ? mais cet habit ?...

— Je suis libre de le quitter à l'instant même, je vous ai dit que je n'avais point prononcé des vœux.

— S'il en est ainsi, nous pourrons espérer d'être heureux un jour.

— Oh! oui, bien heureux, Ermessende!... mais hélas! le soleil disparaît là-bas derrière la colline, l'ombre de la Montagne-Noire se prolonge dans la vallée, il faut nous séparer. Je reviendrai bientôt auprès de vous, espérez Ermessende; ici dans cette chambrette nous pourrons encore couler des jours heureux, des jours d'amour et de félicité.

— Nous revoir ici, dans cette chambre!... ne l'espérez pas, Romuald; l'air que l'on y respire a été fatal à ma sœur, vous le savez: il le serait pour nous.

— Mais que faire, alors?... où nous revoir?

— Ailleurs!

— Vous ne pouvez sortir sans danger, puisque votre père a toujours son regard fixé sur vous?

— Le jour, mais non pas la nuit; d'ailleurs, il croit trop bien avoir pris ses précautions pour que je ne sorte point d'ici; mais il ne sait pas qu'il y a dans le mur de cette chambre une porte secrète que j'ai découverte, par le plus grand des hasards. Cette porte donne sur un escalier tournant, au fond duquel est un long corridor voûté, étroit et sombre. Ce corridor a une issue sur la montagne, et cette issue est tellement obstruée par un massif de verdure et de plantes grimpantes que nul ne s'en est certainement jamais douté. Il me sera facile, lorsque tout le monde sera endormi dans le château,

de descendre sans bruit et de me joindre à vous, si vous pouvez sans danger sortir du monastère.

— Pour vous revoir, Ermessende, rien ne me sera impossible; mais, afin que nous le puissions sans crainte, sondez les intentions de votre père, par des moyens détournés : dites-lui que je possède d'innombrables pièces d'or. Si vous voulez me fixer le lieu du rendez-vous, demain je volerai vers vous, et vous me direz ce qu'il vous aura répondu.

— Le baron est absent, et comme il ne doit être de retour au manoir qu'après demain, dans trois jours j'irai vous dire sa réponse, dans un lieu à égale distance du monastère et du château. Voyez-vous là-bas dans la campagne cette colline avec cette touffe d'arbres qui la couronne? c'est là que nous nous rejoindrons.

— Et je ne vous ferai point attendre, Ermessende.

— Adieu donc, Romuald, au revoir et espérez.

— Pourquoi n'espérerai-je pas, Ermessende? l'espoir n'est-il point aussi le bonheur? Et Romuald sortit du château, impatient de revoir encore celle de qui maintenant dépendait tout le bonheur de son existence.

---

## CHAPITRE V.

### SUR LA COLLINE.

Trois jours après, la nuit était calme et sereine, aucun vent ne soufflait dans l'espace; on n'entendait d'autre bruit que le bruit éloigné du gouffre de Malamort et le mugissement sourd de quelques bêtes féroces. La forêt était silencieuse et sombre, la

montagne se dessinait imposante et majestueuse sur un ciel parsemé d'étoiles.

Romuald sortit de sa cellule, sauta dans le parc de la même manière qu'au retour de la visite faite au trésor, et, remontant sur l'ormeau aux longues branches, il se laissa glisser jusqu'à terre.

Quelques instants après, il arrivait sur la colline où l'attendait sa bien-aimée.

— Eh bien ! Ermessende, s'écria-t-il du plus loin qu'il l'aperçut, pouvons-nous encore espérer ?

— Nous pouvons espérer : mon père est arrivé hier au soir ; après avoir déposé sur mon front un baiser, il m'a d'abord parlé de vous ; il m'a dit d'un air sombre :

— J'ai appris que vous aviez reçu votre sauveur dans votre chambre.

— Il me rapportait le bracelet que j'avais perdu dans la forêt.

— Tant mieux, ma fille, garde-le toujours précieusement ce bijou, c'est un talisman qui te porterait malheur, si tu ne l'avais point toujours sur toi ; car, ajouta-t-il d'un air mystérieux, il a été fatal à ta mère ; je lui en avais fait cadeau, pensant qu'elle ne le quitterait jamais. Elle le perdit un jour, ce fut pour ne plus le remettre, car la mort

la frappa presque aussitôt. Ici mon père se tut, tourmenté qu'il paraissait être par un lointain souvenir.

— Ermessende, reprit-il ensuite, vous ne saurez jamais les circonstances qui ont fait disparaître de ce monde celle qui vous a donné la vie. Je vous ai déjà raconté la déplorable aventure de votre sœur ; vous savez qu'elle aussi avait perdu ce bijou précieux ; mais, ce que je ne vous ai jamais dit, c'est qu'elle l'avait donné à son amant comme un gage de son amour. A Saint-Papoul, on l'a retrouvé sur le cœur du beau chevalier et on me l'a restitué... Comme sa coupable mère, votre sœur Edwige est morte aujourd'hui, peut-être. Gardez donc cet objet précieux ; veillez toujours sur lui. J'avais considéré sa perte comme un malheur affreux, irréparable, et un triste pressentiment était passé dans mon âme. Ce pressentiment n'a pas tardé à se réaliser ; car, Ermessende, depuis long-temps une fatalité cruelle pèse sur notre famille. Hier au soir, nous étions encore dans l'opulence, je possédais de l'or, de l'or en quantité ; je l'avais enfoui secrètement dans un lieu de la montagne que je croyais sûr. Plusieurs Normands, qui allaient au nouveau siège de Toulouse, l'ont découvert en fouillant la terre ; ils ont tout emporté. Mais, Ermessende, cet odieux larcin ne demeurera point impuni..... Il reste

encore à votre vieux père quelques gouttes de ce noble sang, qui autrefois le faisait précipiter dans les combats avec la plus grande ardeur; malgré son grand âge, il saura se ruer sur ces infâmes mécréants et leur reprendre ce qu'ils lui ont dérobé.

Disant ces mots, le baron de Mont-Revel tremblait de colère.

— Calmez-vous, mon père, lui ai-je dit, calmez-vous; mais il ne m'écoutait pas.

— Dans quelques jours, ma fille, je te quitterai de nouveau pour aller m'enfermer dans les murs de Toulouse avec les troupes royales; je fonderai alors sur ces Normands qui, avec Pépin II, roi d'Aquitaine, font le siège de cette ville, et je leur apprendrai que le baron de Mont-Revel sait frapper et punir.

— Tout le monde, mon père, lui ai-je dit, connaît votre valeur; mais, de grâce, calmez-vous!... Ecoutez votre fille, votre Ermessende; elle vous dit de ne pas désespérer et de compter sur la providence pour retrouver ce que vous avez perdu; restez, mon père, restez toujours dans ce manoir; n'allez point exposer votre vie. Apprenez que, cette nuit, j'ai été visitée par un beau jeune homme...

— Un beau jeune homme!... et ici même, dans cette chambre! Ermessende, Ermessende, les spectres de votre mère, de votre sœur, ne se sont point

alors dressés terribles et menaçants devant vous ?

— Non, mon père, lui ai-je dit avec calme ; car c'était dans un rêve. Et ce beau jeune homme n'était pas de haute condition, il était orphelin. D'une main, il me montrait un grand coffre rempli de pièces d'or, et de l'autre, son cœur ; et j'aimais ce beau jeune homme ; je lui disais : Pour moi ton cœur ; pour mon père tout l'or qui est dans ce coffre.

Le baron m'a interrompue aussitôt, et ses yeux, qui avaient brillé un instant d'un feu inusité, se sont voilés d'une teinte sombre.

— Vision de jeune fille ! s'est-il écrié.

— C'est vrai, mon père ; malheureusement c'était une vision... Pourtant, si c'était la réalité, me donneriez-vous à ce jeune homme ?

— Je n'ai rien à répondre à de semblables chimères.

— Mais, si votre réponse pouvait contenter votre fille bien aimée, si elle désirait avec ardeur connaître toute votre pensée ?

Disant ces mots, je me suspendais à son cou, je l'accablais de tendres caresses, et j'essuyais, avec le pan de ma tunique, les gouttes de sueur froide qui perlaient sur son front. Emu, touché de mes douces sollicitudes, le baron s'est écrié :

— Tu veux connaître mes plus secrètes pensées. Ermessende, folle enfant, puisqu'il ne faut que

cela pour te rendre joyeuse, écoute : Si ce rêve pouvait devenir une réalité, voici ce que je ferais. Je dirais au jeune homme : Soyez l'époux de ma fille, rendez-lui tout le bonheur qu'elle versera sur vous ; mais donnez-moi l'or que vous possédez ; je vous le garderai précieusement, oh oui ! bien précieusement, car ce sera un dépôt qui vous reviendra un jour, après ma mort. Je lui dirais encore : J'ai peu de jours à passer sur cette terre, je désire vivre au milieu de vous deux ; car je suis persuadé que vous veillerez sur les infirmités de ma vieillesse et que vous ferez mon bonheur. N'est-ce pas, Ermessende, que vous me rendriez heureux, s'il en était ainsi ?

— Oh oui ! bien heureux, mon père, lui ai-je dit en l'embrassant avec effusion ; mon époux vous aiderait aussi à aller reprendre aux mécréants l'or qu'ils vous ont dérobé.

— Et s'il tombait de nouveau en ma possession, cet or, sois persuadée, Ermessende, que je le mettrais alors en un lieu sûr où nul ne pourrait aller le dérober ; j'en ferais autant de celui que ton époux me donnerait.

— Vous en feriez ce que vous voudriez, mon père ; Ermessende et son époux seraient trop heureux, si vous vouliez accepter cette marque de leur reconnaissance.

— Tendre enfant , a fait le baron , comme je t'aime ; car je suis persuadé que vous me donneriez l'or qui serait en votre pouvoir.

— Vous pourriez en être persuadé , si vous m'accordiez cet époux que j'ai vu dans mon sommeil.

— Hélas ! pourquoi faut-il que ce ne soit qu'une vision de jeune fille ! — Et mon père se disposa à me quitter. J'allais lui raconter notre entrevue ; mais , retenue par mille craintes vagues , j'ai mieux aimé venir vous rapporter cette conversation. Ainsi , Romuald , nous pouvons espérer d'être heureux un jour !

— Un secret pressentiment me le dit en ce moment , Ermessende. Il importe donc de ne rien cacher à votre père ; je suis même persuadé que , si nous nous présentions tous deux devant lui , avec l'or que je lui destine , il n'hésiterait pas un instant à faire notre bonheur.

— Pourquoi n'agirions-nous pas comme vous le dites , Romuald ?

— Ecoutez , Ermessende , il est temps que vous appreniez par quel moyen j'ai découvert ce précieux trésor qui doit faire fléchir la volonté de votre père.

Romuald lui raconta la visite faite par Walafride et Adalbert au caveau de l'abbaye , et comment il avait été le muet témoin de leur conversation. — Si je puis , ajouta-t-il ensuite , me glisser , sans être

aperçu , jusqu'auprès des sarcophages, je prendrai de l'or en quantité , et les religieux ne se doutent jamais de ce larcin.

— Quoi ! vous déroberiez vos bienfaiteurs ?... Mais ce serait un vol... un vol infâme auquel je ne donnerai jamais mon assentiment.

— Pour vous posséder , Ermessende , que ne ferait pas Romuald !.. Mais tranquillisez-vous , un temps viendra où nous rendrons cet or, et ce temps n'est peut-être pas bien éloigné , car de jour en jour l'impitoyable mort menace de s'appesantir sur votre vieux père. Et puis , Ermessende , si vous saviez de quelle source vient cet or. Je vous ai dit la vie déréglée que l'on mène dans les abbayes ; apprenez aussi que les moines font un trafic impie des choses saintes ; pour de l'or , pour une récompense temporelle , ils donnent ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré ; la simonie est partout établie ! La dîme qu'ils ne devraient percevoir que sur les terres qui leur appartiennent et qui furent données aux nobles à titre de précaire , ils la perçoivent sur la propriété d'autrui ; ce droit inique qu'ils s'arrogent , ce droit aussi injuste que blessant pour celui qui possède , vient aussi grossir tous les ans les richesses immenses qu'ils entassent. L'on a besoin de regarder à la pauvreté et à l'humilité de l'homme-Dieu pour comprendre combien ses divins

préceptes ont été méconnus et sa religion altérée. Et Romuald embrasserait la profession de ces chrétiens, qui ne le sont que de nom ; de ces chrétiens qui, au lieu de s'amasser des trésors de miséricorde dans le ciel, trésors que la rouille ni les larrons ne percent ni ne dérobent, cherchent au contraire à ramasser les biens de ce monde et à les enfouir!... Vos mœurs et vos débauches, disaient les chrétiens de la primitive église aux idolâtres, nous feraient douter des dieux que vous adorez. Ceux que vous appelez mes bienfaiteurs, Ermes-sende, m'ont fait douter de tout ce qu'ils m'ont enseigné ; il n'y a que de vous seule que je ne doute point. Aussi rien ne me coûtera pour vous posséder.

— Vos paroles me convainquent et me persuadent, Romuald ; mais elles m'épouvantent... Que mon père avait bien raison de dire qu'il y avait quelque chose de fatal dans notre famille..... Nous sommes sur une pente glissante ; nous tomberons dans un abîme, j'en ai le sombre pressentiment... Cependant, puisqu'il le faut, puisque notre bonheur, dites-vous, ne dépend que de la résolution que vous avez prise, agissez, Romuald, et que Notre-Dame de Bon-Secours nous protège.

Disant ces mots, la fille du baron de Mont-Revel, triste et la tête inclinée sur sa poitrine comme une fleur penchée sur sa tige, se disposa à rentrer au manoir.

— Pourquoi partir déjà ? lui dit Romuald , je lis dans votre âme candide que mon projet vous est en horreur. Puisqu'il en est ainsi, j'y renonce... Et maintenant il ne nous reste plus qu'un seul espoir d'être l'un à l'autre et de vivre heureux...

— Lequel ? Romuald.

— Celui de fuir ensemble loin de ces lieux ; allons dans d'autres climats , sous d'autres cieux , chercher ce bonheur que nous ne trouverons jamais ici.

— Voulez-vous que mon père meure de chagrin ?... Romuald.

— Votre père ne mourra point , Ermessende. Il est pénible pour moi de vous faire cet aveu ; au reste , vous le savez , le baron n'a jamais eu d'amour pour vous ; ce qu'il aime , ce qu'il adore , son dieu à lui , c'est l'or qu'il entasse ; s'il tient à vous , c'est qu'il espère que votre beauté pourra un jour lui procurer de l'or , et il veut l'exploiter. En l'abandonnant , Ermessende , vous ne causerez point sa mort , il voudra vivre encore , ne fût-ce que pour contempler les trésors qu'il possède , car je suis persuadé que , quoiqu'on lui ait dérobé une partie de son or , il en a encore et beaucoup.

— Hélas ! fit tristement Ermessende , je sais depuis longtemps que je n'occupe dans le cœur de mon père qu'une place infiniment petite ; mais je

suis sa fille , Romuald , et s'il ne m'aime pas , mon cœur et mon devoir me portent à l'aimer et à ne l'abandonner jamais.

— Ainsi donc , Ermessende , de votre père ou de Romuald , vous n'hésiteriez pas à sacrifier le dernier ? vous ne m'aimez pas , Ermessende , vous ne m'avez jamais aimé !

A ces injustes reproches , Ermessende pleurait.

— Que faut-il donc faire pour vous le prouver ? Des deux moyens que vous m'offrez , j'accepte le plus périlleux , le plus infâme , et vous dites que je n'ai point d'amour pour vous ?...

Emu par ces accents , par de si doux reproches , Romuald se précipita aux genoux d'Ermessende.

— Vous l'avez dit , s'écria-t-il , je suis un ingrat ,... puisque je vous accuse si injustement. Oh ! pardonnez , Ermessende , pardonnez-moi des paroles si amères ; je vous aime si tendrement , que tout me porte ombrage , que je suis jaloux de tout , même de votre père , Ermessende. Et Romuald prenait les blanches mains de sa bien-aimée , les pressait sur ses lèvres , les portait sur son cœur. Ermessende le laissait faire , et son doux regard se confondait avec le regard de flamme du jeune clerc ; elle sentait des transports inconnus se glisser dans son cœur ; elle éprouvait des ravissements ineffables , des émotions incompréhensibles ; il lui

semblait qu'elle n'appartenait plus à ce monde, et qu'un ange au sourire suave l'emportait entre ses bras dans de célestes régions. Tout-à-coup, le sentiment de la réalité se dressa devant elle.

— Romuald, nous ne pouvons rester ici plus longtemps sans danger, s'écria-t-elle ; car je veux me conserver pure jusqu'au jour de notre hymen ; d'ailleurs, l'aurore ne tardera point à colorer la cime des montagnes ; je dois me hâter de rentrer au manoir. Quant à vous, usez de prudence dans la démarche que vous allez tenter ; je m'efforcerai de dissiper les sombres pensées qui passent dans mon âme.

— N'ayez point de crainte, Ermessende, je sais où l'abbé tient les clefs du trésor ; je puis facilement m'en emparer, ouvrir la trappe et descendre dans le caveau. Mais, comme il s'agit d'offrir à votre père une grande quantité d'or, et que je ne pourrai en apporter dans ma robe qu'une très-petite partie, je ferai plusieurs voyages. Demain, au lieu de descendre au caveau, je me procurerai une bêche, et, pendant que vous dormirez dans votre chambrette, je viendrai seul sur la colline. La nuit suivante, nous commencerons à enfouir notre or jusqu'à ce qu'il soit assez considérable pour aller le présenter à votre père.

— Mais cet or, nous le rendrons un jour, n'est-ce pas ?

— Ce sera un dépôt que nous confierons à votre père, et que nous restituerons fidèlement après sa mort.

— Vous calmez mes craintes, Romuald ; je sens l'espoir renaître dans mon cœur. Pourtant, une sombre idée me préoccupe encore et me désespère ; si je ne vous trouvais point sur la colline ?...

— Il ne faudrait pas désespérer de m'y revoir un jour.

— Si, après demain, vous n'étiez point au rendez-vous, c'est qu'il vous serait arrivé malheur ; alors j'y reviendrais toutes les nuits pour vous y attendre.

— Le pire des malheurs, c'est la mort, et je la braverai.

— N'entreprenez rien avec témérité, soyez prudent ; car, si vous veniez à descendre dans la tombe, bientôt je vous y rejoindrais. Adieu, Romuald, adieu ; et Ermessende descendit la colline.

Le jeune clerc la suivit longtemps des yeux ; lorsqu'elle eut entièrement disparu derrière les anfractuosités des rochers, il se dirigea à pas lents vers le monastère, escalada le mur en entassant de grosses pierres les unes sur les autres, et ayant regagné sa cellule, il attendit le jour.



## CHAPITRE VI.

### UN SOUVENIR DE FRÈRE DONAT.

Le lendemain, Romuald erra tristement dans le couvent : le souvenir de la nuit délicieuse qu'il avait passée auprès de son Ermessende le poursuivait partout. Comme le jour était lent à s'écouler ! S'il lui était permis de voler auprès de sa bien-ai-

mée, comme il serait heureux ! Lorsqu'il pensait que, pendant la nuit, il reviendrait sur la colline et qu'il ne verrait point arriver celle qu'il aimait, il pleurait comme un enfant, il maudissait la fatale pensée qui lui avait suggéré de lui laisser prendre du repos pendant cette nuit, puis, après quelques moments d'accablement et de délire, il allait, comme un insensé, dans les longs corridors, dans les salles, dans les dortoirs, dans les sombres cloîtres. En continuant sa course vagabonde, il entra, par hasard, dans l'immense bibliothèque de l'abbaye. Il y avait bien longtemps que les pas de Romuald n'avaient point retenti dans cette salle. Depuis la disparition de frère Donat, les poudreux manuscrits n'avaient point été dérangés de leurs rayons.

Résolu de se distraire et de calmer par une lecture attachante ses fiévreuses pensées, Romuald parcourut les vieux manuscrits, cherchant un titre qui pût l'intéresser. Soudain, dans un recoin sombre, quelques parchemins dispersés çà et là, sur l'un desquels le nom de frère Donat était inscrit en gros caractères, frappèrent sa vue.

— Frère Donat ! se dit Romuald, que peut-il être devenu ? pourquoi depuis si longtemps ne l'aperçois-je plus dans le couvent ? Je me rappelle pourtant qu'un jour Walafride m'annonça que je

ne le reverrais plus, mais il ne me dit point s'il était mort ou s'il avait quitté le froc; et moi qui ne songeai pas même à le lui demander !.... Pourtant, frère Donat m'aimait, il m'aimait, et comme un ingrat j'ai perdu le souvenir de cet homme, le seul des moines de l'abbaye qui ait eu pour moi un attachement sincère. Un jour je l'offensai gravement, et, comme le Christ qui pardonnait à ses bourreaux, frère Donat me pardonna, il intercédait pour moi, il me sauva du châtement... que dis-je, il ne m'en aima que plus encore.... Et si maintenant la Providence faisait retomber sur ma tête le poids de cette grande ingratitude.... si un jour, pensée désespérante! comme frère Donat, qui n'a plus reparu dans le couvent, je ne revenais plus sur la colline et qu'Ermessende m'oubliât?... Pardonnez, Seigneur, pardonnez mon ingratitude, je me repens, je me repens, il en est temps encore, je puis réparer cet oubli... j'irai trouver Walafride, je lui dirai : Apprenez-moi pourquoi frère Donat est disparu? où est-il? que j'aie le consoler, s'il pleure; que j'aie adoucir ses douleurs, s'il souffre; que j'aie lui témoigner le regret que je ressens d'être séparé de lui.

Disant ces mots, Romuald se saisit des parchemins, les réunit, les plaça sur sa poitrine

au-dessous de sa robe et alla à la recherche de l'abbé.

Walafride n'était point dans le couvent. Le jeune clerc alla trouver le prieur et lui demanda où était le père abbé. Le prieur lui répondit que Walafride était allé rendre visite à l'abbé de Saint-Benoît, et qu'il devait séjourner à Castres pendant un jour et une nuit. Alors Romuald demanda au prieur où était frère Donat.

A cette question, le prieur tressaillit.

— Hélas! mon fils, lui répondit-il, frère Donat n'est plus de ce monde!...

— Il est donc mort! fit tristement le jeune clerc.

Le prieur ne répondit pas : Romuald prit ce silence comme un aveu tacite.

— Hélas! soupira-t-il, je m'en étais douté!.. Et il se retira morne et rêveur. Absorbé par le souvenir d'Ermessende et de son professeur, il se dirigea vers le parc dans le dessein de se procurer une bêche, pour creuser la fosse où il devait enfouir l'or des sarcophages.

Lorsqu'il l'eût trouvée, il la déposa au pied de l'arbre qui lui facilitait la sortie du couvent, et entra ensuite dans le réfectoire où tous les moines étaient réunis pour le repas du soir. L'heure du repos ayant sonné, Romuald alla dans sa cel-

lule, sortit les parchemins de dessous sa robe, et lut ce qui suit avec avidité :

« Frère Donat à son élève chéri :

« Romuald, mon enfant, il n'est pas de moment plus doux à mon cœur, que celui où je puis me recueillir dans le silence et travailler pour toi. Je sais combien les commencements de l'étude du grec et du latin sont rudes et pénibles; cependant je crois avoir réussi peu à peu à te familiariser avec ces deux langues, tellement qu'aujourd'hui je m'aperçois que tu parais les étudier avec beaucoup plus de ferveur. Persévère, mon enfant, persévère; plus nous marchons dans la vie, et plus je comprends que le grec et le latin sont indispensables à l'homme pour acquérir de la science et de la considération. C'est donc pour t'engager à persévérer encore davantage, pour entretenir ton goût pour l'étude, que j'ai composé les histoires bien simples que tu trouveras sur ces parchemins: puissent-elles charmer tes loisirs et t'instruire en même temps! c'est le vœu le plus cher de celui qui voudrait te voir, un jour, aimé, honoré, considéré, à la tête des moines de cette abbaye, persuadé que tu réformerais cette vie honteuse, cette vie indolente et coupable que l'on traîne dans cette maison, qui ne

devrait être consacrée qu'à la méditation et à la prière. »

Touché des tendres sollicitudes de frère Donat, Romuald sentit avec plus d'amertume le regret de l'avoir perdu. Les parchemins ne renfermaient qu'une histoire écrite en latin ; c'était une légende. Romuald pensa que la suite avait sans doute été égarée, ou que la mort avait interrompu le travail de son professeur ; quoi qu'il en fût, il se plongea immédiatement dans la lecture des manuscrits où nous allons le suivre pendant quelque temps.

## UNE FORÊT DRUIDIQUE AU III<sup>e</sup> SIÈCLE ,

OU

### LE DIACRE DE SAINT SATURNIN.

*Lucus erat, longo nunquam violatus ab ovo,  
Obscurum cingens connexis aera ramis,  
Et gélidas alte submotis solibus umbras.  
Hunc non ruricolæ Panes, nemorumque potentes  
Sylvani Nymphæque tenent....*

LUCAIN, *la Pharsale.*

#### I.

« La Gaule narbonnaise ployait sous la domination romaine. Opprimés par d'avidés et insatiables proconsuls, les Gaulois n'étaient plus ces mêmes peuples qu'Auguste avait rendus jadis si prospères

en introduisant parmi eux les arts, les sciences et l'agriculture, bienfaits salutaires de la civilisation.

» L'empire romain était alors gouverné par des tyrans éphémères, qui, souillés du meurtre de leurs prédécesseurs, ne craignaient point de revêtir la pourpre impériale : triste époque où, maîtres d'un grand empire, ces monarques d'un jour ne pouvaient jeter un regard autour d'eux sans se voir menacés sans cesse par les piques et les coutelas des gardes prétoriennes. Mais l'ère chrétienne avait sonné. Le pape Fabien venait de succéder à Antère et, vers l'an 245, sous l'empire de Marcus-Julius-Philippe, de pieux évêques partaient de Rome pour aller, dans la Gaule, introduire la lumière civilisatrice et bienfaisante du christianisme.

» Parmi ces courageux propagateurs d'une religion naissante, saint Saturnin se faisait remarquer par son zèle pieux. Secondé par un jeune diacre nommé Papoul, il fit de nombreux prosélytes à Toulouse et dans les environs.

» Le culte druidique avait presque entièrement disparu alors, et les mythes moins sombres du paganisme avaient remplacé ce culte sauvage et sanglant. Cependant, au sud-est de Toulouse, était une petite peuplade encore imbuë de tous les préjugés du culte primitif, peuplade indomptable, abritée qu'elle était par les ténébreuses vallées de la Mon-

tagne-Noire et par les retraites nombreuses que lui offrait une immense forêt, couverte de ronces et de broussailles.

» C'est vers cette contrée que Papoul se dirigeait sur le soir d'une tiède journée de printemps : saint Saturnin, accompagné de saint Honneste, étant parti pour Pampelune, lui avait laissé la direction de son petit troupeau. Dèce avait alors remplacé Philippe, et la persécution des chrétiens durait toujours.

» Comme le soleil commençait à diminuer ses feux à l'horizon, Papoul, appuyé sur un bâton de houx, gravissait péniblement l'une des hauteurs de la montagne où est situé le petit village de Saint-Félix. Son regard, errant à l'aventure, cherchait au loin la trace de quelque habitation ; mais il ne s'offrait à sa vue qu'une vaste solitude. De temps en temps, il s'arrêtait pour secouer la poussière de ses sandales, et, après s'être reposé quelques instants, il continuait de nouveau sa course.

» Papoul arriva sur le sommet de la montagne, au moment où le soleil se couchait : il vit alors s'étendre devant lui une grande et belle plaine (1). Au loin, au milieu d'une masse de hêtres touffus, s'élevait une fumée noirâtre qui, tourbillonnant dans

(1) Aujourd'hui la plaine de Revel.

les airs, pouvait servir de boussole au voyageur égaré. Vers le nord-ouest, au pied de la montagne, Papoul apercevait de belles prairies où serpentaient des eaux cristallines et où s'agitaient, balancés par le vent, des peupliers sveltes et élancés, tandis qu'au levant et au midi, une immense forêt, dominée par une montagne aux teintes sombres et lugubres, assombrissait ce riant tableau.

» Pendant le pénible trajet du jeune diacre, sa gourde avait été bien des fois mise à sec. Souvent il avait soupiré, comme Agar, après quelque source d'eau vive : aussi ce fut avec une joie inexprimable qu'en descendant dans la plaine il entendit le doux murmure d'une source qui tombait d'un rocher percé. Il s'engagea dans un chemin creux, qui conduisait auprès d'une eau limpide, remplit sa gourde, éteignit sa soif et allait s'arracher de ces lieux, lorsqu'il se trouva face à face avec un homme d'une taille élevée, dont la chevelure tombait en boucles sur de larges et robustes épaules. L'inconnu avait le corps couvert d'une petite veste; ses jambes étaient enchassées dans de larges brayes faites avec des peaux d'animaux tués à la chasse; il tenait à la main une longue frame, et sa figure était empreinte d'une profonde tristesse.

» Papoul crut voir devant lui le type de quelque ancien habitant de la Gallia Braccata. (Cette partie

de la Gaule était ainsi appelée parce que ses habitants portaient des braves au lieu de robes, comme les Romains.)

— » Que les dieux te bénissent et te protègent, jeune étranger ! lui dit l'inconnu, tu parais bien fatigué ; si tu veux accepter mon toit, cette nuit, pour te délasser, je te l'offre de bon cœur....

— » Tu ne pouvais venir plus à propos, frère, répondit Papoul, car la nuit approche ; dans ces sentiers inconnus, je craignais de m'égarer.

— » Suis-moi donc, et hâtons-nous, car ma hutte est loin d'ici et la chaste Hélanus (la lune) ne viendra point encore éclairer nos pas.

— » Pourquoi-donc, lui demanda Papoul ; pourquoi ton front est-il voilé par une sombre tristesse ?

— » C'est que depuis longtemps le jeune et unique rejeton de ma race est malade, et rien n'annonce encore que ses souffrances veuillent finir. Dans ma douleur, j'ai quitté le chevet de son lit, pour aller, ce matin, consulter un eubage, qui possède une grande science dans l'art de la divination.... ?

— » Et que t'a répondu l'eubage ? interrompit Papoul.

— » Il m'a dit que les dieux étaient sans doute irrités : « Va, a-t-il ajouté, choisis la plus belle gé-

nisse de ton troupeau ; c'est demain le sixième jour de la lune et le premier du siècle ; l'on doit cueillir le gui sacré , amène-la dans le temple afin de l'offrir en sacrifice , et les dieux seront apaisés. » Or, jeune étranger, plus d'une génisse est souvent tombée sous le couteau du druide depuis que mon fils est malade, et je crains que le terrible dieu des sacrifices ne soit point assouvi par cette nouvelle victime.

— » Quels sont donc ces prétendus , ces inflexibles dieux que vous adorez ?

— » Tarannis ( Jupiter ), Teutatès ( Mercure ), Hésus ( Mars ) : voilà les dieux que les Celtes, nos ancêtres, nous ont appris à vénérer. Nous adorons aussi Taransis ( le Tonnerre ), Nioder ( la Tempête ), car leur grande voix se fait entendre dans les forêts et sur les lacs solitaires ; Bélanus ( le Soleil ), Hélanus ( la Lune ), qui, le jour et la nuit, guident nos pas et les éclairent dans les vastes sentiers de la vie ; le gui de chêne, qui donne la force et la fécondité à nos bestiaux, et enfin Dis ( la Terre ), cette mère féconde qui donne la nourriture à l'homme aussi bien qu'aux oiseaux de l'air : mais tu détournes la tête, frère, aurais-tu en vénération quelque autre divinité étrangère ?

— » Le Dieu que j'adore est plus grand et plus puissant que tous vos dieux de bois et de pierre.....

— » Mais ce Dieu, interrompit l'inconnu, doit être bien difficile à apaiser ; des millions de paniers d'osier remplis de victimes humaines ne pourraient lui suffire ?....

— » Tu te trompes, frère ; son culte est simple et facile ; au lieu de victimes humaines, il veut qu'on aime son prochain, qu'on l'adore seulement en esprit et en vérité : à l'homme qui suit ses divins préceptes, il promet une vie de bonheur sur la terre et dans le ciel.

» Le descendant des Celtes parut réfléchir un instant.

— » Puisque ce Dieu, dis-tu, est tout-puissant, pourrait-il guérir mon fils ?

— » Il le peut.

— » Que faire pour qu'il en soit ainsi ? parle, parle à l'instant même, et aucun sacrifice ne me coûtera.

— » Il ne s'agit d'abord que de croire en lui.

— » Ensuite ?

— » Pour le moment je ne désire plus rien ; plus tard, si je le puis, je te raconterai des choses merveilleuses sur ce Dieu que je te propose d'adorer, et qui te surprendront, toi, simple créature.

— » Pourquoi ne pas satisfaire à l'instant ma curiosité ?

— » Parce que l'heure n'est point encore venue ;

seulement, sois attentif aux paroles que tu entendas sortir de ma bouche, et grave-les dans ton cœur afin que tu puisses un jour les rapporter à tes frères, pour la plus grande gloire du seul Dieu qui existe.

— » Et, si je fais comme tu le dis, mon fils sera guéri ?

— » Il sera guéri.

— » Bénie soit donc ta bienvenue, jeune étranger; je t'en supplie, apprends-moi ton nom, afin que je puisse le prononcer à toute heure du jour avec celui de ce Dieu sauveur.

— » Mon nom est obscur et ignoré. A l'heure qu'il est, peut-être quelques personnes, réunies en secret dans une maison de la ville de Toulouse, prient avec ferveur le Dieu des chrétiens, qui est aussi celui que j'adore, afin qu'il bénisse le voyage de son indigne serviteur Papoul; car déjà la divine lumière commence à se répandre sur le monde, les idoles de pierre tremblent sur leur piédestal, l'ancienne société croule de toute part, et bientôt ce signe sacré se dressera sur le sommet du temple des faux dieux et fera trembler les tyrans et les oppresseurs !

» Disant ces mots, Papoul montrait au Gaulois étonné une petite croix de bois, suspendue à la ceinture de sa robe.

— » Quel est ce talisman ? demanda le Gaulois.

— » Ce talisman ! c'est le levier qui commence à soulever le monde , le signe du salut et de la liberté. »

Ah ! soupira Romuald , les hommes qui gouvernent l'Eglise ont avili ce signe sacré ; il ne se dresse aujourd'hui que sur la misère et la servitude, car les peuples souffrent et gémissent dans l'esclavage , tandis que les ministres du Seigneur nagent dans l'opulence.

« Enfin, le Gaulois et le diacre arrivèrent sur la lisière d'une forêt. La nuit tombait, et la Camarus (la voûte étoilée) cessait d'être rougie par les feux ardents du soleil.

— » Nous voici devant la porte de notre habitation, dit le Gaulois ; ces maisons que tu aperçois épar- ses çà et là forment ce que nous appelons le village de Baurus (1).

» Ils entrèrent.

» L'arrivée d'un étranger se répandit rapidement dans le village ; plusieurs habitants accoururent pour le voir et lui offrir l'hospitalité ; Papoul les accueillit avec aménité.

» Lorsque la foule se fut écoulée, le Gaulois et sa femme firent asseoir le jeune diacre auprès d'une

(1) Vaure, d'où le peuple de Revel descend. (A. G.)

table de pierre, et bientôt après deux jeunes filles lui servirent des viandes bouillies et rôties, du pain, puis du fromage (1) et de la bière (2).

» Après le repas, le jeune étranger fut conduit dans la couche hospitalière où il tomba bientôt dans un profond sommeil.

## II.

» Le lendemain, c'était le sixième jour de la lune. Ce jour-là, l'auster (le vent du midi) soufflait avec violence, et de gros nuages noirs passaient et repassaient sans cesse en projetant de grandes ombres sur la terre. Papoul se leva comme l'aurore commençait à poindre. Après avoir examiné la nature de la maladie du jeune enfant, il s'enfonça dans la forêt; bientôt il revint chez son hôte, apportant plusieurs plantes médicinales qu'il fit bouillir dans de l'eau. Puis, s'approchant du berceau du jeune malade, il pria longtemps. Arraché à sa méditation par de grands cris qui se firent entendre au-dehors, il demanda ce que signifiait ce vacarme.

— » C'est un de nos voisins, répondit l'hôte, qui vient de marier sa fille : l'on doit aujourd'hui célébrer, en l'honneur du couple fortuné, des jeux

(1) *Lac concretum.* (TACITE.)

(2) *Vini corruptus similitudinem.* (TACITE.)

dans la prairie, qui sert aussi de place publique ; si tu veux y assister , nous irons ensemble.

— » Je le veux bien, dit Papoul ; et , après avoir fait boire à l'enfant le breuvage qu'il avait préparé, il suivit le Gaulois.

» De temps en temps quelques belles génisses passaient en bondissant devant eux et allaient paître l'herbe tendre dans des prairies voisines ; d'autres, plus blanches que la laine, couvertes de bandelettes, étaient conduites par des jeunes filles vêtues de blanc ; elles se dirigeaient vers la forêt : c'étaient les victimes pour la cérémonie du soir. En passant devant quelques habitations, Papoul remarquait, au-dessus de leur porte, des carcasses de hibou, des os humains et des crânes pris jadis aux ennemis (1).

» Lorsqu'ils arrivèrent dans la vaste prairie où devaient se célébrer les jeux , un grand nombre de personnes y étaient déjà réunies. A la vue de l'étranger , plusieurs jeunes gens allèrent le prendre par la main et le firent asseoir, sur un siège réservé , auprès des jeunes époux.

» C'était alors la douzième heure du jour ; mais Bélénus ne devait pas se montrer, car le ciel était couvert de nuages , parfois même le roulement d'un tonnerre lointain se faisait entendre.

(1) CHATEAUBRIAND, *les Martyrs*.

» Quand les harpes et les cythares eurent donné le signal des jeux, plusieurs jeunes gens entrèrent dans l'espace formé par le cercle des spectateurs : ils exécutèrent plusieurs danses joyeuses, tantôt en se formant en rond, tantôt en simulant une vaine poursuite.

» Lorsque les jeux furent terminés, un barde prit un chélis (lyre), en tira quelques sons mâles et vigoureux, et, les yeux tournés vers le ciel, il chanta d'une voix forte les paroles suivantes :

« Enfants des Celtes, faites silence, écoutez la voix de la lyre et soyez attentifs à ses divins accents; voyez, le vent mugit, l'astre du jour se dérobe à vos yeux, et Taransis commence à gronder dans les nuages; tout se prépare pour la cérémonie, car, ce soir, nous irons cueillir le gui sacré et apaiser le divin Teutatès par de nombreuses victimes.

» Jeunes époux qui avez cueilli le rameau qui éloigne les lutins (l'aubépine), puissiez-vous vivre toujours dans l'abondance, afin de donner à la tribu de nombreux rejetons vaillants et forts.

» Jeunes garçons et jeunes filles, tressez des couronnes de verdure, emblèmes de l'espérance, et venez les déposer aux pieds de cette femme qui doit un jour perpétuer votre race; car, de la femme est né le genre humain et tous les nobles guerriers dont s'honore la race celte ont été bercés sur ses genoux.

» Que les dieux vous soient propices , jeunes époux ! et, quoique les vents mugissent, quoique l'astre du jour se cache, quoique Taransis fasse entendre au loin sa grande voix, soyez sans crainte, car ce soir nous irons cueillir le gui sacré et apaiser le courroux de nos dieux par de nombreuses victimes.

» Et toi, jeune étranger, puisses-tu longtemps encore habiter parmi nous et boire souvent à la coupe de nos festins ! c'est là le vœu le plus cher de tous les enfants de Baurus, car l'hospitalité est sacrée chez les descendants des Celtes. »

» Lorsque le barde eut cessé de chanter, longtemps encore les accents de la lyre vibrèrent aux oreilles des spectateurs, et quand le dernier son se fut envolé sur les ailes du vent, un tonnerre d'applaudissements vint se mêler au bruit du bouillant auster. Alors le barde s'avança vers Papoul et lui présenta le chélis ; mais le diacre refusa, et, allant aussitôt se poser au milieu du cercle des spectateurs, il leur dit : ..... »

Ici, un feuillet manquait, sans doute il devait avoir été égaré ; mais, d'après ce qui précédait et ce qui suivait, Romuald comprit que le jeune diacre allait prêcher l'Évangile aux Gaulois.

Le feuillet suivant commençait par un lambeau de phrase, Romuald continua donc sa lecture, un peu contrarié de cette lacune :

« ..... Dites à vos dieux de bois ou de pierre de descendre de leur piédestal, de sortir de leur temple et de marcher ensuite. Ils n'obéiront point, car ils sont sourds et impuissants... »

» Les Gaulois, interdits, se regardèrent étonnés, et un murmure sourd se fit entendre dans l'assemblée. Papoul allait continuer, lorsque de toute part les Gaulois s'écrièrent :

— » C'est assez, c'est assez, il ne fait qu'insulter nos dieux; qu'on le saisisse et qu'on l'enchaîne.

» Aussitôt, quelques personnes s'approchèrent de Papoul et, malgré les supplications de son hôte, elles lui attachèrent les pieds et les mains avec des écorces de saule. On allait l'entraîner, lorsque plusieurs femmes arrivèrent en poussant de grands cris; elles disaient :

— » Où est l'étranger? que nous le bénissions de ce qu'il a ramené la vie qui allait s'éteindre dans le cœur d'un descendant de la tribu.

» Les Gaulois suspendirent leurs préparatifs et montrèrent à leurs femmes Papoul lié et garrotté.

— » Délivrez le prisonnier, dirent les femmes.

— » Il a insulté nos dieux, il doit mourir! firent les Gaulois.

— » Non, l'étranger ne mourra point, crièrent les femmes.

— » Qu'on l'amène devant le causidis (magistrat,

interprète des lois)! clamèrent quelques voix isolées.

— » Qu'il soit jugé et condamné, ajoutèrent les Gaulois.

— » Chez le causidis! chez le causidis! hurla la foule.

» Et Papoul fut entraîné, malgré les cris des femmes et les supplications de son hôte; puis, sur le jugement du druide, il fut conduit dans la forêt et on le descendit dans la caverne où l'on avait coutume de renfermer les prisonniers. »

A ce moment, Romuald interrompit sa lecture; et, pensant que les moines devaient être endormis depuis longtemps, il alla chercher la bêche et vola vers la colline. Ermessende l'attendait.

— Pourquoi, lui dit Romuald saisi soudain d'une vague inquiétude, pourquoi donc avez-vous quitté votre couche? je crains que votre présence ne soit l'indice de quelque sinistre nouvelle.

— Maintenant, Romuald, nos deux vies sont tellement liées ensemble, que loin de vous je languis, que loin de vous je soupire et crains le danger; inquiète, poursuivie par d'étranges pressentiments, je n'ai pu fermer les paupières, et je suis venue pour vous voir, pour vous aider, Romuald. J'ai cru pourtant, un instant, qu'il me serait impossible de vous rejoindre; car, en descendant l'es-

calier tournant qui conduit au corridor, j'ai entendu un léger bruit, et, à la clarté d'une torche fumeuse, j'ai aperçu mon père qui, dans un recoin sombre, remuait, fouillait la terre.

— Il enfouissait, Ermessende, il enfouissait; lorsque je vous disais qu'il avait encore de l'or...

— A cette vue, un cri que j'ai vainement cherché à comprimer dans ma poitrine, un cri de surprise et de crainte s'est échappé de mes lèvres. Mon père a sans nul doute entendu ce cri, car je l'ai vu se dresser immédiatement et pâlir. Je vous avoue Romuald, qu'alors je me suis sentie perdue, et je l'aurais été en effet, si Dieu ne m'avait donné la force, le courage, de braver la crainte et l'effroi qui faisaient battre violemment mon cœur et chanceler mes jambes engourdis. Après avoir promené un regard inquiet dans le corridor, mon père s'est écrié : « Ce n'est peut-être que le vent qui soupire entre les fissures des murs; » et il a continué de remuer la terre, puis je l'ai vu se perdre dans les profondeurs du corridor, et j'ai volé vers vous.

— Ange de mon âme, toi la plus pure, la plus belle de toutes les femmes, toi qui marches seule dans la nuit obscure, bravant le ressentiment de ton père et les bêtes féroces qui grondent dans la forêt..... laisse-moi te presser sur mon cœur...

— Travaillons , Romuald , travaillons... prends ta bêche et lorsque tu seras fatigué je te soulagerai. ●

Romuald se mit à creuser la fosse, la couvrit ensuite avec des branches sèches et du gazon afin de la dérober à la vue du pâtre des montagnes; puis les deux amants passèrent de longues heures à s'entretenir de leur bonheur , de leurs espérances , oubliant tout, s'oubliant eux-mêmes et ne songeant point à se séparer. Ce ne fut que lorsque une légère bande lumineuse, qui annonçait l'approche du jour , apparut à l'horizon , qu'ils s'éloignèrent l'un de l'autre.



## CHAPITRE VII

QUI PROUVE QU'IL EST PARFOIS DANGEREUX DE LAISSER LES  
PORTES OUVERTES, LORSQUE LE VENT EST VIOLENT.

Le jour parut, et avec le jour, un vent faible d'abord, et qui grandit insensiblement, s'éleva; les arbres du parc de l'abbaye, rudement secoués, inclinaient en désordre leurs branches touffues.

Romuald, poursuivi par un sombre ennui, peut-

être même par le remords du vol qu'il allait commettre pendant la nuit, errait dans le parc, sans s'apercevoir que sa tête découverte laissait flotter sa chevelure au gré du vent. Quelques moines, en le voyant morne et abattu, s'approchaient de lui et lui demandaient, avec un touchant intérêt, quelles étaient les noires pensées qui ternissaient son front et voilaient son regard. Walafride, qui venait d'arriver de Castres, alla aussi vers lui et l'interrogea sur sa tristesse. A toutes ces questions, Romuald ne répondait que par des paroles vagues, indices du trouble de son âme; et les moines s'éloignaient, vivement émus des souffrances incompréhensibles de leur enfant adoptif. Toutes ces sollicitudes percèrent le cœur de Romuald de mille dards, car il sentait qu'il en était indigne.

Lorsque la nuit arriva, il s'enferma dans sa cellule et, en attendant le moment favorable pour aller dans la chambre de l'abbé chercher les clefs du trésor, il continua ainsi la lecture qu'il avait interrompue la veille.

### III.

« Or, pendant que ces choses se passaient, le vent avait fléchi, et sur le soir, un grand calme, précurseur de la tempête, régna dans la plaine; de

temps en temps, quelques rares éclairs répandaient sur la terre une lumière blafarde. Les habitants de Baurus, une torche à la main, se dirigeaient à pas lents vers le temple sacré, en chantant des hymnes aux dieux (1). A leur tête, marchaient les druides suivis des taureaux blancs et des génisses; ils s'avançaient vers la sombre forêt où règnent sans cesse les froides ombres et où n'habitent point les Sylvains et les Nymphes des bois (2).

» Avant de s'engager dans une vallée étroite, au fond de laquelle était une vaste rotonde et où grondait le murmure d'un torrent, les Gaulois s'arrêtèrent devant un vieux chêne où l'on avait découvert le gui sacré. Un druide armé d'une serpette d'or y monta, en détacha le gui, qui fut reçu sur un tissu de laine blanche, et puis ensuite la foule se dirigea vers la rotonde.

» A ce moment, la tempête commença à mugir, de nombreux éclairs sillonnèrent les nuages, le tonnerre gronda, et un vent impétueux s'engouffra dans la vallée. Plusieurs torches s'éteignirent. Saisis d'une crainte vague, les Gaulois entrèrent dans le temple où l'on remarquait des dieux grossièrement travaillés. La victime était prête pour

(1) CHATEAUBRIAND, *les Martyrs*.

(2) LUCAIN, *la Pharsale*.

le sacrifice. Au moment où le druide s'avançait pour l'immoler, une trombe de vent et de poussière pénétra dans la rotonde, éteignit les lumières; un vif éclair, suivi immédiatement d'une épouvantable détonation, jaillit, et aussitôt la forêt fut ébranlée jusqu'aux entrailles de la terre; une odeur de soufre et de bitume, qui suffoqua les Gaulois, leur annonça que la foudre était tombée non loin du temple. Effrayés, ils se prosternèrent devant les dieux, et, se voilant la face de leurs mains, ils attendirent en silence.

» Lorsque Taransis eut cessé de faire entendre sa formidable voix, le clapotement de la pluie vint seul interrompre le silence de la nuit. Alors une druidesse intrépide, les cheveux épars, les yeux en feu, monta sur un menhir (autel gaulois), et s'adressant à l'assemblée, toujours prosternée, toujours sous le coup d'une affreuse terreur, elle parla ainsi avec colère :

« Enfants des Celtes, écoutez : le dieu du bruit vient de se faire entendre; il vous ordonne par ma voix de sortir immédiatement de cette enceinte, car les dieux sont irrités contre vous. La cause de leur grande colère, c'est que l'étranger qui a osé les braver existe; il existe, et Teutatès, Taransis, Dis, demandent son sang. »

» Les habitants de Baurus, toujours prosternés, ne

se hàtaient point de sortir, une terreur secrète les dominait.

« Vous seriez-vous laissé persuader par de paroles mensongères? reprit la druidesse; s'il en est ainsi, tremblez d'aggraver le courroux des dieux, obéissez à leur voix, ou je vous prédis, antiques descendants de la race celte, que vos cheveux viendront blancs comme la neige, que vos jambes fléchiront; dès vos jeunes années vous ressemblerez tous à des vieillards décrépits, et le froid de la tombe viendra glacer vos membres engourdis. »

» Ainsi parla la druidesse, semblable à une Pytho-nisse inspirée.

» A ces paroles prophétiques, les Gaulois obéirent; ils se traînèrent, en rampant, jusque dans la vallée, et, à la lueur de quelques livides éclairs, ils se dispersèrent dans la forêt en poussant des hurlements sauvages.

» Ils arrivèrent devant l'entrée de la caverne où Papoul avait été enfermé, en soulevèrent la pierre, et, à la lueur de quelques flambeaux que l'on venait d'allumer, ils s'y précipitèrent en faisant entendre des cris de vengeance et de mort.

» Mais le prisonnier devait être sorti, car ses liens gisaient çà et là dans la caverne.

» A cette vue, les Gaulois demeurèrent consternés;

revenus à eux-mêmes, ils poussèrent de grands cris et se roulèrent à terre, car les paroles de la prophétesse tintaient encore lugubrement à leur oreille. Quelle ne fut pas leur épouvante, lorsque, de nouveau, ils entendirent sa voix à l'entrée de la caverne :

« Lâches guerriers ! clamait-elle, pourquoi rester inactifs ? Auriez-vous oublié votre origine, et faut-il que la voix de votre prêtresse vienne vous dire ce que vous avez à faire ? Allez dans vos demeures, prenez vos armes et courez à la recherche de l'étranger. »

« Humbles et rampants, les Gaulois sortirent de la caverne.

#### IV.

« Résolu de délivrer le sauveur de son enfant, l'hôte de Papoul avait profité du moment où les habitants de Baurus allaient sacrifier aux dieux pour se diriger vers la caverne.

« Après avoir soulevé avec peine la grosse pierre qui en fermait l'entrée, il s'approcha du prisonnier, qui dormait profondément.

— « Frère, lui dit-il, frère, lève-toi, et viens si tu ne veux mourir !

— « Qui m'appelle, s'écria Papoul, encore en-

gourdi par le sommeil; est-ce déjà l'ange de la mort?...

— » C'est ton libérateur, ton ami, qui te dit de sortir de cette caverne; car ils te tueraient, Papoul; ils te tueraient.

— » Pourquoi, hôte hospitalier, venir troubler ainsi mon sommeil?

— Faut-il donc te dire encore que le couteau fumant des victimes, que l'on immole en ce moment, est suspendu sur ta tête? Hâte-toi de me suivre; sinon tu ne verras point demain les rayons printanniers du soleil se jouer avec les chênes de la forêt et un jour calme et radieux succéder à une nuit agitée par l'orage qui commencera bientôt à gronder.

— » Ecoute, hôte hospitalier, c'est en vain que tu veux me sauver, la mort doit venir bientôt; que ce soit cette nuit ou demain, qu'importe. Dans mon sommeil un envoyé de Dieu m'est apparu: il tenait d'une main la palme du martyr, et de l'autre il me montrait le ciel. J'ai le pressentiment que cette vision annonçait ma mort prochaine; oui, je pressens que je dois bientôt mourir. Mais, Seigneur, s'il se pouvait que cette contrée sauvage pût vous connaître et vous aimer avant que le dernier sommeil eût fermé mes paupières, le coup qui doit me frapper serait alors doux à mon cœur!

— » Elle le connaîtra ce dieu caché, ce dieu qui, par ta voix, a sauvé mon enfant; je te l'assure, Papoul, elle le connaîtra, et tu ne mourras point. Mais hâtons-nous de sortir de cette caverne.

— » Que ta volonté soit faite, brise mes liens, je te suivrai.

» Le Gaulois fit ce que lui disait Papoul, et ils sortirent de la caverne.

» Quand ils furent entrés dans la cabane, plusieurs femmes se précipitèrent aux pieds du jeune diacre.

— » Partez, lui dirent-elles en versant des larmes; hâtez-vous: si les druides viennent à s'apercevoir que vous avez rompu vos liens, malheur à vous! Il en est temps encore, avant que l'orage éclate, éloignez-vous, car nous ne pourrions vous sauver de la fureur de la multitude.

— » Femmes, répondit Papoul, séchez vos pleurs, puisqu'il faut partir, je partirai: un jour peut-être je reviendrai, mais je n'ose me bercer dans cette espérance. Pourtant, s'il m'arrivait malheur, hôte hospitalier, rappelle-toi ta promesse: répands sur tes frères la parole divine que tu as entendue; que, comme une douce rosée, elle soit féconde et produise des fruits d'amour, de charité et de béatitude.

» A ces mots, Papoul jeta un dernier regard d'a-

dieu sur les assistants, et il franchit le seuil de la cabane.

— » Arrête, lui cria le Gaulois, encore un dernier mot : tu vas te diriger vers le sud ; tu trouveras sur ton chemin une grotte taillée dans le roc, tu en reconnaitras l'entrée à un dolmen (pierre borne) qui se dresse à côté ; si tu peux y arriver avant l'orage, tu seras en sûreté.

» Le jeune diacre fit ce que lui avait dit son hôte ; à peine fut-il arrivé sur le sommet de la montagne, qu'un beau spectacle s'offrit à ses yeux. A la lueur des éclairs, l'immense plaine de Baurus paraissait et disparaissait sans cesse ; puis la foudre gronda et l'orage éclata bientôt dans toute sa fureur. Heureusement, Papoul avait reconnu le signe qui marquait l'entrée la grotte, et il attendit que l'orage fut apaisé pour continuer son chemin.

V.

» Cependant les Gaulois, à la recherche de Papoul, étaient arrivés devant l'habitation où le jeune diacre avait reçu l'hospitalité. Ils franchirent le seuil de la porte, et la fureur qui les animait s'apaisa aussitôt à la vue d'un touchant spectacle : devant une humble croix de bois, un homme et plusieurs femmes se tenaient agenouillés, et

l'enfant guéri était au milieu d'eux ; la voix seule du Gaulois troublait ce silence religieux ; il invoquait tout haut le Dieu dont lui avait parlé le diacre de saint Saturnin, afin qu'il protégéât le voyage de l'étranger et qu'il le guidât dans la nuit sombre.

» Les Gaulois contemplaient cette scène, mornes et abattus. Soudain, la druidesse parut sur le seuil de l'habitation ; elle était silencieuse, mais menaçante ; elle ne fit qu'un signe, et tel était le pouvoir qu'elle exerçait sur ce peuple superstitieux, que les Gaulois allaient de nouveau se remettre en marche, lorsque le chef des druides arriva et arrêta leur élan impétueux. Il les réunit, les fit ranger en cercle, leur distribua des fragments du rameau sacré (1), et les ayant divisés par groupes, il leur montra les quatre points cardinaux ; puis il donna le signal du départ.

» Lorsque l'orage fut cessé, le jeune diacre sortit de la grotte et se dirigea vers la voie romaine, qui, passant par Narbonne et Carcassonne, arrivait alors jusqu'à Toulouse et continuait ainsi jusqu'à Bordeaux : voie si solide, qu'on en voit encore les restes, connus sous le nom de chemin ferré.

» Les habitants de Baurus, armés de leur terrible framée, rencontrèrent Papoul, le frappèrent

(1) CHATEAUBRIAND, *les Martyrs*.

violemment, lui séparèrent la tête du tronc, et les restes du martyr, abandonnés par les idolâtres qui s'en retournèrent en poussant de grands cris, furent laissés sur la terre humide où ils demeurèrent jusqu'au soir. Alors un homme et quelques femmes vinrent creuser une tombe auprès d'une source, y descendirent les restes de Papoul, et ayant partagé par le milieu le bâton du jeune diacre, ils en firent une croix, l'enfoncèrent dans la terre et puis ils s'éloignèrent en pleurant.

» Saint Saturnin apprit à Tolède la mort de son diacre bien-aimé; il revint à Toulouse, et comme lui, mais bien différemment, il gagna la palme du martyre.

» Cent ans après, la ville des Tectosages avait déjà ses évêques. A cette époque, un ermitage fut érigé sur le tombeau du jeune diacre, et lorsque Sylve fit bâtir la superbe église de Saint-Sernin, on y transporta les restes de Papoul à côté de ceux de saint Saturnin.

» Quelques siècles plus tard, les habitants de Baurus avaient tous embrassé le christianisme, et une humble croix de bois se dressait sur la rotonde où l'on avait coutume de sacrifier aux idoles. »

Ainsi se terminait la légende de frère Donat. Encore sous l'impression de cette lecture, Ro-

muald se dirigea furtivement vers la chambre de l'abbé, afin de s'emparer des clefs qui devaient lui ouvrir les portes du trésor : il marchait dans les ténèbres, mais il ne marchait point en aveugle, car, pendant le jour, il s'était exercé à faire ce trajet. Cent fois il était allé de la trappe à la chambre de Walafride. Pourtant, le plus difficile était de ne point éveiller l'abbé. Hâletant, Romuald posa doucement sa main tremblante sur le loquet de la porte, l'ouvrit, et la respiration lente et calme de Walafride résonna seule dans le silence. Enfin, Romuald tient les clefs. Encore quelques instants, et il ira retrouver son Ermessende. Tout entier à la joie qui déborde de son âme, il laisse la porte de la cellule ouverte, ne songeant point, le téméraire ! que le vent, en s'engouffrant dans le corridor, peut la faire frapper contre le mur et réveiller l'abbé. Le ressort de la trappe, mis en mouvement, céda sous la clef. Alors, au milieu des ténèbres, Romuald descendit l'escalier avec précaution et s'aventura dans le long corridor. Cette fois, aucune plainte, aucun gémissement ne s'élevait de l'in-pacé, la victime devait être morte sans doute. A cette idée, les cheveux du jeune clerc se dressèrent d'épouvante; il se hâta de descendre dans le caveau, s'approcha des sarcophages, les compta, et, arrivé à celui qui contenait les piè-

ces d'or, à l'effigie des empereurs grecs et romains, il introduisit successivement plusieurs clefs dans la serrure. Enfin le ressort céda, et Romuald souleva péniblement le couvercle. Il plongea sa main dans le sarcophage et la retira pleine d'or; alors il noua sa tunique autour des reins, la remplit, et, lorsqu'il jugea qu'il avait une quantité d'or suffisante, il laissa retomber le couvercle de plomb; puis, ivre de bonheur et de joie, il sortit du caveau, s'engagea dans le corridor, monta les escaliers qui conduisaient à la trappe, avec la même précaution qu'il avait mise à les descendre; mais, au moment où il posait le pied sur la dernière marche, au moment où la trappe retombait, un poignet vigoureux s'abattit sur lui dans l'obscurité et le terrassa. Presqu'au même instant, une voix formidable fit retentir les sombres profondeurs du corridor de ces cris : Au voleur ! au voleur ! A cette voix bien connue, les moines se levèrent précipitamment; un grand mouvement régna dans le couvent; de toute part les religieux accouraient et se dirigeaient dans les ténèbres vers cette voix retentissante qui, par intervalles, répétait encore : Au voleur ! au voleur ! Enfin on alluma des flambeaux, et quel étonnement dut être celui des bénédictins à l'aspect de l'abbé Walafride qui, sous ses genoux osseux, tenait l'infortuné Romuald cou-

ché sur le sol au milieu d'une foule innombrable de pièces d'or dispersées çà et là.

Eveillé en sursaut par le bruit intermittent de la porte de sa cellule que le vent faisait frapper contre le mur, Walafride s'était levé. Persuadé qu'il l'avait fermée avant de s'étendre sur sa couche, il ne pouvait comprendre comment elle s'était ouverte d'elle-même. Une crainte vague le conduisit d'abord au pied du crucifix : malheur ! il n'y trouva point les clefs. Alors il se dirigea à grands pas, dans une obscurité profonde, vers la trappe, auprès de laquelle il arriva au moment où Romuald sortait de l'étroit corridor.

A l'arrivée des religieux, Walafride dégagea le jeune clerc qui, couvert de honte et de confusion, se releva sans oser jeter un regard suppliant sur ses bienfaiteurs.

Le moment qui s'écoula avant que l'abbé adressât la parole à Romuald fut un moment de silence solennel, un moment d'angoisse et de terreur. L'idée seule du terrible châtement, qui allait être infligé à leur enfant chéri, glaçait d'effroi le cœur des bons religieux.

Enfin Walafride d'une voix émue s'écria :

— Malheureux enfant ! voilà donc où t'ont conduit nos tendres sollicitudes. Qui aurait pensé qu'un jour nous serions frappés par ta main d'une

manière si cruelle ! nous qui t'avons donné le pain de l'aumône, nous qui t'avons tant aimé et qui reportions nos yeux sur toi avec orgueil, lorsque, dans les derniers temps de ton éducation, nous te voyions si assidu à nos leçons, si docile à notre voix... qui aurait dit alors qu'un jour tu déroberais tes bienfaiteurs !... Ingrat ! quel démon a pu donc te faire oublier nos soins affectueux ! quel génie du mal a pu te pousser dans cette voie infâme, dans cette voie de misère, de perdition et de mort ; oui, de perdition et de mort ! car c'est la mort, malheureux enfant, que tu as été chercher dans ce caveau. Le crime est flagrant : il ne pourrait être contesté ; le laisser impuni serait pour nous une grande faute... Cependant, notre cœur saigne de douleur : entends ces sanglots qui s'élèvent de toute part, ils demandent grâce et miséricorde pour toi ; mais les larmes qui coulent, les voix qui gémissent ne peuvent te faire absoudre ; car si le pardon descendait sur toi, Romuald, notre conscience se dresserait terrible devant nous et son spectre accusateur viendrait troubler le calme de nos nuits.... Pourtant, dans notre bonté, dans notre amour pour toi, nous pouvons atténuer la peine.... dix ans de cachot seront un temps bien long, Romuald, mais il faut que la justice ait son cours. Je sais que tu pourrais en appeler à la juridiction de l'évêque,

mais alors ce serait la mort que tu irais chercher...

Walafride, trop ému, s'arrêta un instant.

Romuald, consterné, immobile, sans voix, écoutait et regardait sans voir, sans entendre.

— Et maintenant, messires moines, reprit l'abbé, approuvez-vous la sentence?

Les religieux pleuraient, et leurs larmes, glissant sur leurs joues, tombaient jusques à terre. Ils s'inclinèrent tous en signe d'assentiment, sans préférer une parole, émus et consternés.

— Que justice donc soit faite à l'instant même, reprit Walafride. Cette trappe que vous venez de fermer, Romuald, va se rouvrir encore pour vous..... Bien des jours s'écouleront avant que vous reveniez habiter parmi nous.... Méditez et priez, et fasse le ciel que, dans le silence de la tombe où vous allez descendre, vous puissiez comprendre l'énormité de la faute que vous avez commise, et vous repentir, car le repentir efface le crime.

Et, s'approchant de Romuald, Walafride l'embrassa; tous les moines, les uns après les autres, vinrent aussi lui donner le baiser d'adieu.

Quelques instants après, Romuald n'était plus de ce monde, où il laissait toutes ses espérances; on le descendit vivant dans le terrible in-pacé. Pendant la cérémonie, les religieux pleurèrent et se

lamentèrent sur le triste sort de leur enfant adoptif, et lorsque tout fut terminé, ils regagnèrent à pas lents leurs cellules où ils passèrent le reste de la nuit en prières.

## CHAPITRE VIII



Romuald était couché sur la paille humide, dans le terrible espace où l'avait précipité l'invincible rigueur de Walafride.

— Oh! pensait-il, si un jour tu me revois, Ermesinde, tu n'oublieras jamais l'enfant que tu as

tail et regardait sans voir, sans entendre, ne ju-

— Et maintenant, messieurs moines, rep-  
l'abbé, approuver-vez la sentence?

Les religieux pluraient, et leurs larmes, g-  
sant sur leurs joues, tombaient jusques à terre.  
s'inclinèrent tous en signe d'assentiment, sans p-  
férer une parole, émus et consternés.

— Que justice donc soit faite à l'instant même  
repeil Walsende. Cette trappe que vous venez  
fermer, Roguifald, va se rouvrir encore p-  
vous. . . Et dans deux jours s'éleveront devant  
vous revenez habiter parmi nous. . . Méditez  
priez, et laissez le ciel que, dans le silence de  
tombe où vous allez descendre, vous puissiez en  
prendre l'éternité de la faute que vous avez co-  
mise, et vous repentir, car le repentir efface  
crime.

Et, s'approchant de Roguifald, Walsende l'embrassa; tous les frères, les uns après les autres  
vinrent aussi lui donner le baiser d'adieu.

Quelques instants après, Roguifald n'était plus  
de ce monde, où il laissait toutes ses espérances

## CHAPITRE VIII

### L'IN-PACÉ.

Romuald était couché sur la paille humide, dans le terrible in-pacé où l'avait précipité l'inflexible rigorisme de Walafride.

— Oh ! pensait-il, si un jour tu me revois, Ermessende, tu n'embrasseras qu'un corps froid et inanimé ! Et toi, qui m'attends ce soir sur la col-

line, tu m'attendras longtemps sans doute... Pourvu que tu ne m'accuses point... non, cela est impossible. Je t'ai dit mon amour, tu ne douteras point de moi.... Et penser que peut-être nous ne nous retrouverons que dans l'éternité, c'est à devenir fou de douleur!...

Absorbé par ses désespérantes pensées, Romuald errait dans l'in-pacé, comme un insensé, tenté mille fois de se briser la tête contre les murs de pierre; mais, soutenu par une vague lueur d'espérance, il devenait plus calme.

— Moines maudits, s'écriait-il alors, si je puis sortir un jour de cette tombe vivante, si la lumière, la liberté, pouvait luire un instant à mes yeux, vous ressentiriez le poids de ma vengeance!

— L'on ne sort point de ce séjour, dit une voix cassée, la voix d'un homme à l'agonie; le sol que nous foulons est pavé d'ossements humains...

— Il me semble que quelqu'un a parlé, dit Romuald: qui que vous soyez, faites entendre encore votre voix, car le silence de ces lieux m'épouvante.

— Ne me tromperais-je point, répondit lentement la voix; dites, n'êtes-vous pas Romuald, notre enfant chéri?

— Je suis Romuald, mais je ne suis plus l'enfant chéri des moines de cette abbaye.

— Malheureux ! qu'avez-vous donc fait pour être enseveli si jeune dans cette tombe ?

— Je me suis fait voleur par amour, et je viens expier le crime... ; mais qui êtes-vous donc vous-même ?

— Vous ne reconnaissez donc point ma voix, Romuald ? cependant elle a retenti bien souvent à vos oreilles... Il est vrai que, de jour en jour, mes forces s'épuisent ; tout change, tout s'éteint en moi ; je sens que la mort ne tardera pas à mettre un terme à mes souffrances... Si vous vouliez vous approcher, je vous dirais qui je suis : cela me fatigue de parler ainsi tout haut... Approchez, Romuald, approchez.

Le jeune clerc errait dans les ténèbres.

— Par ici, par ici, mon enfant, disait le moribond d'une voix plus faible.

Enfin Romuald se sentit arrêté dans sa marche par un corps humain étendu sur le sol. Le moribond prit dans sa froide main la main fiévreuse du jeune homme, et, l'attirant vers lui, il lui dit tout bas :

— Je suis votre ancien professeur, celui sur lequel vous fîtes retomber un jour le poids de votre vengeance, lorsque je lisais Sénèque le rhéteur... vous en souvenez-vous, mon enfant ?

— Quoi ! vous seriez frère Donat ? en effet,

quoique votre voix ait bien changé, il me semble que je la reconnais maintenant. Il y a longtemps que Walafride m'avait annoncé que je ne vous reverrais plus; pardonnez, frère Donat, si je ne lui ai point demandé ce que vous étiez devenu.... la jeunesse est oublieuse, vous le savez, je vous avais oublié.

— Vous n'êtes point le seul, Romuald; le souvenir de frère Donat s'est effacé dans bien des cœurs: ceux qui nous ont connus savent que nous marchons promptement à la mort dans ce séjour, et ils cherchent à nous oublier dans de futiles distractions... Si vous saviez, si nos frères savaient ce que l'on souffre dans cet in-pacé, peut-être la pitié descendrait-elle dans leur cœur... On y passe les jours dans les larmes, et les nuits dans d'affreuses insomnies; car, dans leurs distractions mondaines, les bénédictins ne cherchent point à s'enquérir si leur victime souffre ou pleure dans l'abîme qu'ils ont creusé sous ses pas... Encore si l'espérance, ce songe de l'homme qui veille, comme l'appelle Aristote, l'espérance, qui seule peut soutenir l'homme dans l'adversité, venait parfois nous consoler....; mais rien, rien que la perspective d'une mort affreuse, et puis ensuite l'éternité, l'éternité! l'enfer ou le paradis, le néant peut-être!...

— Ce que vous me dites, frère Donat, est hor-

rible à entendre! vos paroles portent le désespoir dans mon âme.... Quoi! l'on peut mourir de faim dans ce séjour pour avoir voulu dérober un peu d'or à des hommes sans scrupules, sans pudeur et sans foi?

— Que vous les connaissez bien, Romuald, dit frère Donat d'une voix de plus en plus affaiblie; c'est pour les avoir trop connus que je souffre et que je meurs... J'ai voulu tonner contre les vices de l'époque; j'ai voulu signaler dans un écrit qui n'a point vu le jour, et qui m'a été enlevé par l'inflexible Walafride, les désordres et les fausses dévotions qui règnent dans les cloîtres: dans cet écrit, je rappelais à la règle du saint fondateur de notre ordre les moines qui l'avaient oubliée, afin d'attirer sur les monastères une réforme efficace qui tournât au salut de tous... Eh bien! on m'a traité d'hérétique.. Moins heureux que le bénédictin Jean Godescalc qui, à cause de sa doctrine sur la prédestination, fut condamné par un concile à être fouetté... j'ai été condamné par une sentence arbitraire... condamné à être enseveli vivant dans cette tombe; depuis longtemps la mort rôde autour de moi; je la sens maintenant.... elle m'enlace, elle m'étreint.... Bientôt vous resterez seul; seul, en face de mon cadavre; seul, avec de désolantes pensées qui vous glaceront d'effroi... seul, sans une

voix amie pour vous consoler, pour vous fortifier contre l'adversité, à moins qu'une autre victime de la barbarie des moines ne vienne vous fermer les yeux comme vous allez fermer les miens, Romuald !

Saisi d'un indicible effroi, Romuald sentit les cheveux se dresser sur sa tête ; il errait dans l'in-pacé comme un lion blessé dans sa cage ; il poussait des cris affreux, des rugissements épouvantables, au milieu desquels passaient et repassaient sans cesse des mots de malédiction mêlés au nom d'Ermes-sende. Peu à peu pourtant la fatigue et l'épuisement vinrent engourdir ses sens ; il tomba faible et souffrant auprès de frère Donat, de frère Donat, qui ne parlait plus, qui ne pouvait plus parler, mais qui respirait encore. Romuald saisit les deux mains de son professeur, elles étaient presque froides ; il colla l'oreille contre sa poitrine, son pouls était faible, intermittent ; bientôt le râle qui se fit entendre annonça que l'agonie du moribond touchait à sa fin.

A ce moment l'in-pacé fut éclairé par une lumière subite. Un moine venait de soulever la pierre et descendait aux prisonniers du pain et de l'eau.

— Pitié, pitié pour frère Donat, s'écria Romuald, il se meurt.

— Avant de descendre dans la tombe, cria le

moine, frère Donat avait reçu l'absolution de ses fautes : *requiescat in pace*.

Et la pierre retomba lourdement.

— Seigneur, fit Romuald, ils sont sans pitié!... Oh! la vengeance, la vengeance! l'heure de la vengeance ne sonnera-t-elle donc jamais! Combien de temps encore, Seigneur, souffrirez-vous que tant d'iniquités règnent sur la terre?

Le moribond entendit ces paroles; il parut se ranimer, réunit toutes ses forces, se roidit contre la douleur, et redressant son corps affaissé :

— *Raro antecedentem scelestum deseruit pede pœna Claudio* (1), dit Horace; vous le rappelez-vous, mon fils? s'écria-t-il; et il retomba pour ne plus se relever.

Quand Romuald mit la main sur le cœur du bénédictin, il ne battait plus; frère Donat était mort.

Romuald passa de longs jours dans l'in-pacé, triste, abattu, affaissé sur lui-même; seul, toujours seul avec de sombres pensées, les heures lui semblaient des siècles.

Qu'on juge des douleurs atroces qu'il souffrait,

(1) La vengeance est boiteuse, elle vient à pas lents;

Mais elle vient... a dit un grand poète moderne. (A. G.)

le malheureux ! le cadavre de frère Donat en putréfaction, en proie aux vers, répandait dans l'innocent une odeur pestilentielle. Par moments il semblait à Romuald qu'il allait mourir asphyxié, que ses artères ne battaient plus; alors, la main sur la poitrine, il écoutait les pulsations de son cœur avec une vive anxiété. Que de fois il appela la mort à grands cris; que de fois, voyant qu'elle tardait à venir, il résolut de mettre fin à sa douloureuse existence par le suicide; mais toujours une lueur d'espérance lui montrait au loin la liberté. Souvent, dans le délire de ses sens engourdis par la souffrance, il se voyait époux et père; seul avec son Ermessende, il se figurait être sous un ciel pur, au milieu d'une nature verdoyante; il entendait le gazouillement des oiseaux dans les bocages; il se penchait sur un onde transparente et contemplait avec ravissement son image et celle de sa bien-aimée: alors il se sentait heureux. Mais ces rêves enchanteurs s'effaçaient aussi vite que les ombres le soir d'un jour d'été, et l'image terrible de la réalité le reportait aussitôt du beau idéal aux angoisses les plus poignantes.

Un jour qu'il se transportait par la pensée aux derniers temps de son existence dans le monde, vivement impressionné par tout ce qu'il avait vu, par tout ce qu'il avait entendu, il s'endormit au

moment où , dans le fond de son cœur , il déplorait les mœurs vicieuses de l'époque. Et , comme si son rêve répondait aux réflexions que lui suggérait ce débordement dans les mœurs , il vit s'étendre , devant lui , un espace incommensurable de terrain , avec d'immenses plaines , des vallons ombragés , des côteaues arides et de hautes montagnes où tout un peuple de serfs et de vassaux traînaient péniblement une existence malheureuse sous l'autorité de fiers et orgueilleux seigneurs qui , bardés de fer , couverts d'armures étincelantes , les poussaient devant eux à la guerre comme un troupeau d'animaux vils et immondes , les frappant , les mutilant parfois , et même leur donnant impitoyablement la mort , selon leur bon plaisir. Au dernier degré de servitude , de misère et d'abjection , ces peuples ne pouvaient que souffrir et travailler sans se plaindre , sans murmurer.

— Et pourtant , pensa Romuald , l'Évangile a été annoncé aux hommes.

Au milieu de ces plaines , de ces vallons et de ces montagnes , s'élevaient des châteaux entourés de paisse murailles , de ponts-levis et de fossés : forteresses imprenables derrière lesquelles s'abritait la tyrannie des leudes ; et puis , s'élevaient aussi d'opulentes communautés , de grasses abbayes avec de riches canonicats , et de prébendes nom-

breuses dans lesquelles une foule de prélats, de moines et de seigneurs passaient une vie molle et luxuriante au milieu de joyeux banquets et de délices sans nombre. Plus loin dans le vague, Romuald aperçut un grand nombre de trônes occupés par des rois et des pontifes, et ces rois et ces pontifes avaient sous leur domination les leudes et les peuples, et leur dictaient des lois; parfois, cependant, les pontifes faisaient plier sous leur autorité les rois, les leudes et les peuples; mais, de ces rois, de ces leudes et de ces peuples, les peuples seuls souffraient; courbés sous un joug odieux, quelques serfs de la glèbe, faisaient entendre des plaintes et des gémissements, et une voix s'éleva, et cette voix disait :

— Seigneur, Seigneur! jusques à quand souffrirons-nous ainsi? quand le règne de l'égalité s'accomplira-t-il sur la terre? votre loi, toute sagesse, tout amour, votre loi qui est la même pour tous les hommes, est méconnue; nous vivons et nous mourons sous un règne d'inégalité, de tyrannie, de servitude et de misère. Vous avez daigné descendre un instant dans cette vallée de larmes pour apprendre aux hommes qu'ils sont tous frères, que tous ont été formés à votre image, qu'ils doivent s'aimer et s'aider mutuellement..... Hé bien! des voix impitoyables nous crient sans cesse : Courbez

vosre tête, esclaves, devant ceux qui sont vos maîtres; humiliez-vous, travaillez pour nous rendre riches et puissants, et si quelques pauvres esclaves, Seigneur, se souvenant de vos divins préceptes, veulent les leur rappeler; de redoutables bastilles, de sombres cachots s'ouvrent aussitôt devant eux, et des tourments affreux, des angoisses horribles viennent les y assaillir : c'est ainsi que votre loi d'amour et d'ardente charité fraternelle est interprétée, ô Seigneur!

Et, comme pour répondre à cette voix, Romuald voyait s'élever, de la poussière des chemins, de pâles fantômes; par intervalle, ils s'avançaient lentement vers les seigneurs et les pontifes qui se prélassaient, toujours assis sur des trônes de pourpre et d'or, et qui regardaient avec insouciance et mépris leurs frères, qui pleuraient et se lamentaient sous la souffrance, écrasés sous le joug odieux qui pesait sur leur tête. Ces fantômes s'avançaient, s'avançaient, et ils disaient aux rois et aux pontifes : Nous venons apporter sur la terre des paroles de réconciliation et d'amour, de justice et d'égalité...; vous avez méconnu les divins préceptes de l'Évangile, vous les avez foulés aux pieds..., nous venons édifier, instruire les peuples, et les relever ainsi de cet état de sujétion, de misère et de servitude où vous les avez plongés, afin d'accomplir cette di-

vine parole : *Diliges proximum tuum sicut te ipsum.*

A la voix de ces fantômes, les puissants, les heureux du jour, se sentaient émus, bouleversés, et les peuples qui entendaient leurs voix éloquentes tressaillaient d'allégresse; ils abandonnaient leurs anciens maîtres et se précipitaient en foule, aussi nombreux que les épis de blé dans les sillons, à la suite des hommes nouveaux, de ces hommes qui leur faisaient entendre de si douces, de si consolantes paroles. Mais alors les heureux du jour, les puissants, bondissaient sur leur trône; ils faisaient un signe à leurs satellites, et des torrents de sang inondaient la terre. Puis, des siècles s'écoulaient, et les hommes retombaient toujours dans la servitude.

Soudain, Romuald vit dans l'ombre d'un cloître un homme s'élever, et cet homme parcourut les plaines, les vallons, les côteaues, les collines et les montagnes, suivi d'un peuple immense, qui disait: Gloire à Dieu! gloire à Dieu! la divine parole est enfin sortie triomphante de la poussière où on la laissait ensevelie, le règne de l'iniquité va tomber; et ces peuples se séparèrent alors des autres peuples, et ils ne voulurent plus prier avec eux.

Alors il parut à Romuald qu'un des trônes qu'il voyait toujours dans un vague lointain, un trône, le plus beau, le plus étincelant de tous, sur lequel

était assis un homme entouré d'artistes, de poètes et de brillants génies, s'ébranlait, et qu'un long cri de douleur, un cri immense, un cri d'angoisse, pareil à celui qui retentit un jour au Golgotha, se répandait sur toute la terre. Alors une voix répondit à ce cri : Le règne de la justice et de la charité va commencer; l'Évangile, ce code d'égalité humaine, triomphe; l'impure Babylone va tomber. Et de nouveaux torrents de sang inondaient la terre, et des siècles s'écoulaient, mais il semblait à Romuald que la servitude était plus douce chez les hommes qui avaient répondu à l'appel de l'homme sorti du cloître, tandis que les autres, comme par le passé, travaillaient toujours sous le joug, et toujours les puissants se prélassaient sur leur trône, et toujours les moines continuaient à vivre d'une vie molle et oisive.... Soudain, Romuald entendit un grand bruit, un bruit pareil à celui que fait un peuple qui s'agite, et qui par la force veut rétablir ses droits méconnus; alors les mêmes ombres, les mêmes fantômes d'autrefois passèrent devant ses yeux; chacun tenait à la main un lambeau de la pourpre qui décorait les trônes; et ces fantômes disaient à haute voix, en passant devant Romuald : Moi, je m'appelle Béranger; moi, Pierre Valdo; moi, Tanquelin; moi, Wiclef; moi, Arnaud de Brescia; moi, Jean Hus; moi, Luther;

ensuite surgissaient, du milieu des peuples, d'autres ombres, d'autres fantômes, et ceux-là disaient : Moi, je suis Diderot; moi, Condorcet; moi, Helvétius; moi, J.-J. Rousseau; moi, Voltaire; la parole que nous avons semée va fructifier; et à leur suite une foule de peuple, puissante et terrible, se ruait sur les trônes, sur les forteresses et sur les abbayes, en faisant retentir les airs des cris de malédiction et de vengeance.

— Enfin, dit Romuald..., elle a bien tardé pourtant, et, la vision ayant disparu, il se trouva seul sur la paille humide.

En s'éveillant, il lui sembla qu'une douce brise faisait ondoyer sa chevelure : croyant que ce n'était que le jouet de son imagination, il voulut s'endormir de nouveau; mais, quelques instants après, ayant entendu un léger bruit, d'un bond il redressa son corps affaissé. — Ah! se dit-il ensuite, sortant de cette rêverie profonde, ce n'est peut-être qu'un courant d'air que les moines ont établi dans l'innocent, afin de prolonger l'agonie du condamné....; sans cela, comment aurai-je pu vivre quelque temps dans cette tombe; et il retomba désespéré sur la paille.

Mais il était toujours dominé par une pensée fixe, désespérante; et cette pensée, se reportant sur le même objet, sur son Ermessende chérie, il mau-

dissait, dans son cœur, les moines de l'abbaye, qui lui avaient ravi sa liberté, au moment même où il croyait toucher au bonheur. Il était ainsi absorbé par ce souvenir, lorsqu'il entendit distinctement le sifflement aigu de la brise, et il lui sembla qu'il respirait plus librement.

Une idée heureuse alors illumina sa triste vie, il promena sa main le long des parois, il rencontra çà et là de larges fissures, mais aucun souffle ne se faisait encore sentir. Pourtant, se disait-il, ce bruissement doit venir de quelque part, et il continua ses recherches : soins superflus... le silence de la tombe régnait seul dans l'in-pacé. Découragé, Romuald cessa de promener sa main sur les murs, et il retomba dans ses pénibles réflexions. Il était affaissé sur la paille, cherchant un sommeil réparateur, un rêve qui pût le bercer dans de lointaines espérances, car, lorsqu'il avait rêvé, il se sentait plus calme, son esprit était moins tourmenté, son corps moins épuisé ; cependant, il ne pouvait trouver le repos : alors il se leva. Mais, ô bonheur ! il avait fait quelques pas à peine qu'il se trouva dans la direction du courant ; il allongea immédiatement son bras dans cette direction, et, à mesure qu'il avançait, le vent devenait plus fort. Il venait d'une étroite ouverture qui était presque à fleur de sol. Heureux de cette dé-

couverte , Romuald gratta avec ses ongles , et quelques morceaux de terre commencèrent à se détacher ; il eut même assez de bonheur pour pouvoir enfoncer son bras dans la fissure ; mais lorsqu'il voulut le retirer , il se trouvait tellement engagé dans cette ouverture étroite qu'il ne put parvenir à le dégager. Au milieu de ses violents efforts , qui le meurtrissaient et l'accablaient de fatigue , il lui sembla que le mur s'ébranlait : encouragé par cette idée , il redoubla d'efforts. Bonheur inespéré ! tout-à-coup son bras se dégagaa et Romuald tomba lourdement , en traînant avec lui des monceaux de terre et de pierre. Alors un vent plus fort s'engouffra dans l'in-pacé , et quoique cette chute eût meurtri tout son corps , Romuald se leva précipitamment et courut vers l'ouverture , à travers laquelle il croyait voir au loin poindre un rayon de liberté : il y passa la tête , et une brise rafraîchissante vint dilater son cœur.

Plus de doute , une issue dans la campagne se trouvait au fond de cette espèce de conduit (1). Par la longueur du corridor qui conduisait au caveau , Romuald jugea que le ruisseau d'Orival ne

(1) Auprès de Sorèze , la montagne du Causse parait avoir été dans le temps entièrement bouleversée. Elle est pleine d'excavations au-dedans et au-dehors.

( *Annales de Statistique* , 13<sup>e</sup> livraison , année 1803. )

devait pas être éloigné ; il crut même entendre le murmure de l'eau qui tombait en cascade de la montagne. Alors il fit en sorte de passer son corps dans l'ouverture. Après de longs et pénibles efforts, il y parvint et se trouva de nouveau dans les ténèbres ; mais rien maintenant n'entravait sa marche, aucune barrière ne s'élevait devant lui ; il avançait lentement, il est vrai, mais il avançait, et, à chaque pas, il sentait un vent plus frais qui doublait son courage et lui donnait de nouvelles forces... Enfin, une faible lueur lointaine, qui scintillait comme une étoile, lui annonça qu'il allait toucher au but si désiré ; la vie, la liberté est là, il le pressent, et il redouble d'efforts. Soudain, le sol manque à ses pieds, il roule sur une pente glissante ; il roule et tombe sur des broussailles dont les épines pénètrent jusqu'à sa chair et déchirent ses habits ; sous le poids de son corps les broussailles ploient, s'écartent, et aussitôt la fraîcheur d'une eau limpide vient ranimer les sens de Romuald.

Le jeune clerc demeura quelques instants sans que ses membres endoloris voulussent se prêter à ses efforts ; lorsqu'il put soulever sa tête, il vit un ciel pur, étincelant d'étoiles. A ses côtés, la pente rapide de la montagne de Berniquaut et les rochers de la Fendeille se dressaient dans l'ombre, immobiles comme des géants endormis. Romuald était

dans le ruisseau d'Orival , il respirait un air pur et frais , il sentait la vie qui inondait tout son être. Maintenant il n'avait plus qu'un désir, voler auprès d'Ermessende , qui bien sûr l'attendait sur la colline, car il le pressentait par la joie qui inondait son âme. Mais une autre pensée que l'amour grondait aussi dans son sein : la vengeance. Avant de s'arracher de ces lieux , Romuald adressa une prière d'actions de grâces à la Providence , et lorsqu'il eut prié il suivit la pente du ruisseau , monta sur un tertre peu élevé et se dirigea en toute hâte vers la colline. A mesure qu'il avançait, la crainte de ne pas trouver son Ermessende s'emparait de lui : peut-être, pensait-il, elle n'aura pu survivre à ma longue absence. Cette idée l'accablait, elle se dressait devant lui, lugubre, épouvantable; dominé par cette sombre pensée, il approchait de la colline. Un long cri, qui retentit en écho dans la montagne, le tira de sa préoccupation, et presque aussitôt il se sentit enlacé entre deux bras nerveux. Il regarda : c'était un spectre qui l'étreignait, le spectre de son Ermessende. D'abord il crut que ce n'était que le jouet de son imagination; mais c'était bien son Ermessende qui l'étreignait ainsi, son Ermessende vivante et forte; elle lui parlait, et Romuald, épuisé de fatigue, ne pouvait que la regarder en silence.

— Pauvre ami, disait-elle, pauvre Romuald! je t'ai bien longtemps attendu! comme te voilà changé! si les battements de mon cœur ne me disaient que c'est mon bien-aimé qui est là, devant moi, à cette figure pâle, à ce corps amaigri, à ces habits déchirés, je ne reconnaitrais point mon Romuald... Ah! si c'était un rêve!... mais non, c'est bien toi, Romuald... parle donc un peu, que j'entende cette douce voix qui depuis si longtemps n'a point retenti à mon oreille?

— Si tu savais, Ermessende, d'où je viens..... Dans la tombe vivante où m'ont descendu les moines de l'abbaye, j'ai bien souffert, j'ai bien pleuré, en pensant à toi... Si j'avais écouté cette voix secrète qui me disait de ne plus rentrer dans ce couvent maudit, et de fuir avec toi dans des pays lointains, nous aurions été toujours réunis; mais, tu ne l'as point voulu, Ermessende!

— Ce que nous n'avons point fait jadis, Romuald, nous pouvons le faire aujourd'hui... Je suis décidée à abandonner mon vieux père, pour te suivre partout où tu voudras me conduire. Je ne croyais point t'aimer si tendrement, Romuald; les longues heures de l'absence m'ont fait comprendre que, désormais, je ne puis vivre séparée de toi.

— Eh bien! Ermessende, nous partirons; nous

irons sur une terre étrangère, vivre heureux, unis pour toujours... L'air que l'on respire ici me sufoque, il m'accable, il nous serait fatal. Nous partirons; mais auparavant il me reste à accomplir un vœu. Dans le silence de mon cœur, j'ai juré que, si je venais à sortir de la tombe, j'attirerais sur les moines de l'abbaye de Sorèze une vengeance terrible, implacable!

— Pardonne, Romuald, pardonne! écoute la voix de ton bon ange, et Dieu nous bénira!

— Que je pardonne, Ermessende, oh! non, c'est impossible! l'idée seule que mes bourreaux jouiraient toujours d'une vie heureuse et paisible, serait un tourment qui empoisonnerait mes jours et mes nuits.

— Quels sont donc tes sombres projets?

— Dans les longues heures de ma triste captivité, voici ce que j'ai résolu: tu m'avais dit que les Normands assiégeaient Toulouse, et que ton père se proposait d'aller les combattre.... Je veux aller trouver les Normands: s'ils sont vainqueurs, sans nul doute ils seront encore dans les murs de Toulouse; s'ils ont été vaincus, ils seront allés porter ailleurs leurs ravages, et alors je suivrai leurs traces.

— Ils ne sont ni vainqueurs, ni vaincus, Romuald; ils doivent être encore devant les murs de

Toulouse, car mon père n'est point de retour.

— Combien de temps ai-je donc passé dans le sépulcre ?

— Quarante jours, Romuald.

— Quarante jours !... il me semble que des siècles doivent s'être écoulés.

— Je ne me trompe point, Romuald ; tu es resté quarante jours éloigné de moi, quarante jours pendant lesquels je suis venue toutes les nuits sur la colline, car j'espérais toujours t'y rencontrer.... Sans cet espoir, le gouffre de Malamort (1), que nous entendons mugir au loin, aurait été ma tombe.

— Tendre amie ! fit Romuald.... mais les moments sont précieux, il faut quitter ces lieux et voler à la rencontre des Normands, car déjà le jour commence à poindre à l'horizon. Bientôt, tu sauras quelle vengeance je veux attirer sur mes bourreaux, je te le dirai à mon retour, et alors il n'y aura de place dans mon cœur que pour l'amour ; alors aussi une nouvelle aurore luira pour tous deux, une aurore de bonheur et de liberté !... Adieu, Ermessende, adieu !

— Je ne te quitte pas, Romuald, je m'attache à tes pas, je veux te suivre partout et toujours.

(1) Ce gouffre est ainsi nommé, parce qu'il a été funeste à quelques pêcheurs.

— Qu'il soit fait ainsi que tu le désires, ma bien-aimée.

Et ils descendirent la colline. Romuald, faible et souffrant, appuyait son bras sur l'épaule d'Ermessende; ils marchaient lentement. Tout dormait encore dans la nature; ils côtoyèrent la forêt, et bientôt le manoir de Mont-Revel, qui commençait à être éclairé par les premiers feux du jour, dressa devant eux ses murs de pierre et ses tours gigantesques, et quoiqu'elle eût passé dans ce séjour des heures tristes et languissantes, Ermessende, en s'éloignant, sentit une larme tomber de ses yeux.



## CHAPITRE IX.

### SOUS LA TENTE.

Les peuples du Nord qui habitaient la Scandinavie et les environs de la mer Baltique, n'ayant pour subvenir à leur existence que des terres incultes et sauvages, se virent forcés d'aller chercher à l'étranger ce que leur refusait le sol ingrat de la patrie.

Ils se répandirent par bandes dans toute l'Europe, apportant partout la dévastation et la mort, entraînant les prisonniers et les menant en esclavage, se distribuant les femmes et les enfants.

Lorsqu'ils avaient partagé leur riche butin, ils revenaient dans leur patrie pour l'y déposer, et puis ils partaient de nouveau pour recommencer leurs courses vagabondes : les corsaires, les bandits, les gens sans aveu de toutes les nations se réunirent à eux.

En 843, étant entrés en France, les Normands pillèrent Rouen; en 844, de nouvelles hordes descendirent, en même temps, en Angleterre, en France et en Espagne. Nous avons dit qu'à cette époque les hommes du Nord, s'étant emparés de Toulouse, furent forcés d'abandonner la ville aux troupes royales. Plus tard ils saccagèrent Hambourg, vinrent piller Rouen une seconde fois, et allèrent brûler Paris. Alors, ainsi qu'un historien le fait remarquer, comme autrefois dans Rome avilie, on vit un roi, Charles-le-Chauve, prodiguer ses trésors, pour acheter la retraite de ses ennemis : il leur donna quatorze mille marcs d'argent. C'était leur fournir de nouveaux moyens de faire la guerre : ils allèrent assiéger Bordeaux. Pépin II, roi d'Aquitaine, ayant vu ses domaines envahis, vint se joindre à eux ; ils campèrent devant les murs de Toulouse,

vers l'année 845, et furent contraints de lever le siège. Alors les Normands s'embarquèrent pour aller porter, dans d'autres climats, la mort et la dévastation. Quelques-uns d'entre eux étant allés piller Rome avec les Sarrasins, emportèrent les portes d'argent massif de l'église Saint-Pierre, qu'Honorius y avait placées en 626.

Eufin, en 864, ayant été appelés de nouveau par Pépin, ils revinrent dresser leurs tentes sous les murs de la capitale de l'Aquitaine, ayant à leur tête un chef que nous appellerons Régnier.

Lorsque Romuald et Ermessende arrivèrent au camp, ils demandèrent à parler au chef des Normands.

Après qu'on les eut introduits dans la tente de Régnier, Romuald s'exprima ainsi :

— Illustre chef d'un peuple vaillant et fort, nous venons du fond de l'Aquitaine pour vous dire que nous avons découvert un trésor; si vous voulez suspendre le siège de Toulouse pendant quelques jours, nous vous indiquerons la route qu'il faut suivre pour le conquérir. En faisant cette démarche, nous n'avons d'autre but que celui de punir quelques hommes vains et méchants. Vous serez surpris, illustre chef, à la vue des objets précieux que vous trouverez. Des malheurs récents et des contrariétés qui naissent sans cesse sous nous pas,

nous forcent à quitter notre patrie. Nous pensons que, lorsque vous serez en possession des nombreux trésors dont je vous parle, vous daignerez nous en offrir une très-faible partie, afin que nous puissions aller sur un sol étranger vivre heureux et tranquilles, car j'aime cette noble dame qui m'accompagne, et je veux lui consacrer ma vie.

Les yeux du chef des Normands étincelaient de cupidité :

— Pour le moment, répondit-il, il nous est impossible de lever le siège ; car nos ennemis, sans cesse harcelés, commencent à fléchir ; ils ne peuvent manquer de nous livrer bientôt la ville ; mais après la victoire nous irons à la recherche de ce trésor dont tu nous dis tant de merveilles. Parle donc, jeune étranger ; hâte-toi de m'apprendre où sont renfermées toutes ces richesses ; m'est avis que tu m'occasionneras une très-grande joie et liesse.

— Illustre chef, reprit Romuald, avant de vous dire où vous pourrez les trouver, je voudrais être certain que vous ne ferez aucun mal à ces hommes dont j'ai tant à me plaindre ; que leur maison soit ravagée, saccagée, détruite ; qu'il n'en reste pas pierre sur pierre, mais que pas un seul cheveu ne tombe de leur tête... Faites-moi cette promesse, illustre chef, ou je me verrais forcé de m'en retourner sans vous dire le lieu où gît ce précieux trésor.

— Je jure, par Odin, de ne faire aucun mal aux hôtes de cette maison, et je veux qu'après ma mort je ne boive jamais de la bière dans la grande salle où le Dieu puissant appelle les bienheureux, si un seul cheveu, par ma volonté, tombe de la tête des hommes dont tu me parles.

— Puisqu'il en est ainsi, écoutez : Vous vous dirigerez vers le sud-est... De loin, à une journée de marche de Toulouse, vous apercevrez un gigantesque rocher qui a la forme d'un bec de vautour ; bientôt vous verrez poindre, au pied de la montagne, le clocher de l'abbaye de Sorèze : c'est là qu'est le trésor. A côté de cette abbaye est une immense forêt d'où vous pourrez, si cela vous est nécessaire, extraire du bois pour confectionner des béliers ou tout autres machines de guerre. La plaine, qui s'étend au loin, offrira à votre armée des ressources abondantes ; mais, prenez garde, ne vous endormez point dans les délices de cette nouvelle Capoue, car les peuples qui habitent cette plaine sont vaillants et forts. Aussitôt que vous aurez enlevé les richesses de l'abbaye, pliez vos tentes.

— Mais êtes-vous bien sûr que c'est dans cette abbaye qu'est renfermé le trésor ?

— Je l'ai vu moi-même. Je vous assure que vos plus grands chariots s'affaisseront sous le poids de ces immenses richesses.

— Surpasseraient-elles en quantité les eaux de la mer, des fleuves et des rivières, nous n'en serons point embarrassés... Mais, qui me sera garant de tes paroles ? qui m'assurera que tu ne veux point me leurrer par de fausses espérances?... ne serais-tu point, par hasard, envoyé par nos ennemis pour te glisser en traître parmi nous et nous forcer, par l'appât de l'or, à lever le siège?...

— Pour que vous ne doutiez point de nous, nous resterons au camp, si vous voulez nous y recevoir comme ôtages, jusqu'à ce que vous soyez vainqueurs ou vaincus, partageant votre bonne ou votre mauvaise fortune ; et si, pendant ce temps-là, vous vous apercevez que nous avons des intelligences avec l'ennemi, je veux que vous nous mettiez à mort à l'instant même.

— Tu l'as dit, jeune homme : si vous me trompez, si je ne trouve point le trésor dont vous avez fait luire à mes yeux les merveilles, je vous ferai mourir, à l'instant même, d'une mort infamante et terrible !

A ces paroles, Ermessende sentit un frisson passer dans tout son corps.

— Cependant, reprit le chef des Normands, il faut que vous ayez un intérêt bien puissant pour punir les religieux de l'abbaye de Sorèze ; ne pourrais-je point savoir qui vous êtes ?

— Je suis un orphelin qui , recueilli par les moines de cette abbaye , fus dès mon enfance frappé des verges et plus tard descendu vivant dans une tombe pour avoir voulu toucher à ce précieux trésor qu'ils gardent avec tant d'amour ; voilà pourquoi je veux me venger , et je le ferai , dussé-je , comme le fils de Japet et d'Asia , soutenir le ciel sur mes épaules !

— Je suis la fille du baron de Mont-Revel, dit à son tour Ermessende : mon père est en ce moment au nombre de vos ennemis , peut-être même avez-vous senti plus d'une fois son bras s'appesantir sur vous. Quoiqu'il soit vieux et cassé , son sang est encore chaud et ses membres robustes ; sa valeur s'est toujours accrue avec le nombre de ses années ; vous avez dû souvent le reconnaître , dans les batailles , à sa haute stature , à son regard fier et arrogant , à sa longue et blanche chevelure et à son noir coursier. Si je l'ai abandonné , si j'ai déserté le toit paternel , c'est que j'ai dans mon cœur une ardente passion qui le ronge et le dévore , c'est que j'aime Romuald , et que pour lui je me sens le courage de tout entreprendre. Si j'ai mal fait , que le Dieu que j'adore me punisse ; mais , comme il est clément et bon , je pense qu'il pardonnera mes fautes.

— C'est bien , mes enfants , dit Régnier ; allez en paix. Je vais faire dresser , pour vous deux , une

tente peu éloignée de la mienne , en attendant que nous courions ensemble à la vengeance.... Je n'ai point remarqué encore votre père, jeune fille ; mais , dorénavant , j'aurai les yeux fixés sur lui , afin qu'il ne lui arrive point malheur.

— Si vous faites cela , dit Ermessende , ma bénédiction suivra partout vos pas ; mais , je vous en prie , illustre chef , faites-nous dresser deux tentes au lieu d'une , car nous attendons encore le jour de notre hymen.

— Il sera fait ainsi que vous le désirez , jeune fille , répondit Régnier ; mais , prenez garde si vous me trompez.....

— Nos deux vies , dit Romuald , ne sont-elles point à votre merci ?

Et entraînant Ermessende , ils sortirent tous deux de la tente de Régnier.

Quelques jours après l'arrivée au camp de Romuald et d'Ermessende , non loin des tentes que leur avait fait dresser Régnier , plusieurs Normands , à l'abri d'un ardent soleil d'automne , étaient réunis autour d'une immense table surchargée de vivres et de pots de bière. La conversation allait bon train ; de malins sarcasmes circulaient çà et là , et les éclats de rire venaient se mêler au choc bruyant des verres.

Seul , un homme dont la figure était affreuse à

voir, calcinée qu'elle paraissait être par l'action du feu, ne partageait pas la joie des convives; il était plongé dans de profondes réflexions.

— Holà! clama une voix, holà! Jehan-le-Roussi, que fais-tu donc ainsi, rêveur et triste? Nous sommes assemblés pour boire et faire tapage, entends-tu? Alerte donc.

A cette voix, Jehan-le-Roussi sortit de sa préoccupation. Les Normands, l'œil fixé sur lui, semblaient attendre une réponse.

— Camarades, s'écria-t-il, vous savez tous si jamais j'ai dit non, lorsque vous m'avez proposé de faire bombance; si en ce moment je ne partage point la joie des convives, c'est que je suis vivement préoccupé par l'arrivée au camp du frocart et de la gentille demoiselle.

Un long éclat de rire partit du milieu des convives.

— Je gage, s'écria la voix qui avait déjà interpellé Jehan-le-Roussi, je gage ma portion du butin que nous avons fait dans le combat qui s'est livré ce matin, que ce n'est point le frocart qui te préoccupe, vilain moineau.

— Tu pourrais te tromper et perdre ton pari, Manoël, car c'est précisément le frocart qui me préoccupe le plus.

— Va droit au but, Jehan-le-Roussi, crièrent

les Normands, explique-nous pourquoi le frocart te rend triste et rêveur.

— Vous allez le savoir, mes amis, puisque vous le désirez.

— Silence, interrompit Manoël, Jehan-le-Roussi va nous raconter une histoire.

— Quelques-uns d'entre vous, reprit Jehan-le-Roussi, doivent se rappeler, sans doute, qu'un jour une bande de corsaires, dont ils faisaient partie, ayant débarqué sur les côtes de France, rencontrèrent dans leur course un monastère de femmes, isolé, sur un rocher escarpé. J'étais au nombre de ces corsaires. Après avoir mis le monastère au pillage, notre chef, qui avait trouvé une nonette fort gentille, voulut se l'approprier; et afin que personne ne pût lui enlever sa proie, une idée terrible passa dans son esprit : il mit le feu au couvent, pensant, en nous voyant endormis dans l'ivresse, que pas un de nous ne sortirait vivant de cette fournaise; et il emporta sa victime dans les montagnes.

— Cela est vrai, interrompit un Normand, car dans l'incendie qu'alluma notre chef Abdalla, j'eus un bras calciné jusqu'aux os.

— Et moi une jambe, ajouta un autre Normand.

— J'en fus quitte pour ma chevelure, dit un troisième.

— Et moi, mes amis, reprit le conteur, j'eus ma figure tellement brûlée, que dès-lors je fus surnommé Jehan-le-Roussi. Je reprends mon récit... Lorsque nous sortîmes du monastère, nous jurâmes de faire tomber sur la tête de notre chef un terrible châtement... Après de longues recherches, nous le trouvâmes, un jour d'hiver, qui roucoulait à côté de sa tourterelle, et nous lui fîmes payer cher l'incendie qu'il avait allumé et les brûlures...

— Vous l'envoyâtes, interrompit un Normand pur sang, dans le pays d'Odin, où il ne boira point de la bière dans le crâne de ses ennemis.

— Silence, cria Manoël, laissez parler Jehan-le-Roussi, il contera mieux que vous tous, puisqu'il était un de ceux qui donnèrent la mort à Abdalla.

— J'en étais aussi, s'écria une voix.

— Nous en étions tous, corbleu, dirent d'autres bandits.

Un vigoureux coup de poing lancé par Manoël alla tomber sur le crâne de l'un des interrupteurs.

— Vous tairez-vous donc enfin, interminables hurleurs, s'écria-t-il.

Irrité par cette brusque attaque, le Normand allait se précipiter sur l'agresseur, mais ses amis s'interposèrent.

— Vous ne voulez donc point écouter la fin de

l'histoire, clama Jehan-le-Roussi; si vous continuez ce vacarme, vous ne saurez plus rien.

— Continue, s'écria le Normand qui avait reçu le coup; plus tard Manoël sentira le poids de ma vengeance.

Le silence s'étant rétabli, Jehan reprit :

— Après la mort de notre chef, la gentille nonnette nous fit aussitôt cadeau d'un jeune poupart qui lui coûta la vie. Elle avait exprimé le désir d'en faire un moinillon, et, pour exécuter ses dernières volontés, nous décidâmes que nous l'apporterions au monastère le plus voisin; l'enfant me fut confié, et j'allai à la recherche d'un couvent. Il faisait un froid de chien, si je puis m'exprimer ainsi; la pauvre créature me tendait ses petites mains en pleurant, et je la trouvais si intéressante, que, sans la promesse faite à sa mère, je l'aurais adoptée: il y a seize ans de cela, et ce souvenir est encore présent à ma pensée. Enfin, comme le jour tombait, j'aperçus au loin les murs élevés d'une abbaye; il était entièrement nuit lorsque j'arrivai devant la grande porte; je déposai doucement mon fardeau sur la pierre et je frappai ensuite trois coups si violents, que j'entendis les échos de l'abbaye qui les répétaient au loin... Alors je m'éloignai de quelques pas; caché dans l'ombre, jusqu'à ce que la porte se fût ouverte, et veillant sur

l'enfant, j'attendis avec angoisse. Enfin le grincement de la porte retentit, et je me hâtai d'aller rejoindre mes camarades qui m'attendaient avec impatience. Eh bien, mes amis, figurez-vous que le frocart, dont nous parlions tout à l'heure, ressemble tellement à notre ancien chef, que j'étais, et que je suis encore à me demander si ce ne serait point là cet enfant que j'apportai un soir sur la pierre froide d'un couvent. Mais ce qui m'intrigue encore davantage, c'est que, maintenant que j'y pense, sa jolie compagne a les mêmes traits que la mère du moinillon, tellement que, si je ne l'avais point vue déposer dans la fosse, je croirais que la nonette d'Abdalla est arrivée au camp avec son fils; et maintenant, mes amis, je vous demanderai si vous savez le motif qui les a conduits dans la tente de notre chef?

— Si je ne le connais pas, dit Manoël, je sais du moins que Régnier les a parfaitement bien accueillis; il leur a fait dresser deux tentes, ils sont donc dans l'intention de rester quelques jours au camp... Mais, il y a longtemps que nous ne buvons pas, camarades. Versez donc, versez à pleines rasades! j'ai tant frappé ce matin sur nos ennemis, d'estoc et de taille, que mon gosier est sec comme un os.

— Corbleu! le mien aussi, cria Jehan-le-Boussi.

— Buons donc, répondirent les Normands.

Les chopines passèrent à la ronde et furent re-placées vides sur la table.

— Oh! je boirais la mer, fit Manoël de plus en plus animé. Et, se saisissant d'un pot de bière, il versa d'un trait le contenu dans son estomac.

Bientôt les effets de la boisson que Manoël continuait à engloutir commencèrent à se faire sentir....; il s'écria d'une voix lente et saccadée :

— Corbleu! j'ai beau chasser cette image, toujours le minois de la gentille compagne du frocart vient se dresser devant moi. Foi de Manoël, je crois que j'en serai devenu furieusement épris.

— Prends garde, Manoël, prends garde, dit Jehan-le-Roussi, le frocart, tout jeune qu'il est, pourrait bien te faire sentir la pointe acérée de son arme.

— Le frocart! reprit Manoël, le frocart! je m'en moque, du frocart. Si la jolie fille me plaît, je l'aurai, et ni le frocart ni Régnier ne s'opposeront à mes désirs....A boire, amis, versez à boire.

— C'est qu'il est capable de tout, le soudard, se dit Jehan-le-Roussi: mais je veillerai, et, malheur à lui, s'il ose s'approcher de la tente de la jeune fille!

Pendant que les Normands devisaient ainsi, la

nuit avait laissé tomber son voile sombre sur le camp; l'heure de la retraite étant sonnée, ils se séparèrent tous en chancelant.

Un beau clair de lune inondait de sa lumière blafarde le camp des Normands. Les étoiles scintillaient au firmament; au loin, comme une pyramide, se dressait le clocher de Saint-Sernin; on entendait, par intervalles, la voix des sentinelles éloignées.

Romuald, couché sous sa tente, dormait d'un sommeil inquiet et agité; il croyait être encore dans le terrible in-pacé, seul avec le cadavre de son ancien professeur; les angoisses qu'il avait ressenties, il les éprouvait en ce moment; enfin, il fuyait loin de ce lieu pestilentiel, il volait vers le bonheur et la liberté, dans cette cavité de la Montagne-Noire qu'il avait découverte si miraculeusement, lorsque soudain il se sentit fortement secoué par un bras nerveux. Un cri rauque sortit de sa poitrine, et une voix inconnue s'éleva dans le silence de la nuit.

— Ne craignez rien, disait cette voix, c'est un ami qui vous veut du bien; il vient vous dire que le vautour rôde autour de votre colombe, et que, si vous ne vous hâtez point de sortir, le terrible oiseau la tiendra bientôt dans ses serres formidables.

— Qui dites-vous ? s'écria Romuald hors de lui et se dressant sur son séant ; parlez plus clair , je vous en supplie....

— Je veux dire que votre jolie compagne est en danger , et , qu'au lieu de dormir tranquille , vous devriez veiller sur elle ; alors vous verriez qu'autour de sa tente un homme rôde et veut vous enlever votre trésor.

— Ermessende , Ermessende , on veut enlever Ermessende ; malheur à l'imprudent qui oserait le tenter !

A ce moment un cri aigu , sinistre , vibra dans l'air.

— Hâtez-vous , dit Jehan-le-Roussi , hâtez-vous... , et prenez ce couteau.

A ce cri , Romuald avait senti tout son sang bouillonner dans ses veines ; il se précipita sur le couteau que lui tendait le Normand , et , l'œil hagard , le visage crispé par la colère , il bondit hors de sa tente , serrant avec frénésie , dans sa main , l'arme meurtrière ; et , suivi de Jehan-le-Roussi , il vola vers celle de sa bien-aimée.

Il était temps.

A la clarté de la lune , qui lançait quelques pâles rayons dans la tente , Romuald aperçut Ermessende assise sur sa couche dans un désordre affreux , effrayée par deux yeux ardents qui luisaient

dans l'obscurité, comme ceux d'un serpent fascinateur.

— Sauve-moi! s'écria-t-elle à la vue de Romuald; sauve-moi, j'ai peur, oh! bien peur!!!

Romuald n'avait point attendu cet appel : il s'était rué sur le Normand qui, immobile dans un recoin sombre, semblait du regard couvrir encore sa victime, et lui avait fait sentir la pointe acérée de son arme; mais le Normand, plus fort et plus vigoureux que lui, le terrassa. A cette vue, la fille du baron de Mont-Revel s'évanouit. Déjà Romuald sentait le froid du fer passer sur sa poitrine, lorsque Jehan-le-Roussi, voyant le danger de son protégé, se précipita d'un bond sur le Normand, et le frappa par derrière du revers de son énorme coutelas. Se sentant blessé par une main inconnue, le Normand fit entendre un rugissement sourd; il suspendit le coup prêt à tomber, et, au mouvement qu'il fit alors, Romuald se trouva dégagé. A ce moment, un troisième personnage entra dans la tente.

— Ah! te voilà, Manoël, s'écria-t-il, tu as levé la main sur moi ce soir, je t'ai dit que tôt ou tard je me vengerais, et, levant son poignard, il allait frapper; mais Manoël, plus prompt que l'éclair, devança le coup; il saisit le nouveau venu entre ses bras vigoureux, l'étreignit avec tant de force

que, sous cette étreinte, le Normand chancela, s'affaissa sur lui-même; un dernier souffle parut s'échapper de ses lèvres, il tomba. Presque au même instant, deux coups de couteau ouvrirent le crâne de Manoël; de nouveau, il fit entendre un rugissement sauvage; mais, comme il allait se précipiter sur ses agresseurs, son pied glissa dans le sang qui s'échappait à flots de ses blessures; il tomba et mourut sous les coups pressés de Romuald et de Jehan-le-Roussi.

La lutte était finie. Romuald alla vers sa bien-aimée pour la rassurer, il la trouva froide, inanimée. Qui pourrait dire les transports furieux qui agitèrent le jeune clerc? qui pourrait peindre sa douleur? Jehan-le-Roussi, voyant le désespoir de son protégé, sortit un instant. Il revint bientôt avec de l'eau fraîche et la jeta sur la blanche figure d'Ermessende. Un soupir de sa bien-aimée dit à Romuald, qui la croyait morte, qu'elle n'était qu'évanouie. Peu à peu, la figure pâle de la jeune fille s'anima, ses lèvres se colorèrent; elle murmura tout bas un nom qui fit tressaillir de bonheur le jeune clerc. Dans sa joie, il se suspendit au cou de Jehan-le-Roussi.

— Merci, lui dit-il, merci. Désormais, c'est entre nous à la vie, à la mort!

— A la vie, à la mort! répéta le Normand; mais

j'ai hâte d'apprendre qui vous êtes, d'où vous venez, et pourquoi vous vous trouvez en compagnie de cette jolie jeune fille qui vous aime bien tendrement, à ce qu'il paraît.

— Qui je suis? tu veux savoir qui je suis, ami? Je suis un orphelin exposé, un soir d'hiver, sur la pierre froide devant la porte d'un monastère.

— Oh! c'est bien lui, s'écria Jehan. Votre nom, votre nom?

— Romuald!... Et puis plus rien; si vous connaissez mes parents, hâtez-vous de m'apprendre où je pourrais les voir, les embrasser.

— Romuald!... c'est moi qui vous ai déposé sur la pierre froide. Quant à votre famille, elle n'est plus de ce monde; j'ai moi-même creusé la fosse qui devait l'engloutir pour toujours. Et alors Jehan-le-Roussi lui fit le récit de ses aventures depuis son débarquement jusqu'à la mort d'Abdalla et de la bénédictine.

A peine achevait-il de parler, qu'Ermessende fit un effort violent, se leva de sur sa couche et, attirant Romuald sur son cœur, elle l'embrassa dans une longue étreinte.

— Tu es l'enfant de ma sœur, Romuald, de ma sœur Edwige. D'après le récit que je viens d'entendre, je ne puis en douter.

— L'enfant de ta sœur!!!

— Oui, l'enfant de sa sœur, reprit Jehan, la jeune fille ne s'est point trompée, car si la femme d'Abdalla n'était point morte, si je ne l'avais pas vu descendre dans la tombe, je soutiendrais qu'elle est là, vivante devant moi, tant vous lui ressemblez, noble dame !

— Bonheur inespéré ! dit Ermessende, nous irons, Romuald, nous jeter dans les bras du baron de Mont-Revel, et je lui dirai : Voilà l'enfant de votre fille Edwige, l'héritier de votre nom, de vos domaines. Il est votre fils et je l'aime ; depuis longtemps mon cœur l'avait choisi pour époux, mettez le comble à notre bonheur en sanctionnant, en bénissant l'union intime de nos deux âmes.

— Gardez-vous-en bien, Ermessende ; au lieu de nous bénir, le baron nous maudirait..., il ne verrait en moi que le fils du Sarrasin, du corsaire... Qu'il ne sache donc jamais que je suis l'enfant de sa fille.

— Il ne pourrait vous maudire, dit le chef des Normands, se présentant tout-à-coup devant la couche d'Ermessende, car la tombe est muette.

La fille du baron de Mont-Revel tressaillit.

— Que voulez-vous dire, s'écria-t-elle ; de grâce, expliquez-vous ?

Attiré par le bruit de la lutte, Régnier était sorti de sa tente, et, au moment où Ermessende

commençait à revenir de son évanouissement, il était demeuré sur le seuil et avait écouté le récit de Jehan-le-Roussi.

— Votre père, jeune fille, a cessé de vivre, répondit-il; du moins je le pense ainsi. Dans la lutte que nous avons soutenue ce matin, j'ai vu tomber celui que vous m'aviez si bien désigné. Pour m'assurer si c'était votre père, je l'ai fait chercher parmi les morts. Comme la nuit tombait, son cadavre arrivait sous ma tente; si vous voulez y venir, vous pourrez facilement vous convaincre si je vous ai dit la vérité.

— Hâtons-nous d'y courir, dit Ermessende éplorée. Et, essuyant ses beaux yeux mouillés de larmes, elle s'enveloppa dans sa robe; suivie de Romuald et de Jehan-le-Roussi, elle sortit de la tente et se dirigea vers celle du chef des Normands.

Arrivée en face du cadavre qu'éclairaient les pâles rayons de la lune :

— C'est lui, s'écria-t-elle; il est mort, bien mort. Je n'ai plus de père, Romuald. Et, pâle, échevelée, elle se précipita sur le cadavre en versant d'abondantes larmes.

— Console-toi, ma bien-aimée, lui dit Romuald; il te reste maintenant un époux pour adoucir tes chagrins. Laisse, laisse ce corps froid et inanimé : il ne te donnerait que des regrets amers. Viens,

Ermessende, viens ; et si tu veux pleurer, nous pleurerons ensemble. — Pourtant, pensa-t-il, il ne fallait que cette mort pour nous rendre heureux!..

Ermessende s'étant un peu calmée, Romuald dit au chef des Normands :

— Puisque le baron de Mont-Revel n'est plus, nous n'abandonnerons point notre patrie. Vous pourrez jouir à vous seul de tous les trésors de l'abbaye de Sorèze ; et, comme le siège traîne en longueur, laissez-nous partir, illustre chef, afin que nous puissions aller prendre possession du château de Mont-Revel et donner à notre noble père des funérailles dignes de lui.

— Partez à l'instant même, si cela vous fait plaisir, répondit Régnier ; mais rappelez-vous que, si vous m'avez trompé, vous verrez en moi le plus implacable des ennemis... Et vous, Jehan-le-Roussi, je connais l'attachement qui vous lie à ces deux intéressantes personnes ; vous êtes libre de les suivre partout, afin de veiller toujours sur elles comme vous l'avez fait cette nuit.

— Oh ! oui, j'y veillerai, dit Jehan-le-Roussi ; car maintenant c'est entre nous trois à la vie, à la mort.

Pendant qu'ils faisaient les préparatifs du départ, Jehan demanda à Romuald quelle était la promesse qu'il avait faite au chef des Normands. Alors le

jeune clerc lui fit le récit de tout ce qu'il avait vu, de tout ce qu'il avait entendu et de tout ce qu'il avait souffert dans l'abbaye de Sorèze; puis, lorsque les premiers feux du jour commencèrent à dorer le sommet du clocher de Saint-Sernin, tous trois sortirent du camp et se dirigèrent vers le manoir de Mont-Revel.





## CHAPITRE X.

### LE MANOIR DE MONT-REVEL.

Le soleil allait disparaître derrière la cime blanche des monts Pyrénéens, l'horizon était tout en feu; comme un immense incendie, il reflétait des teintes d'un rouge de sang sur les montagnes et les arbres des vallons.

Ermessende, appuyée sur le bras de Romuald,

gravissait lentement un de ces côteaux innombrables, qui, à une faible distance de Sorèze, vers le sud-ouest, font face à la Montagne-Noire.

Derrière eux, Jehan-le-Roussi conduisait, en le tenant par la bride, un cheval attelé à un chariot sur lequel était déposé le cadavre du baron de Mont-Revel.

— Encore quelques instants, Romuald, dit Ermessende, et nous atteindrons le but de notre course... Vois-tu là-bas ce noir côteau, c'est de là que nous apercevrons le manoir de Mont-Revel, où nous allons chercher le repos et ce bonheur après lequel nous soupirons tous deux.

— Le bonheur, Ermessende, est dans cette chambrette où, pendant si longtemps, pâle fleur, tes jours se sont écoulés dans la solitude et dans les larmes; maintenant rien ne pourra s'opposer à notre union... Il me semble, Ermessende, qu'il y a dans l'air d'odorants parfums, que les oiseaux chantent plus joyeusement qu'autrefois; on dirait qu'ils saluent notre arrivée et nous présagent ainsi un avenir serein.

— Hélas!... soupira Ermessende, mon père me disait souvent que, toutes les fois que le soleil se couchait rouge et sanglant au milieu d'un amas de nuages enflammés, c'était un bien triste présage!... Vois comme l'horizon est en feu; regarde comme

les montagnes et les vallons sont empreints d'une couleur sanglante!... on dirait que c'est à la lueur d'un incendie que nous allons chercher le bonheur!

Soudain, Ermessende poussa un cri si plaintif que l'animal qui traînait le chariot s'arrêta effrayé; Romuald se sentit bouleversé, il regarda sa bien-aimée, la vit pâlir et chanceler.

— Ermessende! Ermessende! pourquoi ce cri?

— Plus de bonheur pour nous, Romuald..., mon bracelet..., mon talisman, je ne l'ai plus.... Maintenant, il me semble entendre une voix qui nous dit : Malheur! malheur! et cette voix c'est la voix de ma mère, de ma sœur!

— Tu te crées des fantômes, ma bien-aimée; rejette loin de toi ces idées sinistres qui te font trop de mal. Qui pourrait s'opposer à notre bonheur? Le baron de Mont-Revel n'est plus, et les moines de l'abbaye me croient toujours au fond de l'impacé.

— Le malheur, Romuald, vient souvent au moment où l'avenir se montre aux hommes, riant et prospère...; ce talisman perdu....

— Nous le retrouverons, Ermessende, j'en ai la douce certitude; demain Jehan-le-Roussi reviendra sur nos pas.

— Plus de doute, Romuald, je l'ai perdu au camp des Normands, il doit être tombé dans la

tente pendant la lutte que j'ai soutenue contre le bandit.

— Il avait osé porter la main sur toi , le bandit!

— Console-toi, Romuald, ton Ermessende est vierge de toute souillure ; elle est toujours pure et digne de toi... A peine le souffle impur du mécréant avait-il effleuré mes lèvres que la Providence me donna la force, le courage de me défendre, et alors une lutte horrible commença ; j'aurais bientôt succombé, si le bruit de tes pas n'était venu détourner les coups du mécréant et me sauver ainsi du déshonneur.

— Si tu crois que ce soit dans cette lutte que tu as perdu le bracelet, espère, Ermessende, espère, Jehan-le-Roussi te le rapportera..... Mais pourquoi faut-il qu'au moment de toucher au bonheur suprême, la félicité soit presque toujours empoisonnée par quelque noir chagrin ? ne dirait-on pas que la Providence aime à se jouer de ses faibles créatures ?

— Ne blasphémons point contre la Providence, Romuald, elle nous a réunis lorsque nous croyions être séparés pour toujours. Si nous bronchons dans la route épineuse de la vie, elle soutient nos pas ; dans l'adversité, elle nous console, elle nous donne l'espérance...

— Espère donc, Ermessende, espère, et nous serons heureux ; chasse les rêves et les chimères qui remplissent le cœur de terreur et d'effroi. Que peut faire un simple bijou sur la destinée des hommes?... Espère, l'espoir embellit ton gracieux visage, les chimères l'assombrissent... espère, espère donc toujours, ma bien-aimée.

Ce fut en parlant ainsi que les trois voyageurs arrivèrent devant la porte du manoir de Mont-Revel. Jehan donna du cor et le pont-levis s'abattit aussitôt. Nos voyageurs entrèrent dans la cour, où tous les serviteurs étaient réunis. Après qu'Ermessende leur eut appris la mort du baron, elle leur dit en leur montrant Romuald :

— Voilà celui à qui désormais vous devrez obéissance et respect ; c'est l'enfant de ma sœur, il doit être mon époux lorsque les cendres de mon père seront refroidies.

L'intendant du baron de Mont-Revel, homme à la figure sinistre, à l'œil hypocrite et louche, s'avança alors vers Romuald, et lui remit les clefs du manoir.

Le lendemain, Jehan-le-Roussi partit pour le camp des Normands afin d'aller à la recherche du bracelet. Sur le soir, les funérailles du baron eurent lieu ; Romuald récita sur sa tombe les prières officielles ; puis, après la cérémonie, il se dépouilla

pour toujours de ses habits de clerc et se revêtit de la braie et de la tunique des laïques.

La nuit qui succéda à ce jour, au moment où tout dormait dans le manoir, Romuald alla trouver l'intendant du baron, et lui demanda s'il connaissait le corridor sombre où le père d'Ermessende enfouissait ses trésors.

— Le baron m'a toujours dévoilé ses plus secrètes pensées, dit l'intendant.

— Alors vous devez connaître la douloureuse histoire de notre famille?

L'intendant ne répondit rien, mais de ses yeux il s'échappa une larme qui vint tomber sur ses joues amaigries. Il alluma un flambeau, alla chercher une bêche, et précédant son nouveau maître, il le conduisit dans ce corridor où Ermessende passait toutes les nuits, lorsqu'elle allait sur la colline.

L'intendant s'arrêta dans un recoin sombre, il creusa le sol; bientôt il trouva une pierre, la souleva et fit voir à Romuald étonné le corps d'une femme, un corps défiguré, horrible, mais dont les chairs étaient parfaitement conservées par l'humidité.

Romuald ne put réprimer un geste de dégoût. L'intendant posa le corps sur le bord de la fosse, et fouilla de nouveau la terre. Autour de la tombe,

dans de petites cavités de pierre, il trouva une quantité considérable de pièces d'or et d'argent.

— Le baron de Mont-Revel, dit l'intendant, enfouissait là son trésor, pensant que, dans la tombe, il serait plus en sûreté qu'ailleurs. Et maintenant l'heure est venue de vous faire connaître la sombre histoire de votre famille : Je suis un bien grand coupable ! Romuald ; à mesure que je m'approche de la tombe, je sens le remords qui me ronge et me dévore. Devant ce cadavre, devant celle qui fut la mère d'Edwige et d'Ermessende, apprenez toute la vérité, et puis, laissez-moi sortir de cette sombre demeure où, depuis si longtemps, l'implacable fatalité me tient enchaîné ; laissez, Romuald, laissez à l'homme, qui empoisonna la vie du baron de Mont-Revel, la liberté d'aller expier ses fautes dans un monastère, afin que, couvert d'un sac de pénitent, il s'humilie devant Dieu. Si, un jour, le baron s'oublia jusqu'à porter la main sur moi, l'expiation a été lente mais terrible. Romuald, vous allez connaître la mère d'Ermessende. Elle n'était point de haute condition, elle était la fille d'un joaillier. Comment le fier baron se vit forcé de la prendre pour épouse : c'est ce que vous apprendra l'histoire que je vais vous raconter :

« Un soir, le père Reboul, jadis un des plus habiles orfèvres de Sorèze, et maintenant vieux, in-

ferme et presque aveugle, était assis sur le seuil de la porte de sa maison, triste et souffrant; il paraissait contempler avec bonheur les derniers rayons du soleil couchant; soudain, un souvenir poignant passa dans son âme, il se voila la face de ses mains, et pleura... Pourquoi pleurait-il, le vieillard?... pourquoi cachait-il ainsi son front?... Ah! c'est que la honte était maintenant son partage; c'est que l'horrible calomnie était venue percer son cœur de ses dards empoisonnés. Naguère ses deux filles, Rose et Marie, étaient disparues de la maison paternelle; son fils Valentin, qui était allé, la veille de la disparition de ses deux sœurs, apporter des bijoux à la dame d'un château voisin, n'avait plus reparu depuis cette époque, et une rumeur vague, accusatrice, propagée par une personne inconnue, faisait peser sur lui le plus lâche, le plus odieux de tous les crimes. L'on disait que Valentin, ayant pour sa sœur Marie une de ces passions frénétiques, qui, pour l'assouvir, font braver à l'homme tous les obstacles, l'avait enlevée de force; que Rose, ayant voulu s'y opposer, il avait porté sur elle une main fratricide et avait fait disparaître le corps par des moyens inconnus. Quelqu'absurde que dût paraître une pareille accusation, le père Reboul, crédule comme tous les vieillards, se laissa peu à peu persuader, et, dans le silence de son cœur, il maudit ce fils

indigne qui avait porté le déshonneur dans sa maison ; il pleura , se lamenta , fit faire des perquisitions dans les environs de la ville : l'on ne put trouver la trace du crime. Un jour, une vieille commère du voisinage, ayant voulu lui demander s'il n'avait jamais soupçonné le baron de Mont-Rével de l'enlèvement de ses filles , le vieil orfèvre, qui n'avait qu'à se louer de la conduite du baron à son égard, puisque toutes les fois qu'il entrait dans la boutique il faisait des achats considérables et qu'il flattait toujours l'amour-propre du vieillard, soit en lui prônant sa marchandise, soit en lui faisant l'éloge de ses enfants , ne sentit point passer dans son âme l'ombre même d'un soupçon : il repoussa fortement cette accusation. Si Valentin n'eut été absent , s'il eût entendu la vieille femme insinuer à son père un tel soupçon, tout alors se serait éclairci ; car, doué d'une grande perspicacité, Valentin avait observé le baron toutes les fois qu'il venait acheter des bijoux ; il avait remarqué son regard scrutateur qui fouillait dans tous les recoins de la maison, lorsque Rose et Marie étaient absentes, tandis que lorsque les deux sœurs étaient dans la boutique, jamais le baron ne se hâtait de sortir ; mais, comme je vous l'ai dit, Valentin était disparu, et son père faisait peser sur lui tout l'odieux de l'enlèvement de ses filles.

» Le soir dont je vous parle, le vieillard était donc assis sur le seuil de sa porte, lorsque le bruit des pas d'un cheval lancé au galop vint l'arracher à sa profonde préoccupation. C'était Valentin, son fils, celui que le père Reboul avait maudit bien souvent dans le silence de ses nuits. Il arrivait en toute hâte, et lorsqu'il se présenta devant son père pour l'embrasser, la bouche du vieillard ne s'ouvrit que pour lui faire entendre une terrible malédiction. Valentin, muet, consterné, car il n'était pas coupable, Valentin demeura immobile, ainsi qu'une statue; puis, il s'avança de nouveau vers le vieillard pour le presser dans ses bras et se justifier ensuite; mais le père Reboul, saisi d'un tremblement convulsif, chancela, s'affaissa sur lui-même, et, au moment où il tombait sans connaissance dans les bras de son fils, celui-ci, dans le mouvement qu'il fit pour recevoir le corps de son père, laissa tomber un poignard de sa ceinture, sur le manche duquel était gravé le chiffre du baron de Mont-Revel. Quelques voisins, témoins involontaires de cette scène, accoururent aussitôt, et aidèrent Valentin à transporter son père dans la maison.

» Lorsque le vieux Reboul fut étendu sur son lit, et que, par des soins empressés, il eut repris ses sens, Valentin ne voulant point aggraver, par

sa présence, le mal que son arrivée avait occasionné à l'auteur de ses jours, se retira dans la chambre qu'il occupait avant d'abandonner son vieux père, pour aller accomplir une mission qu'il s'était imposée, mission que nul ne connaissait, et qui, comme je vous l'ai dit, avait été commentée d'une terrible manière.

» Vivement impressionné, Valentin se laissa tomber accablé sur un siège. Il demeura ainsi longtemps, plongé dans de lugubres réflexions. Soudain, il crut entendre au loin une légère rumeur; bientôt cette rumeur devint plus forte, puis des cris forcenés se firent entendre.

» Qu'on nous livre ce fils dénaturé, disait-on de toute part, ce fratricide, cet incestueux; il a voulu ce soir tuer son père, qu'on nous le livre. »

» Valentin bondit vers la croisée; à son apparition, plusieurs pierres partirent du milieu d'une populace furieuse, et vinrent tomber à ses côtés. Il allait s'élançer dans la rue pour se ruer sur la multitude, lorsqu'une voix, qu'il parut reconnaître, lui cria du bas de la croisée: « Ne descendez pas, malheureux; vite, retirez-vous, ou vous êtes perdu! » Plus prompt que la pensée, le jeune homme ferma la croisée. A sa disparition, de grossières injures partirent de la foule.

» Valentin, vivement ému, parcourait la cham-

bre à grands pas : mille pensées , mille voix confuses bourdonnaient à ses oreilles , ses tempes battaient violemment ; il comprenait enfin qu'une accusation épouvantable planait sur lui. « Il faudra bien pourtant, se disait-il , que , tôt ou tard , mon père apprenne toute la vérité , je sens que je ne puis rester plus longtemps ainsi. » Peu à peu , cependant , la fièvre qui bouillonnait en lui se calma ; il allait descendre auprès de son père pour se justifier , lorsque trois coups , frappés discrètement , retentirent à la porte de sa chambre. A ce moment , le bruit du dehors était cessé , et la foule paraissait s'être dispersée. Valentin alla ouvrir ; j'entrai , et je lui présentai le poignard qu'il avait laissé tomber dans la rue. »

— Comment , c'était vous ? interrompit Romuald.

— Moi-même , dit l'intendant ; et il continua son histoire :

« Nous demeurâmes tous deux dans la chambre à nous entretenir pendant quelque temps ; enfin , Valentin se dirigea vers le lit du père Reboul.

» Le vieillard était étendu sur sa couche ; il ne pouvait dormir , car on lui avait appris le nouvel attentat dont son fils avait voulu se rendre coupable. Tant de secousses imprévues étaient , en si peu de temps , venues fondre sur lui , qu'il sentait sa

vie s'en aller peu à peu ; l'œil hagard, les lèvres frémissantes, la honte dans l'âme, il se débattait sur sa couche, et rien ne pouvait calmer les pensées ardentes, corrosives, qui minaient sa triste existence. Un léger bruit qui retentit à la porte de sa chambre le fit tressaillir ; il se dressa sur son séant pour en connaître la cause, et il aperçut Valentin qui, pâle comme un spectre, s'avancait vers lui, une lumière à la main.

« Le vieux Reboul fit entendre un rugissement sourd, il retomba sur son lit ; puis, par un mouvement fébrile, il se redressa.

— » Arrière, s'écria-t-il, arrière, parricide !

— » Mon père, s'écria Valentin, écoutez-moi, par pitié ! Je viens vous dévoiler toute la vérité.... Jusqu'ici vous m'avez repoussé comme un fils dénaturé ; apprenez, par ce que je vais vous raconter, que je suis toujours digne de votre estime, de votre amour.

« Le vieillard ne répondit rien. Ce silence parut à Valentin d'un favorable augure ; il reprit :

« Vous avez cru, jusqu'à présent, mon père, que le baron de Mont-Revel était incapable de s'avilir ; écoutez, et vous prononcerez ensuite.

« Quelques mois se sont écoulés depuis la célébration de la fête patronale du village de Saint-Félix : Rose et Marie étaient à cette fête, vous

leur aviez donné votre autorisation. Le baron de Mont-Revel y assistait aussi. Depuis longtemps, une ardente passion pour Marie couvait dans son cœur. Dévoré par de brûlants désirs, il osa, ce jour-là, s'approcher de ma sœur, de votre fille; et les paroles qu'il lui dit tout bas firent monter à son front une rougeur pudique. Le baron, comme vous le savez, n'a pas une figure capable de faire battre un cœur de jeune fille. Ce qu'il fallait à Marie, c'était l'amour d'un beau jeune homme, à la physionomie douce, gracieuse; au regard animé, à la parole touchante; et le baron de Mont-Revel, au contraire, était bien différent de ce portrait, pour lequel son cœur avait dû se passionner. Son physique presque repoussant, ses traits durs et hautains étaient loin de réaliser les illusions de ma pauvre sœur. N'était-il pas venu d'ailleurs avec des paroles presque impudiques lui parler de son amour, de son amour.... Aussi Marie le repoussait-elle avec indignation, voilant avec ses blanches mains la rougeur de son front; elle s'éloigna du baron comme on fuit un reptile près de vous donner la mort. Le baron revint vers elle; Marie resta toujours inflexible, inébranlable, elle l'accabla de ses dédains. Furieux de cette résistance, le baron résolut de mettre tout en œuvre pour posséder votre fille; il conçut immédiatement un moyen in-

fernal, horrible, indigne d'un noble seigneur, et il alla en faire part à ses valets, fidèles exécuteurs de ses volontés, et qui, au milieu de la multitude, regardaient les danses animées des villageois.

« — » La jolie fille du joaillier, me plaît, leur dit-il, il me la faut à tout prix; et comme elle ne veut point répondre à mes vœux, ce soir, lorsqu'elle retournera chez elle et qu'elle passera auprès de la forêt, vous l'enlèverez et vous l'emmènerez au manoir.

« » La fatalité voulut que Rose, Rose, qui n'a point reçu de la nature les dons de sa sœur, puisqu'elle est presque difforme, la pauvre fille, entendit les abominables paroles du baron. Sans se donner le temps de réfléchir qu'elle pouvait se faire accompagner jusqu'à Sorèze par des hommes intrépides et courageux, elle résolut immédiatement de se sacrifier pour sa sœur. Vous allez apprendre, mon père, comment elle vint à bout de son entreprise.

« » Le vieillard regardait son fils avec une inquiète curiosité, et, de ses lèvres tremblantes, ne sortait aucune parole, aucun soupir. Valentin, le voyant attentif, continua son récit.

« » La nuit descendait insensiblement sur le village; les danses, qui avaient été très-animées pendant le jour, cessèrent, et la foule se dispersa. Au moment où le crépuscule laissa tomber sur la terre

un dernier rayon de clarté, les deux sœurs sortirent du village, car vous leur aviez recommandé de revenir le plus tôt possible, puisque vous étiez seul, ce jour là, votre fils Valentin ayant été apporter quelques pièces d'orfèvrerie au manoir de Saint-Sauveur.

» Tout le long de la route, Marie, qui ne se doutait point des sinistres projets du baron, était joyeuse, alerte; elle bondissait comme si elle avait été à la danse. Rose, au contraire, était triste et rêveuse, la pauvre enfant! Voici ce qu'elle pensait apparemment : Le baron veut enlever Marie, lorsqu'elle passera près de la forêt; mais il se trompera; la nuit s'annonce sombre, obscure; je suis de la même taille que Marie, il sera facile à ses valets de se méprendre. Si, sous quelque prétexte spécieux, je puis parvenir à laisser ma sœur bien loin derrière moi, je la sauverai de l'infamie; car le baron, lorsqu'il me verra, connaîtra que ses valets se sont trompés, et il se hâtera de me mettre en liberté : alors j'irai rejoindre ma sœur à la maison, et je lui dirai tout, afin que désormais elle se garde bien de sortir seule.

» Lorsque Rose aperçut de loin les arbres de la forêt, elle dut venir affreusement pâle. Je ne sais, mon père, comment elle se sépara de sa sœur. Quoi qu'il en soit, elle arriva seule sur la lisière de

la forêt. Les serviteurs du baron étaient aux aguets; croyant enlever Marie, ils se saisirent de Rose, et étouffant ses cris à l'aide d'un mouchoir, ils emportèrent la victime au manoir de Mont-Revel.

» Ici, le vieux Reboul fit entendre un rire guttural.

— » Je ne sais, dit-il, qui peut vous avoir raconté cette fable; sans nul doute, rien de tout cela n'est vrai.

— » Ecoutez-moi jusqu'à la fin, mon père, et je vous donnerai les preuves de ce que j'avance, reprit Valentin. Arrivés au manoir, les fidèles exécuteurs des ordres du baron montèrent Rose dans une chambre obscure. Cette obscurité dut faire éprouver à votre fille une émotion poignante; une sueur glacée passa sur tout son corps; les valets la sentirent trembler dans leurs bras, ainsi que la feuille des bois, lorsqu'elle est agitée par le vent; néanmoins, ils la laissèrent seule dans la chambre tête à tête avec le baron. Nul n'a pu savoir, et nul ne saura jamais ce qui se passa alors dans ce réduit obscur. Vers le milieu de la nuit, les habitants du château entendirent des cris de douleur et d'effroi; ces cris perçaient à travers les sifflements d'un ouragan qui éclatait alors avec furie. Sans doute, Rose voulut essayer de détrom-

per le baron, mais le baron refusa de croire aux protestations de sa victime : oh ! quelle lutte, quelle lutte dut avoir à soutenir votre fille pendant cette horrible nuit !

» Lorsque, chassé par le vent, l'orage se fut dispersé, quelques rayons de soleil vinrent alors éclairer l'appartement. A la vue de la figure de ma pauvre sœur, qui, pâle, meurtrie, gisait, évanouie, sur la couche de son ravisseur, le baron rugit ; l'œil en feu, pâle de colère, il appela ses serviteurs, et d'une voix formidable :

— » Misérables, s'écria-t-il, je vous chasse ; sortez à l'instant même, car vous m'avez trompé.

» Rose, que les éclats de voix du baron tirèrent de la torpeur où elle était plongée, fit un effort violent : elle redressa sa taille courbée par la souffrance ; honteuse, frémissante d'indignation et d'horreur, elle s'écria, en jetant sur le baron un regard furieux, un regard de lionne blessée :

— » Tu te trompes, bourreau ; tes serviteurs ont exécuté fidèlement tes ordres, car je savais ton projet, et je suis venue me livrer, pensant sauver ma sœur sans me déshonorer.

— » Puisqu'il en est ainsi, hurla le baron, restez, valets ; que la coupable seule reçoive le châtiment. Et, ayant aussitôt ordonné à ses serviteurs d'attacher la pauvre Rose à l'un des coins de ce lit

qui avait été le tombeau de son honneur, il la fit fouetter jusqu'au sang.

» Le père Reboul, ému, bouleversé, pleurait comme un enfant.

» Votre fille, mon père, continua Valentin, supporta ce nouvel outrage sans se plaindre ; mais, lorsque les coups cessèrent, lorsqu'on la détacha, son corps s'affaissa sur lui-même. La pauvre enfant fit un effort pour se tenir debout ; mais elle tomba sans mouvement. Lorsqu'on voulut la relever pour la jeter à la porte sans doute, elle était morte, et c'était la honte, l'horreur et l'effroi qui l'avaient tuée plutôt encore que les coups.

» Le baron n'eut pas seulement une parole de pitié pour sa victime... je me trompe, mon père :

— » Débarrassez-moi de cette vieille charogne, dit-il à ses valets épouvantés, et allez l'enterrer dans la cave si elle est morte.

» Valentin, trop ému, s'arrêta un instant. Le vieillard s'était dressé sur son lit ; un tremblement convulsif agitait son corps.

— » Est-ce pour achever de me tuer que vous êtes venu me raconter de telles horreurs, de si odieux mensonges ? Sortez, sortez, car vous êtes un infâme ! Et, du geste, il montrait la porte à son fils.

» Encore un instant, mon père, dit Valentin,

calme et triste, immobile et résolu; encore un instant, et vous rétracterez vos dures paroles. Peu d'heures après cette scène affreuse, les serviteurs du baron amenaient devant lui une jeune fille, et cette jeune fille était Marie, Marie qui, n'ayant point vu revenir sa sœur, lorsque sous quelque prétexte elle s'était éloignée d'elle, avait été inquiète et désolée; tellement inquiète et désolée, la pauvre fille! que n'osant se présenter devant son père sans sa sœur, de peur d'être grondée, elle avait passé la nuit dans la forêt, en faisant retentir les échos du nom de Rose. Oh! quelle nuit elle dut passer, la pauvre enfant! car la pluie tombait et l'orage grondait; infiniment plus atroce celle de Rose, sa sœur bien-aimée, puisqu'elle se débattait alors entre les bras de son ravisseur. Mouillée par la pluie, tremblante de froid et d'inquiétude, elle se réfugia auprès d'un arbre pour prier; elle pria, lorsqu'elle aperçut, à travers les grands arbres, deux hommes qui s'avançaient vers elle. Elle se leva aussitôt, et se précipitant vers eux :

— » Qui que vous soyez, s'écria-t-elle du plus loin qu'elle les vit venir, dites si vous n'avez point vu ma sœur Rose ?

» A qui s'adressait-elle, la pauvre enfant!

— » Votre sœur? répondirent les deux hommes, qui n'étaient autres que les valets du baron, envoyés

à la recherche de Marie; si vous voulez nous suivre, nous vous amènerons auprès d'elle, car elle vous attend avec une vive inquiétude.

» Ils mentaient, les infâmes complices du baron! ils mentaient, puisqu'ils savaient fort bien que Rose était morte; mais ils avaient reçu des ordres, et ils obéissaient.

» Marie, la crédule et trop confiante Marie, les suivit; elle alla se livrer comme une innocente victime. Le dévouement de Rose fut donc stérile.

» Le lendemain de ce jour à jamais funeste, je revenais de Saint-Sauveur, apportant le prix des bijoux dans mon escarcelle. J'appris en route que mes deux sœurs étaient disparues et qu'on n'avait retrouvé leur trace nulle part. Un terrible soupçon passa alors dans mon esprit. Connaissant, ou du moins croyant connaître la passion qu'avait le baron de Mont-Revel pour Marie, je résolus d'aller au manoir, pour m'informer de mes deux sœurs.

» C'était le soir; la nuit commençait à tomber; j'approchais du château, et ne voyant aucune lumière qui scintillât aux croisées, une vague inquiétude me saisit : c'était comme un sinistre pressentiment. A mesure que j'avais, mon inquiétude grandissait, car un silence morne, effrayant, régnait aux environs du manoir de Mont-Revel. La nuit était venue; mes pas n'étaient éclairés que par

la lueur crépusculaire qui tombait des étoiles ; j'allais arriver devant le grand portail , lorsqu'une main s'abattit sur mes épaules. Un cri de surprise m'échappa.

— » Ne craignez rien, me dit aussitôt une voix qui n'avait rien de fort redoutable. Et je me trouvai presque aussitôt en face d'un homme que je reconnus pour l'un des serviteurs du baron ; je l'avais vu quelquefois, lorsqu'il venait chercher les bijoux que son maître avait achetés. Sur sa figure était une large cicatrice. — Nous n'avons pas de temps à perdre , ajouta-t-il ; j'ai quelque chose d'important à vous communiquer ; suivez-moi, car ici l'on pourrait nous entendre.

» Entraîné par une force irrésistible et par un vague espoir , je suivis cet homme. Il me fit pénétrer dans le manoir par une petite porte dont il avait la clef, et, me précédant dans un escalier sombre , étroit , il m'amena dans la chambre du baron de Mont-Revel. Après avoir allumé un flambeau :

— » Vous étiez en quête de vos deux sœurs ? me dit-il. Je puis vous apprendre ce qu'elles sont devenues.

— » Dites , dites au plus vite, lui répondis-je , et, foi de Valentin Reboul , vous n'aurez pas lieu de vous en repentir.

Alors cet homme me fit le récit que vous venez d'entendre, mon père. Quand il eut terminé, je doutais, comme vous doutez peut-être encore, tant ce récit était horrible, tant il était affreux.

» Le serviteur du baron vit que j'hésitais à le croire.

— » Pourtant, me dit-il, c'est la pure vérité que vous venez d'entendre; je suis un de ceux qui ont contribué à la perte de vos deux sœurs, et cela bien malgré moi. Encore hier, j'étais un des serviteurs du baron de Mont-Revel; je ne le suis plus aujourd'hui. Depuis que, ce matin, j'ai refusé de le suivre, parce que j'avais horreur de ses forfaits, et qu'alors il m'a labouré la figure avec une large courroie qu'il tenait à la main, je ne fais plus partie de sa maison. Et maintenant, voulez-vous que je vous dise où vous pourrez trouver votre sœur Marie? Le baron est parti, ce matin, pour aller conduire sa victime dans une maison isolée qu'il possède dans un des grands faubourgs de la ville de Toulouse. Si vous vous sentez la force, le courage de l'atteindre et de lui arracher votre sœur, hâtez-vous, car les moments sont précieux.

» J'avais remarqué sur une table un poignard au chiffre du baron.

— » Il ne mourra que de ma main! m'écriai-je.

» Pardonnez-moi, mon père. Dominé par la

vengeance, je ne pensai pas à aller vous avertir de mon départ; y aurais-je songé, que vous auriez traité de folie la fureur qui m'animait alors.

» Armé du poignard du baron, j'arrivai à Toulouse; mais, pendant le trajet, j'avais modifié mes projets de vengeance. Au lieu de tuer le ravisseur, je voulais au contraire qu'il vécût, qu'il vécût, afin que, par une réparation éclatante, il effaçât l'outrage fait à notre honneur.

» Quelques jours après mon arrivée, je rencontrai le baron dans une rue de Toulouse: il était à cheval.

— » Misérable! lui criai-je, qu'avez-vous fait de ma sœur?

» Le baron me reconnut, et, avec un mépris insultant, il s'écria:

— » Votre sœur?... J'en étais fatigué et je l'ai cédée.

— » Infâme! lui dis-je; et, comme je levais la main pour le frapper de mon poignard, il piqua des deux, et je le perdis de vue dans le détour d'une rue.

» Je ne sais quel pressentiment me dit alors que le baron m'en imposait, et que ma sœur était encore en son pouvoir. Dominé par cette idée, je continuai mes recherches; et, lorsque je découvris la maison du ravisseur, j'appris qu'il venait de par-

tir pour son manoir de Mont-Revel, emmenant avec lui ma sœur Marie. Sûr de le rencontrer, je sortis, un matin, de Toulouse, et j'allai à l'abbaye de Sorèze prier un religieux de me suivre, afin d'accomplir un devoir sacré; je l'amenaï devant la petite porte du manoir. J'avais oublié de vous dire, mon père, que j'en avais pris la clef, lors de ma fuite précipitée. Je l'ouvris donc à la hâte, et, le poignard à la main, suivi du bénédictin, je me précipitai dans la chambre du baron. Un cri de joie s'échappa de ma poitrine, à la vue de ma sœur Marie. Elle était seule avec son ravisseur qui, aussitôt qu'il m'aperçut, voulut appeler ses serviteurs; mais, plus prompt que l'éclair, je fondis sur lui, et, quoiqu'il fût d'une force herculéenne, je le terrassai. Alors, lui faisant sentir sur sa poitrine la pointe aiguë de mon poignard :

— » Misérable baron ! lui dis-je, je sais que vous avez fait mourir ma sœur Rose; vous avez porté la honte et le déshonneur dans ma famille. Toute une vie d'expiation ne laverait point cet affront. Je consens cependant à vous laisser la vie, mais à une seule condition : c'est qu'à l'instant même vous donnerez votre nom à ma sœur Marie.

» Le baron comprenant que c'en était fait de lui s'il n'acquiesçait à ma proposition, murmura tout bas en écumant de rage :

— » Je le veux bien , car je l'aime !

» Je ne pus réprimer un sourire à ces paroles ; et, de peur que ce ne fût un subterfuge , je ne lâchai pas le baron. Appelant ma sœur Marie , je lui mis sa main dans celle de son ravisseur.

— » Et maintenant , mon père , dis-je au bénédictin , bénissez cette union , sanctionnez-la par vos prières.

» Lorsque la cérémonie fut terminée , je dégageai le baron de mon étreinte. Se voyant libre , il courut à une armoire , l'ouvrit , et , présentant à Marie un bracelet orné de diamants :

— » Epouse du baron de Mont-Revel , lui dit-il , je vous donne ce bijou : qu'il soit un gage de notre union ; gardez-le toujours précieusement , car si vous veniez à le perdre , Dieu seul sait le malheur qui viendrait fondre sur vous. J'ai été contraint , il est vrai , de vous donner ma main ; mais , maintenant que le sacrifice est consommé , efforcez-vous , par votre amour , à me faire oublier cette mésalliance.

» N'ayant plus rien à demander au baron , je sortis du château. Je revenais ce soir vers vous pour vous apprendre toute la vérité , lorsque j'ai eu la douleur de vous voir insensible à mes embrassements ; vous m'avez maudit comme un fils indigne ; par malheur , mon poignard , le poignard du baron ,

est tombé de ma ceinture au moment où je vous recevais, évanoui, dans mes bras. La rumeur publique m'a accusé d'un attentat odieux dont l'idée seule fait monter le rouge à mon front. Et maintenant, mon père, que vous savez toute la vérité, bénissez votre fils.

» Le vieillard contemplait Valentin avec un regard morne, glacé; ses lèvres s'ouvrirent pour murmurer quelques paroles que son fils seul entendit, car il reprit aussitôt :

— » Des preuves? vous demandez des preuves, mon père? en attendant que nous puissions aller ensemble au manoir de Mont-Revel, voici le poignard au chiffre du baron.

» D'un mouvement convulsif, le père Reboul prit le poignard et son regard demeura toujours morne et glacé.

— » Pourquoi, reprit Valentin, pourquoi vos bras ne s'ouvrent-ils point pour embrasser votre enfant?

— » Il doute encore, répondit une voix en dehors de la chambre, mais bientôt, il ne doutera plus, car je viens le convaincre et le persuader; et un étranger s'avança vers le lit du père Reboul.

» Cet étranger, Romuald, c'était moi-même, qui, du seuil de la porte où j'étais resté, avais tout entendu.

— » Voilà, reprit Valentin, voilà celui qui m'a révélé toute l'affreuse conduite du baron;... c'est lui qui, ce soir, m'a averti de ne pas me montrer à la foule furieuse;.... c'est lui qui m'a délivré des fureurs de la populace en lui prouvant mon innocence; puis, il est venu dans ma chambre, pour me consoler, pour me fortifier... Regardez, mon père,... il porte encore sur sa joue la marque indélébile de la courroie du baron de Mont-Revel; et dites si vous osez douter encore ?

» Pour toute réponse, le vieillard serra le poignard avec frénésie; par un mouvement convulsif, il se dressa sur son séant : ses bras s'ouvrirent, Valentin s'avança pour s'y précipiter; mais aussitôt le père de la mère d'Edwige et d'Ermessende poussa un rugissement sauvage; la folie, qui le menaçait, éclata dans toute sa force; le sang reflua de sa poitrine à son cerveau; un éblouissement le saisit, et il tomba sur le plancher, entraînant dans sa chute son fils Valentin que, par mégarde, il avait frappé à mort du poignard qu'il tenait toujours dans sa main.

» Lorsque je m'approchai pour les relever, je ne trouvai que deux cadavres.

— » Et maintenant, baron de Mont-Revel, à nous deux, m'écriai-je, il faut que ta vie ne soit plus qu'une vie de douleur et d'angoisses; et je sortis de la maison. »

## CHAPITRE XI.

### LA VENGEANCE DE ROMUALD.

Romuald écoutait cette histoire, muet et attentif.

« Vous dire comment je réusis à rentrer au service du baron, continua l'intendant, cela ne servirait qu'à prolonger inutilement ce récit déjà trop long. Dès sa jeunesse, l'avarice du baron s'était révélée par des actes qui déshonorent l'humanité ;

elle devint encore plus sordide depuis son union avec la fille du joaillier. Par le plus grand des hasards, je découvris un jour une des nombreuses cachettes dans lesquelles il enfouissait son or; j'enlevai aussitôt tout ce qu'elle renfermait, et le transportai dans un lieu inconnu de mon maître. Lorsque le baron s'aperçut de ce larcin, il rugit comme une bête fauve; il fit faire des perquisitions qui furent toutes infructueuses. Je lui dis quelque temps après, pour rentrer dans ses bonnes grâces, que je ne prendrais de repos qu'après avoir découvert son or; et en effet je le lui apportai un jour sans qu'il se doutât de ma supercherie. Depuis cette époque, le baron n'eut rien de caché pour moi; nous enfouissions ensemble, mais de temps en temps, une partie de ses trésors lui était dérobée. Alors je ne lui rendais point son or; je m'efforçais de lui faire comprendre que c'étaient les Normands ou les Sarrasins qui le dépouillaient ainsi, et le baron s'agitait dans des angoisses terribles; le calme et le repos fuyaient loin de lui, il pleurait, se lamentait, et je savourais en silence le plaisir de la vengeance. Enfin, non content de torturer ainsi mon maître, je conçus un jour un projet atroce dont je me suis bien souvent repenti. Vous connaissez, je pense, l'histoire déplorable de votre sœur?... celle de l'épouse du baron est à peu près

semblable; voici la différence : Un beau chevalier aimait Marie, Marie qui, toujours chaste, toujours fidèle, ne répondait à son amour que par un silence obstiné. Lorsque je vis les efforts que faisait le beau chevalier pour réussir auprès de l'épouse de mon maître, une idée sinistre, infernale, surgit dans mon âme : connaissant le prix qu'attachait le baron au bracelet qu'il avait donné à son épouse, je le lui dérobai pendant qu'elle sommeillait, et j'allai le présenter au chevalier comme un gage d'amour. Je fis plus : par une porte secrète, j'introduisis un soir le chevalier dans la chambre de l'épouse fidèle, et pendant qu'elle le repoussait, indignée, je courus dire au baron que Marie le trahissait. Pour qu'il n'en doutât point, je l'amenai aussitôt dans la chambre de son épouse. Vous dire les transports furieux qui agitèrent le père d'Edwige et d'Ermesende, à la vue du beau chevalier, me serait impossible. Il laissa d'abord sortir le séducteur, sans songer à le retenir, et pendant que le chevalier s'esquivait, et que dans sa fuite il laissait tomber dans la cour du château le bracelet précieux, le baron alla vers son épouse, qui, à sa vue, s'était évanouie de terreur, et, profitant de son évanouissement, il la porta dans ce corridor où nous sommes, m'ordonna de creuser une fosse et la fit jeter vivante dans la tombe. Il me serait fort difficile de vous

dire ce qui se passait en moi pendant que je couvrais de terre le corps de la fille du père Reboul : le bonheur d'avoir empoisonné pour toujours la vie du baron, le remords de cette atroce vengeance, agitaient tour-à-tour mon cœur. Aujourd'hui que l'âge a refroidi mon sang, aujourd'hui que je m'approche de plus en plus de cette tombe où nous allons tous, je sens que mon crime est trop grand pour être pardonné. Oh ! quel réveil, quel réveil que celui de Marie ! quelles durent être atroces ses douleurs ! Jeune encore, elle pouvait espérer un avenir de bonheur, car son Ermessende, par ses caresses enfantines, la dédommageait de l'horreur que lui inspirait toujours le baron ; et c'était au moment où elle cessait de maudire l'existence, que le froid mortel de la tombe venait détruire de si douces illusions. Pitié, Seigneur !... pitié ! car je suis un bien grand coupable !... En présence de ce corps défiguré, devant le cadavre de celle qui a porté votre mère dans son sein, dites que vous me pardonnez, Romuald, et demain j'irai, avec plus de calme, m'ensevelir au fond d'un cloître pour prier et méditer sur mon crime jusqu'à la mort.»

— Allez, fit Romuald, touché du remords de cet homme ; allez, et puisse le Seigneur vous pardonner comme je vous pardonne. Voulez-vous effacer votre crime, dit Arrien, avouez-le et té-

moignez-en votre repentir : *purgat qui fatetur*, dit Donat. Allez donc en paix... Sortez avant le jour du manoir, et qu'Ermessende ne connaisse jamais cette triste histoire ; celle de sa sœur l'a déjà trop fortement impressionnée, celle-ci la tuerait peut-être. Comme vous, j'ai une vengeance à accomplir, mais celle-là du moins ne coûtera la vie à personne.

Tous deux, ayant alors descendu le corps de la mère d'Ermessende dans la fosse et enlevé l'or qu'elle contenait, ils remontèrent au manoir.

Quelques jours s'écoulèrent pendant lesquels les deux futurs époux passèrent de longues heures ensemble. Si Ermessende avait écouté Romuald, ils n'auraient point tardé à accomplir l'union après laquelle ils soupiraient ; mais la fille du baron voulait attendre que les cendres de son père se fussent refroidies.

— Que pouvons-nous désirer de plus heureux, disait-elle, ne sommes-nous point toujours ensemble ? Puis elle ajoutait : mais, Romuald, pourquoi notre ami Jehan ne revient-il pas ?

— Il reviendra, lui répondait son bien-aimé.

En effet, Jehan revint quelques jours après son départ ; il était triste et profondément affligé, car le bracelet n'avait point été retrouvé. Il dit à Romuald et à Ermessende que Roland, celui qu'avait cru étouffer Manoël, n'était point mort, et que les

Normands n'étaient plus devant Toulouse; fatigués de la défense opiniâtre qu'ils rencontraient tous les jours, ils avaient levé le siège, et ils s'avançaient vers Sorèze, sous la conduite de Régnier.

A ces paroles, Romuald ne put modérer sa joie. Ermessende, apprenant la perte de son talisman, et voyant se renouveler ses anciennes terreurs, pleurerait, la tête penchée sur sa poitrine, affaissée sur elle-même, comme un jeune peuplier courbé par le vent.

— Folle enfant! lui dit Romuald, encore une fois, quelle influence peut donc exercer un si petit objet sur notre destinée? jette tes regards vers le ciel, Ermessende, c'est là qu'elle est écrite.

Et il prodiguait à sa bien-aimée les plus doux baisers, les plus tendres caresses; il lui montrait au loin l'avenir: heureux ensemble, au milieu d'une foule joyeuse d'enfants; bénis, tous les jours, par leurs vassaux, qu'ils entretiendraient dans l'abondance, en faisant pleuvoir sur eux de nombreuses aumônes.

A ces riants tableaux, Ermessende souriait, elle s'efforçait à dissiper ses sombres pressentiments, en montrant à Romuald un front serein; mais, dans le fond de son cœur, une pensée amère, poignante, inexorable, passait comme un ver rongeur. Pour la distraire, Romuald lui faisait faire de lon-

gues courses dans les montagnes; ils restaient ensemble de longues heures sur des rochers élevés; suspendus dans l'espace, ils aimaient à voir le soleil se coucher derrière les collines, à entendre la voix mélancolique du pâtre des montagnes. A la lueur mourante du crépuscule, ils suivaient, du regard, dans les sentiers de la vallée, l'ombre vague des brebis, des chèvres ou des bœufs qui, après une journée de labeurs et de fatigues, revenaient à pas lents dans les fermes; et puis, lorsque les ténèbres couvraient la terre, ils se dirigeaient vers le manoir; et le lendemain, c'était toujours, avec le sourire sur les lèvres et la joie au front, qu'ils allaient au-devant l'un de l'autre; mais seul, Romuald se sentait heureux, il ne pensait à sa vengeance que pour se dire que les moines devaient avoir reçu le châtement qu'il avait attiré sur eux.

Après le retour de Jehan-le-Roussi, quelques jours s'écoulèrent encore, pendant lesquels rien de nouveau ne se passa au manoir de Mont-Revel.

Un soir, Romuald et Ermessende voulurent revoir la colline sur laquelle ils avaient passé des nuits si heureuses. Ils y arrivèrent comme le jour était à son déclin. Ainsi qu'autrefois, on entendait toujours mugir le torrent, la forêt était toujours au pied de la colline, sombre, si-

lencieuse, et dans les gorges et les ravins boisés de la Montagne-Noire, quelques cris sinistres d'hyène ou de sanglier grondaient. Une odeur de violette et de mousse fraîche embaumait l'air, une tiède brise faisait incliner mollement les panaches verts des arbres.

Ermessende, se sentant fatiguée, alla s'asseoir au pied d'un hêtre dont le feuillage touffu empêchait les derniers rayons du soleil couchant de venir éblouir sa vue; elle était triste, et de temps en temps, quelques soupirs s'échappaient de sa poitrine.

— Quel nuage passe dans ton âme ? lui dit Romuald, auprès de moi tu languis, auprès de moi tu soupirez...

Ermessende leva ses beaux yeux sur Romuald, et lui répondit :

— Je pensais, cher ami, à notre prochain hyménée... Tant de sombres pressentiments passent toujours dans mon cœur, que j'ai peur, que je crains sans cesse que quelque sinistre événement ne vienne porter obstacle à notre union... Peut-être que, lorsque nous serons unis, toutes les noires pensées qui m'assiègent disparaîtront..... Peut-être aussi le spectre de ma mère et celui de ma sœur ne se dresseront plus devant moi; cher et tendre ami, je ne puis concevoir comment ils pas-

sent toujours devant mes yeux, car je ne suis point coupable, Romuald, tu le sais, et néanmoins, ces étranges visions m'épouvantent.

— Que, dès demain, un prêtre vienne bénir notre union, Ermessende, et alors ces visions, enfantées par ton imagination exaltée, disparaîtront, j'en ai la douce certitude.

— Je n'ai plus la force de résister, Romuald; demain ton Ermessende t'appartiendra jusqu'à ce que sa dépouille mortelle retourne à la terre où dorment ses aïeux.

Pendant qu'ils s'entretenaient ainsi, la nuit était venue, l'ombre couvrait la vallée; assis l'un près de l'autre, les deux fiancés se livraient aux charmes d'un doux avenir. Le silence de la nature, la beauté des cieux, inspiraient à leur âme un saint recueillement; ils restèrent quelques moments plongés dans ce religieux silence. Mais Romuald, dont les paroles d'Ermessende vibraient toujours si délicieusement à son oreille, Romuald, qui sentait l'enthousiasme déborder de son cœur en présence de cet avenir de félicité qui lui souriait, tomba le premier à genoux et fit entendre cette prière :

« Seigneur, notre Père, dit Romuald, toi qui as créé ces astres innombrables qui se balancent sur nos têtes, toi dont le nom fait courber le

front des hommes, et dont la toute-puissance se révèle par les merveilles de la nature, écoute, entends la voix de Romuald et d'Ermessende : nous avons soif, Seigneur, de ce bonheur dont toi seul peux nous gratifier. Ainsi que tu l'as fait jusqu'à ce jour, guide nos pas dans les vastes sentiers de la vie... »

Un léger bruit qu'il entendit au pied de la colline, le bruit des pas de plusieurs hommes vint interrompre sa prière. A ce bruit, Romuald sentit un frisson dans son cœur. Il plongea son regard dans la vallée, et, à la blanche clarté de la lune, il vit une longue file de moines qui, comme des points noirs, se mouvaient dans l'ombre.

— Ermessende, s'écria-t-il, Ermessende, regarde.

Ermessende regarda.

— Je ne vois rien, Romuald, s'écria-t-elle; continue, continue ta prière.

— Mais regarde donc, Ermessende, là-bas, derrière ce coteau, ne vois-tu point quelques ombres qui se meuvent et disparaissent?...

— Eh bien! Romuald, qu'est-ce que cela signifie?

— C'est ma vengeance, Ermessende, c'est ma vengeance qui passe... Demain, notre mariage se fera, tous mes désirs vont être accomplis.

— Encore ces mots de vengeance, Romuald ; toutes les fois que tu les prononces , ils retentissent dans mon cœur comme un glas funèbre..... C'est assez maudire, Romuald ; au moment où une aurore de bonheur commence à poindre à notre horizon , tu devrais effacer de ta mémoire le souvenir d'un passé qui te fait encore tant souffrir.

Romuald n'écoutait point sa bien-aimée ; il regardait toujours les moines qui, dans les sentiers de la vallée, passaient en silence.

— Comme ils marchent lentement ! disait-il ; ils paraissent accablés sous le poids de leur infortune. Chassés de leur demeure , privés du précieux trésor qu'ils gardaient avec tant d'amour, errants et fugitifs comme des réprouvés, ils seront toujours poursuivis par la malédiction du Seigneur, dont ils ont profané le sanctuaire, dont ils ont enfreint les saintes lois ; car, au lieu de pratiquer, à l'exemple de leur divin Maître, les vertus qu'il prêcha à ses disciples , ils souillaient le temple auguste où ils auraient dû l'adorer ; ils suçaient le denier du pauvre, dont ils trompaient les espérances ; ils s'endormaient dans l'opulence, quand le Christ n'avait eu qu'une crèche pour berceau ; ils dérobaient aux hommes ses divins préceptes, quand ils auraient dû les répandre, comme une abondante rosée, sur leurs frères.....

— Romuald, interrompit Ermessende, cesse tes imprécations; as-tu donc oublié, toi aussi, que Dieu t'entend et qu'il te juge? à ton tour, tu méconnaiss ses divins préceptes; au lieu de bénir tes ennemis, tu les maudis sans cesse, tu appelles sur eux une vengeance implacable, et...

— Vous voilà donc enfin, interrompit Jehan-le-Roussi, il y a longtemps que je vous cherche; le chef des Normands est au manoir, il vous attend avec une vive impatience.

— Il vient nous dire que ma vengeance est consommée, s'écria Romuald.

— J'ai peur, dit Ermessende.

— Ne crains rien, ma bien-aimée, allons recevoir dignement celui qui nous accueillit avec une si affectueuse sollicitude, qu'il soit demain le témoin de notre bonheur.

Tous trois alors descendirent la colline, et ils entrèrent au manoir de Mont-Revel.

Régnier les attendait avec douze Normands armés de pied en cap: il avait la physionomie sinistre et menaçante

— Il faut me suivre à l'instant même, s'écria-t-il, jeune homme, nous n'avons pu découvrir les trésors des moines. Tremblez donc, si vous vous êtes joué de Régnier, si cet or, que vous avez fait luire à mes yeux, n'a été qu'un vain leurre dont

vous vous êtes servi pour déjouer mes projets ou assouvir une vengeance, car la mienne sera terrible. Depuis deux jours, l'abbaye de Sorèze est tombée en notre pouvoir, les moines ont disparu comme par enchantement; en vain avons-nous parcouru le monastère de fond en comble, aucun objet n'a pu fixer nos regards; les autels mêmes étaient vides, tout avait été emporté.

La physionomie de Romuald demeura calme et impassible.

— *Quærite et invenietis*, a dit le Seigneur; vous n'avez point assez cherché, et vous n'avez point trouvé, revenez à l'abbaye...

— Que nous retournions à l'abbaye, interrompit le chef des Normands, corbleu, certainement nous y reviendrons, mais vous nous suivrez, vous nous montrerez le trésor, ou demain, au point du jour, vos domaines seront ravagés, votre manoir pillé et incendié....

— Partons, dit Romuald, je vous avais dit que, si nous vous trompions, nos deux vies étaient à votre merci: je maintiens ces paroles, car je ne crains point votre vengeance, sûr de vous faire jouir bientôt du trésor précieux que vous convoitez avec tant d'ardeur... Encore une dernière épreuve, Ermessende, sois calme, attends mon retour...

— Ne sors pas du manoir, Romuald, ne rentre plus dans cette maudite abbaye, elle a failli t'être fatale; si tu y reviens, malheur à toi!... Ecoute... entends la voix d'Ermessende, reste... reste auprès d'elle.

— Qu'il nous suive à l'instant même, cria Régnier d'une voix sombre, ou craignez tous deux mon ressentiment.

— Ne tremble point ainsi, Ermessende, dit Romuald; je sais où est le trésor, je l'ai vu moi-même, tu le sais bien... reste... je reviendrai.

— Tu n'entreras pas sans moi dans l'abbaye, Romuald, si tu cours des dangers, ta bien-aimée les partagera; Jehan-le-Roussi restera au manoir pour attendre notre retour.

— Ma patience commence à se lasser, cria Régnier; partons vite, ou malheur à vous!

— Nous sommes à vos ordres, dit Ermessende; et, s'appuyant sur le bras de Romuald, faible, tremblante, elle sortit avec eux du manoir, et ils s'acheminèrent ensemble vers l'abbaye, escortés de Régnier et de quelques Normands armés.

Avant que ceux-ci sortissent du manoir, Jehan avait remarqué parmi eux Roland, celui qu'avait voulu étouffer Manoël. Roland avait aussi reconnu Jehan, et pendant que le chef s'entretenait avec Romuald, il s'était approché de lui et lui

avait serré cordialement la main. Alors Jehan avait dit à Roland :

— Veille sur les deux enfants que Régnier entraîne, afin qu'il ne leur arrive point malheur.

Et Roland avait répondu :

— Il sera fait ainsi que tu le désires : sois sans crainte, je veillerai sur eux.

Jehan les avait vus donc partir, entièrement rassuré.

CHAPITRE XII.





## CHAPITRE XII.

### L'ABBAYE.

Pendant que Romuald et Ermessende se dirigeaient vers Sorèze, les Normands rôdaient autour de l'abbaye comme des oiseaux de proie; parfois, de sourdes clameurs s'élevaient et des cris de malédiction et de vengeance s'échappaient de la poitrine de ces forcenés. Arrivés devant Sorèze, au

moment où le soleil disparaissait derrière la montagne sur laquelle se dresse le village de Saint-Félix, ils avaient trouvé la ville déserte ; à l'approche de leurs hordes nombreuses, les habitants avaient fui, emportant avec eux ce qu'ils avaient de plus précieux. Maîtres de la ville sans combat, les Normands l'avaient été bientôt de l'abbaye ; les coups répétés des béliers en avaient fait tomber les portes, et, lorsqu'ils s'étaient précipités dans l'intérieur, ils avaient été frappés du silence sépulcral qui régnait dans les cloîtres et dans les préaux. Les religieux avaient aussi disparu comme les villageois. Alors les Normands s'étaient dispersés dans les dortoirs, dans les cellules, dans l'église et dans les réfectoires. A la vue de ces lieux, entièrement dépouillés de tous les objets précieux qu'ils espéraient y rencontrer, ils étaient devenus furieux ; aussi quand leur chef arriva, accompagné de Romuald et d'Ermessende, des cris de joie et de triomphe s'élevèrent de toute part. Une foule nombreuse, compacte et pressée, se précipita, à la lueur des flambeaux, dans l'abbaye. Suivis de cette multitude, Régnier, Ermessende et Romuald s'enfoncèrent dans de longs corridors ; Ermessende tremblait de crainte, car parfois des paroles lugubres arrivaient jusqu'à elle. Enfin Romuald s'arrêta devant la trappe ; et, faisant remarquer à Régnier que la

foule qui les accompagnait ne pouvait s'engager dans l'étroit corridor, le chef des Normands ordonna à ses soldats de se retirer et d'attendre au-dehors l'arrivée des trésors.

Les Normands rétrogradèrent, sortirent de l'abbaye et allumèrent de grands feux en signe de triomphe et de réjouissance. Quand le foyer commença à lancer ses langues de flamme, ils tournèrent autour, en se donnant la main, et une voix fit retentir les airs de ces couplets, attribués à Regner Lodbroc, roi de Danemark :

« Nous nous sommes battus à coups d'épée....

» Dans le temps où, jeune encore, j'allais vers  
» l'orient préparer une proie sanglante aux loups  
» dévorants, toute la mer ne semblait qu'une  
» plaie, et les corbeaux nageaient dans le sang  
» des blessés. »

« Nous nous sommes battus à coups d'épée....

» Quelle est la destinée d'un homme vaillant, si ce  
» n'est de tomber des premiers au milieu d'une  
» grêle de traits ? Celui qui n'est jamais blessé passe  
» une vie ennuyeuse, et le lâche ne fait jamais  
» usage de son cœur. »

« Nous nous sommes battus à coups d'épée....

» Mais il est temps de finir. Odin m'envoie les

» déesses pour me conduire dans son palais. Je vais  
» aux premières places boire la bière avec les dieux.  
» Ma vie s'est écoulée ; je mourrai en riant. »

Pendant ce temps-là, les Normands avaient toujours les yeux fixés sur les portes de l'abbaye, espérant, à chaque instant, en voir sortir d'immenses richesses.

Régnier n'avait gardé que les douze hommes armés qu'il avait amenés au manoir de Mont-Revel. Lorsque les Normands se furent retirés :

— Brisez cette barrière, lui dit Romuald en lui montrant la trappe, et vous verrez bientôt si je vous ai trompé.

— Si vous m'aviez trompé, malheureux, le châ-timent serait terrible!

— Le châ-timent ne viendra point, reprit Romuald, car bientôt vous ne douterez plus.

La serrure de la trappe vola en éclats sous la hache des Normands, et ils descendirent l'escalier qui conduisait au caveau.

Au premier pas qu'elle fit dans ce corridor étroit, Ermessende sentit une terreur secrète envahir tout son être. Lorsqu'ils furent arrivés auprès de l'inpacé, Romuald en souleva la pierre.

— Regarde, Ermessende, dit-il, ils me croient encore dans cette tombe, c'est là que j'ai tant souffert en pensant à toi... Pourtant, je veux qu'un

jour ils apprennent que je suis encore de ce monde, et que c'est Romuald, celui qu'ils appelaient autrefois leur enfant chéri, qui a attiré sur leur tête toutes les calamités qu'ils méritaient si bien.

— Silence, Romuald, dit Ermessende... jamais le pardon, toujours la haine.....

— Maintenant il n'est plus temps de pardonner, le voudrions-nous, nous ne le pourrions pas. Romuald laissa retomber la pierre, et ils s'enfoncèrent dans le corridor.

— Mais, vois donc comme le sol descend, reprit Ermessende, nous courons dans un abîme, Romuald, j'ai peur qu'il ne nous engloutisse; une fatalité cruelle, tu le sais, a toujours poursuivi notre famille; cette fatalité nous entraîne, je le sens... plus nous avançons, et plus l'espoir de sortir de ces lieux lugubres s'évanouit dans mon cœur; encore si j'avais mon talisman, je pourrais peut-être espérer.

A ce moment, ils arrivèrent sur la petite plateforme du caveau, et tous les sarcophages rangés le long des murs se présentèrent devant eux.

— Enfin ! dit Romuald ; et, descendant rapidement les escaliers, il s'avança vers le premier des sarcophages, et, le montrant aux Normands : — *C'est ici*, s'écria-t-il, *qu'est renfermée la croix d'or que Pépin-le-Bref donna à l'abbaye lorsqu'il la dota*

du territoire de *Villemagne* ; faites sauter le couvercle ?

Le couvercle sauta , et les Normands , les yeux brillants d'une curiosité avide , regardèrent.

Le sarcophage était vide.

Romuald devint pâle comme un cadavre ; Ermessende se sentit perdue.

— Espère encore , lui dit tout bas Romuald ; et il fit signe aux Normands de faire sauter le couvercle du second sarcophage.

Comme le premier , il était vide.

D'un bond , Romuald se précipita sur le sarcophage qui contenait les médailles à l'effigie des empereurs de toutes les nations , et lorsque le couvercle eut été brisé , il regarda ;... mais aussitôt un cri lugubre retentit dans le caveau , comme s'il avait vu au fond de ce sarcophage profond , si profond qu'il ressemblait à une immense cuve , les yeux ronds et luisants d'une vipère : Romuald recula épouvanté. Les trésors étaient disparus.

Se voyant frustrés dans leur attente , les Normands allaient faire entendre un cri de mort ; la colère éteignit ce cri sur leurs lèvres , et de leurs yeux ardents sortirent de sombres et lugubres éclairs.

Fascinés par le regard de ces hommes , tremblants , éperdus , les deux fiancés se précipitèrent

dans les bras l'un de l'autre, et, résignés comme deux innocentes brebis, ils attendirent en silence que le boucher eût laissé tomber le couteau. A ce moment de terrible attente, Ermessende vit le spectre de sa mère et celui de sa sœur qui, du geste, les attiraient vers eux. — Pourtant, soupira-t-elle, je n'étais point coupable, ô mon Dieu! la pauvre Edwige avait bien assez expié ses fautes, et ma mère...

La voix de Régnier retentit à ce moment. Tout-à-coup Romuald se dégagea des bras de sa fiancée, un vague espoir venait encore lui faire entrevoir la liberté. Il se rappelait la porte que Walafride avait ouverte pour donner de l'air au caveau, il la montra au chef des Normands.

La porte tomba brisée, mais les Normands s'arrêtèrent sur le seuil, muets d'épouvante, car à la lueur des flambeaux, un abîme béant, l'abîme qui avait causé une si grande frayeur à l'abbicomite, au fond duquel le bruit d'un torrent grondait sourdement, leur apparut. Il ne vint point à l'idée de Romuald, d'Ermessende et des Normands que cet abîme pouvait être un passage secret, tant la stupeur les dominait.

— Vous voilà donc bien convaincus que l'abbaye ne contient point de trésors, fit Régnier, de sa plus grosse voix : Amis, dit-il à ses satellites, il faut en

finir avec ceux qui nous ont trompés; mais l'abîme les engloutirait trop vite, cette mort serait trop douce pour les coupables; et, d'un geste indiquant aux Normands le plus grand des sarcophages, il murmura quelques paroles, et quatre hommes forts et vigoureux se saisirent des derniers descendants du baron de Mont-Revel et les descendirent dans ce vaste cercueil. Le couvercle, en retombant, sembla dire à Romuald et à Ermessende que tout était fini pour eux dans ce monde, et lorsqu'ils entendirent les efforts que faisaient les Normands pour river les fermoirs du couvercle, ils s'embrassèrent dans une longue étreinte et attendirent la mort.

Des douze hommes qui avaient accompagné Régnier, onze seulement sortirent du caveau. Ils laissèrent retomber la trappe, et, mornes, consternés, la rage dans l'âme, ils allèrent rejoindre les Normands, qui tournaient toujours autour de leurs grands feux. En apprenant le triste résultat de la recherche des trésors, un cri d'imprécation et de menace retentit dans le camp. Les Normands saisirent un tison enflammé, et entrèrent dans l'abbaye en semant partout l'incendie. Bientôt les flammes s'élevèrent, immenses, grandioses; comme de longs serpents, elles tournoyèrent dans les airs; le foyer rugissant lançait de temps en temps vers le ciel

des gerbes d'étincelles qui retombaient en pluie de feu sur les Normands. Les côteaui, les collines, les montagnes, la ville et la forêt, reflétaient la lueur rougeâtre de cet immense incendie. Lorsque le feu ne trouva plus d'aliments à dévorer, tout s'abîma ; les murs calcinés, en s'écroulant, firent entendre un bruit lugubre qui retentit au loin en sombres échos.

Alors les Normands formèrent autour de ce brasier ardent une ronde immense, épouvantable ; à les voir ainsi, à entendre leurs affreux rugissements, on aurait dit une bande de démons célébrant un sabbat nocturne ; et quand les flammes s'éteignirent, lorsque le foyer cessa de rugir, les Normands se préparaient à partir, car le jour était levé depuis longtemps et le soleil montait à l'horizon, éclairant de ses plus beaux rayons les derniers restes de l'abbaye de Sorèze (1).

La retraite allait sonner, Régnier n'avait qu'un signe à faire pour que l'armée des Normands s'ébranlât, lorsque Jehan-le-Roussi qui, étonné de ne point voir arriver, au point du jour, Romuald et Ermessende, s'était dirigé vers Sorèze, arriva, et, s'approchant du chef des Normands :

(1) Le clocher seul resta debout tel qu'on le voit encore. (A. G.)

— Régnier, lui demanda-t-il, qu'as-tu fait de ceux que j'aimais ?

— Ils m'avaient trompé, Jehan-le-Roussi; le châ-timent ne se devait point faire attendre, ils gisent tous deux au fond de ce brasier ardent, dans l'un des coffres où ils avaient cru voir de l'or.

— Imprudent Régnier ! qu'as-tu fait ? est-ce la faute de ces innocentes victimes, si les moines ont emporté le trésor. Puis réfléchissant : — Romuald ne t'a point indiqué une porte qui se trouvait au fond du caveau ?

— Il n'y avait qu'un abîme.

— Et tu n'as point réfléchi, imprudent, que peut-être tous les trésors avaient été précipités par les moines dans cet abîme ?.... Et, à cause de ton imprévoyance, tu as sacrifié ceux que j'aimais ?... Bourreau de Romuald et d'Ermessende, tu n'es pas digne de te montrer à la tête de cette armée.

Plus prompt que la pensée, Jehan arracha une hache des mains d'un Normand et, la faisant tourner sur la tête de Régnier, il lui fendit le crâne. En tombant, le chef des Normands laissa glisser à terre un objet brillant. Jehan s'en saisit aussitôt, un éclair de joie illumina son front.

Les Normands virent tomber leur chef : étonnés de l'action inouïe de Jehan-le-Roussi, ils demeurèrent consternés.

— Maintenant, s'écria Jehan d'une voix formidable, si vous voulez exécuter mes ordres, je vous livrerai, moi, Jehan-le-Roussi, tous les trésors de l'abbaye..... éteignez cet immense brasier.

Les Normands obéirent, tant l'audace et la parole d'un homme imposent à la multitude, surtout lorsque l'homme qui agit et qui parle, agit avec confiance et ordonne avec autorité; puis, cette soif de l'or dont les brigands du Nord n'étaient jamais rassasiés, et cet espoir de voir sortir du milieu des ruines les immenses richesses dont Régnier leur avait tant vanté la valeur : tout les excita et les encouragea à travailler. Jehan stimulait leur ardeur du geste et de la voix. Ne voyant point Roland parmi les Normands, il entrevit une lueur d'espérance. Dans peu de temps, les ruines furent changées de place, et sous un monceau de décombres la trappe fut retrouvée intacte, le feu n'avait pu y atteindre. Jehan la souleva avec une émotion difficile à décrire, et, suivi de quelques Normands, il se précipita dans l'étroit corridor, en faisant retentir les échos du nom de Romuald et d'Ermessende : quelques faibles voix lui répondirent au loin.

Assis sur un degré de l'escalier, Romuald, Ermessende et Roland attendaient avec anxiété. Aussitôt que Régnier et ses satellites étaient sortis du

caveau, Roland, fidèle à la promesse qu'il avait faite à Jehan-le-Roussi, de veiller sur ceux qu'il protégeait, était allé, avec sa hache, briser les fermoirs du sarcophage, et il les avait ainsi sauvés d'une mort horrible. Ne pouvant sortir du caveau sans s'exposer à être rencontrés par les Normands, ils avaient résolu d'attendre leur départ; le rugissement de l'incendie et le bruit formidable des murs qui s'écroulaient, les avaient remplis d'une secrète terreur. Ermessende, la tête appuyée sur l'épaule de son bien-aimé, n'avait aucun espoir de sortir de ces sombres lieux; mais Romuald songeait à l'ouverture de l'in-pacé et lui faisait espérer que la liberté leur serait bientôt rendue. Lorsque Jehan-le-Roussi arriva, un cri profond de joie et de reconnaissance partit de leur cœur.

— Je vous apporte la liberté et le bonheur, dit Jehan; Régnier votre implacable ennemi est mort, et votre talisman est retrouvé.

Dans un élan de reconnaissance profonde, Ermessende étreignit dans ses bras Jehan-le-Roussi; puis prenant le bracelet :

— Oui, tu l'as dit, ami, s'écria-t-elle, la liberté et le bonheur vont enfin nous être rendus; ce bijou que je presse sur mon cœur me le fait pressentir.

— Hélas! dit tristement Romuald, pas encore, Ermessende..... n'entends-tu pas une sourde ru-

meur ?.. le bruit approche, ce sont les Normands qui se précipitent dans le caveau.

En effet, les Normands arrivaient en foule, criant : le trésor ! le trésor ! Pendant que Romuald et Ermessende, dans une angoisse impossible à décrire, se croyaient encore perdus :

— Allumez plusieurs flambeaux, cria Jehan, et faites silence : je vous ai promis le trésor, vous l'aurez, dussé-je m'engloutir avec vous sous ces sombres voûtes.

L'on alluma plusieurs flambeaux : quelques Normands descendirent, à l'aide de cordages, dans l'abîme où grondait toujours le torrent; mais l'abîme était sans fond, et il n'était point probable que les moines eussent sacrifié leurs immenses richesses, en les précipitant dans les ondes mugissantes.

Jehan, sombre et pensif, réfléchit un instant, et, pendant que les Normands frémissaient d'impatience, son regard errant çà et là sur les parois, se fixa sur une étroite ouverture : Jehan était enfin sur la trace du passage. Soudain, une idée lumineuse traversa son esprit : ce bruit extraordinaire que Romuald lui avait dit avoir entendu, lors de la visite faite au trésor par Adalbert et Walafride, à quelle cause l'attribuer ? Evidemment, un mécanisme secret devait se trouver quelque part ; alors Jehan, examinant attentivement les murs laté-

raux de l'abîme, aperçut un bouton de fer, le pressa fortement et le pont se dressa avec fracas.

Les Normands se précipitèrent en tumulte sur ce passage étroit. Dans un autre caveau, ils trouvèrent entassées et sans ordre les immenses richesses de l'abbaye, les transportèrent au-dehors, et les ayant placées sur leurs chariots, ils allèrent exercer ailleurs leurs brigandages.

## ÉPILOGUE.

Quarante ans après, disent les historiens, l'abbé Walafride vendit à Garcias, comte et marquis de Gothie, le prieuré de Saramon, dans le diocèse d'Auch, pour le prix de mille sous, à condition que le comte n'en aurait que la jouissance, et qu'à sa mort ces biens retourneraient au monastère; l'ancien supérieur fit reconstruire l'abbaye de Sorèze.

Pendant ces quarante années, rien n'aurait manqué au bonheur de Romuald et d'Ermessende s'ils

avaient eu des enfants. Ils virent s'élever les murs de l'abbaye avec une froide indifférence ; et un jour qu'ils se promenaient tous deux , comme autrefois , dans la montagne , ils entendirent les cloches de l'abbaye qui frappaient l'air en joyeux carillons. Bientôt , du haut de cette colline où ils avaient passé des heures si douces , ils aperçurent un cortège nombreux de moines. A la tête des bénédictins était Walafride , monté sur une mule ferrée d'argent et superbement harnachée. Une foule de peuple , portant des branches de verdure , se répandait à flots autour de ce cortège ; et le *gloria in excelsis* , qui s'élevait par intervalle , allait se mêler au son joyeux des cloches. La physionomie des moines était rayonnante de bonheur. Après un long exil , pendant lequel quelques bénédictins n'avaient laissé de leur trace sur la terre qu'un vague souvenir qui , tous les jours , allait s'affaiblissant dans le cœur de leurs frères qui leur avaient survécu , ils entraient enfin dans leur demeure.

— Il y a bien longtemps , dit Romuald à Ermesende , que du haut de cette colline nous vîmes passer ce même cortège. Les moines allaient expier , dans l'exil , leur débauche et leur ignominie. Walafride était alors dans la force de l'âge , et nous , Ermesende , nous cherchions ce bonheur que nous goûtons maintenant. Aujourd'hui le supérieur de l'ab-

baye est affaîssé sous le poids des années ; vois comme les rides ont creusé des sillons sur son visage. Tous les religieux portent aussi sur leur front l'empreinte ineffaçable de l'expiation et de la vieillesse ; ils entrent enfin dans leur nouvelle demeure, et la haine est éteinte dans mon cœur. Ils ne sauront jamais quelle main les a frappés dans leurs plus chères affections. Si encore , dans la perte de leur trésor , ils pouvaient reconnaître le doigt de Dieu , s'ils pouvaient s'amender, si, au lieu de poursuivre les biens de la terre, ils jetaient un regard d'amour vers le ciel ; s'ils vivaient dans l'humilité, dans la pauvreté, s'accumulant, par leur vertu, des trésors de grâce et de miséricorde pour la vie future ; mais, Ermesende, ils vivront et mourront comme leurs prédécesseurs, n'écoutant jamais la voix des conciles qui viendront toujours les rappeler à la règle du saint fondateur de leur ordre. Dans l'avenir, il y aura des schismes, des hérésies, d'épouvantables aveu- tissements, et rien ne les fera jamais changer.

Quand les moines et le peuple eurent entièrement disparu derrière les coteaux et les collines, les derniers descendants du baron de Mont-Revel continuèrent leur promenade.

Quelque temps après leur mort, le feu du ciel tomba sur le manoir et le réduisit en cendre ; mais Isarn-Jourdain et Bernard de Saissac, vassaux de

Roger, vicomte de Carcassonne et de Béziers, firent construire sur ses décombres un château auquel ils donnèrent le nom de **Mont-Revel**. Ce château, dit dom Vaissette, pourrait bien avoir donné l'origine à la petite ville de **Revel** en Lauragais.

**FIN.**

LA

**JOLIE - FILLE DE PUYVERT.**



LA

## JOLIE FILLE DE PUYVERT.



I.

Il est rare que la vue des ruines d'une abbaye, d'une ville ou d'un château-fort, ne laisse pas dans le cœur de l'homme un sentiment indéfinissable de tristesse et de mélancolie; et pourtant l'homme aime à fouler ces vieux débris, à contempler ces pans de murs noircis par le temps, au pied desquels croissent la ronce et la bruyère sauvage; il voudrait fouiller cette poussière sur laquelle ont passé

tant de générations éteintes, afin de découvrir quelque vestige qui pût lui raconter l'histoire d'un passé qui fuit toujours, et dont il aimerait de ranimer la cendre avant de devenir lui-même une ruine moins durable, que le moindre vent emportera un jour sans qu'il en reste aucune trace.

L'image de la destruction porte l'homme au recueillement et au silence; c'est alors qu'évoquant dans son imagination les ombres de ceux qui jadis peuplèrent les ruines, aujourd'hui solitaires, aidé de quelques notions historiques, il fait passer devant ses yeux tout un peuple avec ses traditions, ses mœurs et ses coutumes.

Il voit ces cloîtres si longtemps déserts, ces places, ces rues, ces faubourgs qui se dressent et s'animent, ces remparts avec leurs tours crénelées qui se garnissent de soldats. Il entend le bruit des chaînes des ponts-levis qui se lèvent et s'abaissent; il se transporte par la pensée dans un monde qui n'est plus; il se fait enfin deux existences de cette seule vie que le Créateur lui a donnée sur la terre: l'effet des ruines n'est donc pas sans charme. Nous avons éprouvé ces sensations un jour que, visitant les restes de l'antique Verdinus (1), nous regar-

(1) *Puyvert* n'est qu'une version de Verdinus; ce n'est que depuis la formation de la langue romane qu'on lui a donné définitivement ce nom.

dions , avec un mélange de curiosité vive et de vague tristesse , les fondements des maisons , la direction des rues , l'emplacement des tours , l'enceinte et les faubourgs. Parfois nos yeux errants , cà et là , sur tous ces vieux débris , prenaient une autre direction ; alors se déroulait devant nous un magnifique paysage. Le soleil descendait à l'horizon au milieu d'un amas confus de nuages de pourpre et d'or ; la ville de Saint-Félix se voyait au loin sur la montagne , formant le premier anneau de cette chaîne de coteaux et de collines sur lesquels se dressent Saint-Julia , Montaigu , Montgey , Puy-laurens , jadis villes de guerre et châteaux-forts , qui , comme des sentinelles vigilantes , semblent protéger nuit et jour la jolie petite ville de Revel , mollement couchée dans la plaine , au milieu d'une touffe de verdure , et qui , dans les temps de troubles et de discordes civiles , eut aussi ses vicissitudes de triomphes et de revers. A côté d'elle nous apercevons l'humble village de Vaure , que tout bon Revellois montre avec orgueil , malgré sa pauvreté , parce que c'est là l'antique demeure de ses pères ; aussi tous les ans ses enfants vont-ils déposer sur ses murs une couronne de chêne ou de laurier , modeste tribut de leur reconnaissance ; et plus loin dans la plaine , d'autres villages , d'autres hameaux , avec des champs dorés et des prés tou-

jours verts, auprès desquels coulent de petites rivières dont les gracieux méandres se teignaient alors des dernières lueurs d'un soleil couchant : et puis là, sous nos pieds, séparé de la montagne sur laquelle nous étions par le ruisseau d'Orival, *Soricinus rivalus*, Sorèze avec son ancienne abbaye, construite par Pépin-le-Bref et en partie détruite dans les guerres de religion. Si nous portions notre vue d'un autre côté, le paysage devenait plus sombre ; un horizon retréci et d'un aspect sauvage s'offrait à nos yeux : la tour de Roquefort se dressait devant nous solitaire, demantelée ; et la vallée de Durfort plongée dans l'ombre semblait un sépulcre profond, duquel s'élevait un murmure confus produit par les eaux du Sor et par le bruit des martinetts des ateliers du village.

Située sur le penchant de la montagne de Berniquaut, la forteresse de Puyvert était d'une origine fort ancienne, puisqu'il en est parlé dans la charte que Pépin-le-Bref donna à l'abbaye de Sorèze. On pense qu'elle fut détruite en partie pendant les incursions des Barbares ou dans les guerres que les vassaux se faisaient entre eux. Quoi qu'il en soit, on y fit de nouvelles constructions en l'an 1141 ; à cette époque elle appartenait à la maison de Saisac, sous la mouvance des vicomtes de Carcassonne ou de Béziers, et c'est sans doute pour cette raison

que, quoiqu'elle fût située dans les états du comte de Toulouse, Simon de Monfort vint en faire le siège dans le mois de décembre de l'an 1210. Pierre de Vaux-Sernai assure qu'elle se rendit le troisième jour par composition ; néanmoins , ce ne fut que deux ans après que l'illustre chef de la croisade, après avoir fait plusieurs courses dans l'Albigeois, ordonna qu'elle fût démolie de fond en comble. Les matériaux servirent plus tard à la confection d'une grande partie des maisons de Sorèze : c'est pour cela que les habitants de cette ville regardent Puyvert comme leur mère-patrie.

Le peuple de la contrée croit que le rocher de Berniquaut est le refuge de quelque être extraordinaire ; il se le figure peuplé de démons et de sorciers. Quelques personnes d'un esprit simple et crédule prétendent même avoir vu pendant la nuit deux blanches ombres d'une ressemblance frappante, qui, pâles, échevelées, se promenaient sur ces ruines désertes, et disparaissaient tout-à-coup dans le creux d'un rocher, pour ne reparaitre qu'à de rares intervalles.

Nous avons cherché dans les chroniques et les traditions populaires ce qui pouvait avoir donné lieu à ces prétendues visions. De nos recherches il est résulté l'histoire que l'on va lire.

que, par suite, elle fut élue dans les rangs du conseil  
de l'Université. Simon de Meudon fut en fait le  
chef dans le mois de décembre de l'an 1150.  
C'est de l'an-Sacral, comme on le voit, et non  
comme on le voit par composition ; néanmoins, et  
malgré que deux ans après que l'Université eut été  
créée, après avoir fait plusieurs courses dans  
l'Alsace, ordonna par elle fut dénommé de l'an  
en compte les magistrats existant pendant la  
révolution d'une grande partie des sessions de  
l'an-Sacral, c'est pour cela que les habitants de cette  
ville ont été nommés magistrats de l'an-Sacral.

Il est à remarquer que dans les deux  
sessions il se fit le même peuple de démons et de sor-  
ciers. Quelques personnes à un esprit simple et  
crédule prétendent même avoir vu pendant la nuit  
deux blancs ombres dans l'assemblée, l'un  
grand et l'autre petit, et par conséquent  
ces deux ombres, et d'après cela l'on a cru  
dans le cours d'un temps, peut-être plusieurs fois  
de l'an-Sacral.

Nous avons cherché dans les chroniques et les  
traditions populaires ce qui pouvait avoir donné  
lieu à ces prétendues visions. De nos recherches  
il est résulté que l'an-Sacral est une fête qui se  
fait à la fin de l'année, et que c'est à cette époque  
qu'on se livre à des pratiques superstitieuses.

## II.

Puyvert était fièrement assis sur son rocher avec sa ceinture de remparts et ses tours crénelées.

Sorèze n'était alors qu'une ville pauvre, de peu d'apparence, groupée autour de son monastère.

Or, une nuit du mois d'avril (1212), les bons moines dormaient d'un sommeil paisible qu'aucun bruit extérieur ne venait troubler. La porte du monastère s'ouvrit doucement pour laisser passer un

vieux bénédictin qui sortit de la ville, appuyé sur un bâton de houx. La figure de ce religieux, vue à la clarté douteuse des étoiles, semblait empreinte d'un mélange de tristesse et de préoccupation. Sa démarche était lente et indécise; à chaque pas, qui le rapprochait du but de sa promenade solitaire, sa physionomie trahissait une souffrance intérieure qu'il ne se donnait pas la peine de dissimuler, sûr de n'être pas observé à cette heure; ainsi il gravit péniblement le mamelon de la Montagne-Noire, connu sous le nom de BERNIQUAUT.

Lorsqu'il fut arrivé devant les murs de Puyvert, la sentinelle cria : — Qui vive ?

Ces paroles arrachèrent le moine à sa préoccupation.

— Frère Eusèbe ! répondit-il.

— Alors, soyez le bienvenu, ajouta le soldat, car les habitants de cette ville ont besoin de votre ministère.

Frère Eusèbe passa sans répondre; il suivit plusieurs rues étroites et tortueuses et s'arrêta devant la porte d'une maison à la croisée de laquelle on voyait briller une faible clarté. Il frappa avec son bâton deux faibles coups qui durent être aussitôt entendus; car la lumière disparut, et bientôt après la porte fut ouverte par une jeune fille qui, timide et tremblante, se précipita dans les bras du moine,

comme pour y chercher un refuge contre une vague terreur.

— Vous veillez aujourd'hui bien tard, Cécile, dit le vieillard.

— Je vous attendais, frère Eusèbe.

— Je m'en veux beaucoup, certainement, de fatiguer ainsi presque tous les soirs vos yeux si beaux et si purs; mais bientôt viendra le temps où je ne vous importunerai plus, car je sens déjà passer sur moi le froid glacial de la tombe.

— Vous savez bien pourtant, frère Eusèbe, que c'est toujours avec le même plaisir que je vous revois; et vous me faites de la peine lorsque vous me parlez ainsi.

— Je le sais, ... je le sais, ... dit Eusèbe; ... mais allons dans votre petite chambrette, nous y causerons à notre aise. — La jeune fille éclaira la marche chancelante du vieillard, posa la lampe sur une table au-dessus de laquelle, suspendue au mur, était une petite croix de bois avec un rameau desséché de buis bénit. Après avoir fait asseoir frère Eusèbe dans un vaste fauteuil de bois de chêne, elle le considéra pendant quelque temps en silence.

— Oh! pourquoi donc, lui demanda-t-elle enfin, pourquoi votre figure est-elle empreinte, ce soir, d'une si profonde tristesse?

— C'est ton sort qui me préoccupe, enfant!...

C'est que je gémissais tous les jours de te savoir seule, à ton âge, avec une âme si candide; seule, au milieu d'un monde corrompu, et je crains à chaque instant que la pureté virginale de ton front ne soit ternie par le souffle empoisonné de la séduction; aussi je suis venu ce soir, ici, pour t'annoncer que bientôt ton isolement cessera: vous serez deux à lutter.

A ces paroles, les lèvres de la jeune fille tremblèrent comme la feuille des bois sous le souffle d'un vent orageux.

— Vous vous occupez trop de moi, dit-elle, je me trouve très-bien, seule ici... D'ailleurs, depuis que je n'ai plus de parents, qui pourrait embellir ma vie, si ce n'est l'époux que mon cœur a choisi?

— Tu me comptes donc pour rien, enfant!... Mais je le vois, tu aimes; j'aurais dû pourtant m'en apercevoir plus tôt.

— Vous l'avez dit, frère Eusèbe, j'aime, et jusqu'ici je n'avais pas osé vous le dire.

— Tu me fais trembler, mon enfant; mais qu'y a-t-il donc dans cet amour, pour que tu n'oses pas le confier à un prêtre tout disposé à te pardonner et à t'absoudre?

— Vos paroles sont comme la rosée du matin, elles rafraichissent mon cœur brûlant; et je me sens bien coupable, en effet, de ne pas avoir versé dans votre sein le secret de mon amour; car depuis

que je vous connais vous avez été pour moi si bon, si affable, vous avez entouré ma vie d'une sollicitude si constante, que j'aurais dû vous révéler plus tôt les tourments que mon cœur éprouve.

— Et peut-être alors aurais-je pu les calmer et te rendre heureuse.

— Il en est encore temps, frère Eusèbe; écoutez, il faut que vous sachiez tout : je vous dirai donc toute mon histoire. Il me sera doux d'épancher dans un cœur ami le secret de mes douleurs.

Je n'ai qu'un souvenir vague de mes jeunes années. Un fait seul est resté profondément gravé dans ma mémoire. Un jour, folâtrant gaîment dans les prairies qui faisaient alors partie des domaines de mon père, et voulant cueillir quelques-unes de ces jolies fleurs bleues qui bordent les ruisseaux, je glissai sur la pente rapide, et le courant m'aurait emportée bien loin, si mon père, qui se trouvait là par hasard, ne m'eût prise dans ses bras en réchauffant mon cœur glacé sous la tiède haleine de ses baisers.

Plus tard, je grandis sous les yeux d'une mère qui mourut en donnant le jour à un frère chéri.

Les plus belles années de ma vie se passèrent dans la solitude; une vieille gouvernante, que j'affectionnais beaucoup, venait seule me distraire dans mes heures d'ennui, car mon père avait em-

brassé l'hérésie des Albigeois et faisait alors de fréquentes absences. Mon jeune frère lui-même, ayant atteint l'âge de raison, but à cette coupe amère le poison qui devait sitôt amener la ruine de notre maison; mais, trop jeune encore pour prêter un appui puissant à une cause qui comptait déjà de si vaillants défenseurs, il vint, au plus fort de la tempête, s'abriter sous les murs qui l'avaient vu naître, attendant que l'orage fût passé pour poursuivre le but de ses courses vagabondes; il essaya bien pendant ce temps de m'amener à sa foi, mais, fidèle au culte de ma mère, je restai inébranlable.

Un jour enfin, — depuis lors un an et quelques mois se sont écoulés, — nous entendîmes un grand bruit à une certaine distance de notre château; nous montâmes tous deux sur la plus haute tourelle, et nous aperçûmes, à travers les grands arbres des prairies, une multitude innombrable d'hommes et de chevaux; leurs armures étincelantes brillaient aux lueurs d'un beau soleil d'automne; ils traînaient après eux un grand nombre de machines de guerre, et un tourbillon de poussière s'élevait dans les airs. C'était l'armée des croisés qui venait assiéger la forteresse où notre père se trouvait alors enfermé avec une nombreuse garnison composée de soldats déterminés. Mon frère, apprenant le dessein des croisés, bondit comme un jeune lionceau;

il voulait voler au secours de mon père, endosser le casque et la cuirasse; mais, hélas! qu'aurait-il fait, jeune, sans expérience et incapable encore de manier une lance! Il fallut user de ruse et d'adresse pour le retenir. Enfin son ardeur se calma, et nous attendîmes avec impatience l'issue de la lutte qui allait s'engager. Tous les jours un courrier venait nous apporter des nouvelles. Dieu sait avec quelle avidité nous les attendions! Quatre mois s'écoulèrent ainsi au milieu d'une affreuse incertitude, lorsqu'une nuit nous fûmes réveillés en sursaut par un grand bruit; on venait nous apprendre que tout était perdu; que notre père, vaincu par le nombre, était tombé mourant dans une sortie qu'il venait de risquer à travers l'armée des croisés, et que Montfort s'avancait en toute hâte pour prendre possession de tous nos domaines. Il nous fallut fuir aussitôt sans donner le temps à notre douleur de se calmer; nous abandonnâmes au milieu de la nuit le lieu qui nous avait vu naître et grandir.

Frère Eusèbe, qu'il est amer le souvenir de ces jours affreux, où, seule avec mon jeune frère qui brûlait de venger notre famille, nous errâmes à l'aventure, craignant à chaque instant de tomber entre les mains des routiers! Privés de la poignante volupté que nous eussions éprouvée à pleurer ensemble sur la perte douloureuse que nous venions

de faire, par le besoin incessant de veiller à notre propre sûreté... Ici des larmes interrompirent Cécile. Elle se jeta dans les bras du vieillard qui pleurait, et, après un moment de silence interrompu par des sanglots, elle reprit : Nous arrivâmes enfin sous les murs de cette ville, dont les habitants hérétiques nous ouvrirent les portes, après avoir entendu le récit de notre infortune.

Mais le caractère de mon frère ne put se faire à cette vie molle et tranquille que nous menions dans ce séjour; et d'ailleurs un bruit vague s'étant répandu que notre père était encore vivant, il voulut partir pour aller à sa recherche: il n'est plus revenu, et je les attends en vain. Peut-être les attendrai-je ainsi longtemps. Peut-être même.... Ici Cécile montra au vieillard ses habits de deuil.

La jeune fille, accablée par le souvenir de ses malheurs, interrompit son récit. Elle ouvrit la croisée pour y respirer l'air frais de la nuit, et la brise pénétrant dans la chambre fit vaciller, sans l'éteindre, la flamme de la lampe qui éclairait l'appartement.

— Pauvre enfant! dit le vieillard ému, mais, jusqu'à présent, tu ne m'as encore rien dit de ton amour.

— Un peu de patience, frère Eusèbe.

Et, se replaçant auprès du moine, la jeune fille continua :

— Quinze jours s'écoulèrent pendant lesquels je restai constamment seule, enfermée dans ce modeste réduit. L'hiver était venu, et, avec lui, la neige qui couvrit bientôt les montagnes. Il me fallait tous les jours descendre dans la plaine pour aller puiser l'eau qui m'était nécessaire. Tout près du ruisseau d'Orival est une petite fontaine chaude en hiver, froide en été; c'est là que je me rendais. Un jour, ma cruche étant pleine je la déposai à mes pieds, et je m'assis sur le roc pour me délasser un peu. Je me laissai entraîner peu à peu par la rêverie; les yeux baissés vers la terre, je pensais avec douleur à la perte de tous ceux qui m'étaient chers, lorsqu'un bruit de pas vint me faire tressaillir. Plus prompte que la gazelle, je me levai aussitôt, et quel ne fut pas mon étonnement de voir auprès de moi un guerrier couvert de son armure, bien fait de corps, beau de visage et laissant flotter sur ses épaules les boucles d'une belle chevelure. Mon aspect le frappa sans doute vivement, car il resta quelques instants devant moi, me contemplant en silence; à la fin, pourtant, il me parla, et les paroles qui sortaient de sa bouche arrivaient à mon cœur et le remplissaient d'une émotion que je n'avais pas connue jusqu'a-

lors. Que vous dirai-je, frère Eusèbe? dès ce moment je sentis que je ne m'appartenais plus; nous nous quittâmes tous deux, non sans promettre de nous revoir bientôt.

Quand je me retrouvai ici, seule, dans ma petite chambrette, il me sembla que tout avait pris un aspect plus riant. Il s'était opéré en moi un changement intime, je renaissais à l'espérance. Je vous l'avouerai, frère Eusèbe, pendant les quelques jours qui suivirent cette première entrevue, je pensai moins souvent à mon père et à mon frère. Toujours l'image du beau chevalier était présente à mes yeux. Jours de doux rêves, jours de pures extases, premières révélations de l'amour! pourquoi donc avez-vous fui?

Je restai trois jours sans entendre parler de lui, trois jours qui me semblèrent des siècles, car pendant ce temps l'armée des croisés, qui avait fait irruption dans le domaine du comte de Toulouse, nous avait constamment assiégés. Enfin, la place ayant été prise, je le revis ici même, dans cette chambre. Il venait le soir; et moi, fière de sa tendresse, oh! que j'étais heureuse, lorsqu'après une longue journée d'attente, j'entendais le soir le bruit de ses pas. Hélas! ce bonheur fut de courte durée. Il resta une année entière sans revenir, et depuis quelques jours seulement je l'ai revu. Vous ne pouvez com-

prendre mon ivresse, lorsque, le soir, j'entendis le signal qui, depuis un an, n'avait plus frappé mon oreille attentive.

C'était lui, mon beau chevalier. Je lui dis toutes mes inquiétudes, je le fis lire dans mon âme. Et lui, ses grands yeux si doux fixés sur moi, il m'écoutait; et à chaque révélation que je lui faisais sa noble figure exprimait, tour-à-tour, le bonheur ou la tristesse, selon que je lui disais mes joies ou mes douleurs. Fascinée par son regard, je me sentais absorbée en lui, et me pressant sur son cœur avec force, il me jurait un amour éternel. Puis, tout-à-coup je sentis un frisson parcourir tout mon être. Un monde nouveau s'ouvrait devant moi, dans ses bras j'oubliais tout...

Ici un cri rauque s'échappa de la poitrine du vieillard, et d'un mouvement convulsif, se dressant de toute sa hauteur devant la jeune fille:

— Malheureuse enfant! dit-il, et son corps s'affaissa sur le siège...

— Il a juré de devenir mon époux, s'écria Cécile. Pardonnez-moi, frère Eusèbe; un entraînement invincible nous a unis devant Dieu. Il me l'a dit encore hier, il me l'a répété aujourd'hui, et demain vous bénirez notre union... n'est-ce pas?...

Le moine se taisait, et son visage sévère s'était empreint d'une sombre tristesse, il pleurait.

— Oh! dites que vous nous unirez, frère Eusèbe, que vous me rendrez heureuse; car maintenant, vivre sans lui, ne m'est plus possible. Vous ne voudrez pas ma mort... Cécile s'était trainée aux pieds du moine, et, pressant sa main décharnée de ses lèvres, elle attachait sur le vieillard ses beaux yeux mouillés de larmes.

— Relevez-vous, Cécile, dit-il, vaincu par sa douleur, Dieu vous pardonne; puissiez-vous avoir trouvé le bonheur!

— Oh! merci, frère Eusèbe, merci! je puis donc lever les yeux sur vous sans rougir, puisque vous approuvez le choix de mon cœur. Mais le bonheur! dit-elle, le bonheur! Si mon père et mon frère m'étaient rendus, que me resterait-il encore à désirer?

— Espère, lui dit le vieillard, et de grosses larmes tombaient de ses yeux, espère: Gaston est jeune, entreprenant; rien ne lui coûtera pour parvenir jusqu'à ton père; et puis, n'as-tu pas encore d'autres frères, vaillants et forts, qui joindront leurs efforts aux siens pour te le ramener, s'il est encore parmi les vivants? Mais l'âme du vieux Raymond est trop fortement trempée: son corps robuste a résisté à tant d'épreuves, qu'il me semble impossible qu'il ait succombé; d'ailleurs un secret pressentiment me dit que tu le reverras bientôt.

— Dieu le veuille , frère Eusèbe ; mais vous avez donc connu mon père ? Oh ! si vous savez quelque chose sur son sort , dites-le-moi ; dites , tirez-moi de cette incertitude cruelle.

— Tu me demandes si je l'ai connu , Cécile ? tu vas en juger : Comme tu le disais tout-à-l'heure , ton père avait , dans le diocèse de Narbonne , une bonne et forte place , bien munie de vivres et de soldats , située sur une montagne escarpée , plus haute et plus escarpée que celle-ci , environnée de précipices , de ravins et d'âpres rochers , du haut de laquelle on apercevait au loin la cime blanche des monts Pyrénéens. C'était un vaillant capitaine que ton père : il avait fait trembler plus d'une fois le roi d'Aragon , le comte de Toulouse et le vicomte de Béziers , son seigneur ; aussi vit-il arriver sans crainte et sans pâlir l'innombrable armée des croisés. La première sortie qu'il fit fut fatale à la croisade ; mais , bientôt , de toutes parts arrivèrent de nombreux renforts : d'abord , ce fut un corps de cinq mille Bretons ; vinrent ensuite deux vaillants guerriers , Robert d'Evreux et son frère Philippe , évêque de Beauvais , champion redoutable , qui , toujours armé de la cuirasse , portait à son bras une pesante massue ; Raymond de Monçon , évêque de Chartres ; Guilhaume , comte de Ponthieu , à la tête d'un grand nombre de pèlerins : néanmoins

son courage ne faillit pas un seul instant. Tu vois par là si je suis bien informé.

— Oh! que vous le connaissez bien! frère Eusèbe, continuez, continuez.

— Mon intention n'est pas de te faire le détail de ce siège qui fut long et meurtrier; tu sais sans doute aussi bien que moi que, pour entamer la forteresse, il fallut combler les gouffres profonds qui l'entouraient et que les croisés, étant parvenus jusque dans les faubourgs, ton père les chargea avec tant de vigueur qu'il en fit un carnage affreux. Mais que pouvait un si petit nombre d'hommes contre un ennemi qui se multipliait à chaque instant, et qui avait pour lui la force, la ruse et la persévérance? chaque jour c'était de nouveaux assauts, chaque jour de nouveaux pans de mur qui s'écroulaient venaient faire connaître aux Albigeois l'inutilité de leurs efforts. D'ailleurs la disette commençait à se faire sentir. Ils résolurent de s'exposer à une défaite plutôt que de se rendre. Ils firent alors un effort désespéré, payèrent d'audace et, à la faveur des ténèbres, ils se précipitèrent tous sur l'armée des croisés. Alors commença une horrible boucherie: les hommes et les chevaux tombaient pêle-mêle comme les épis de blé sous la faux du moissonneur; les lances frappaient sur l'acier avec tant de force qu'il en jaillissait des éclairs. Ce combat se

prolongea bien avant dans la nuit. Lorsque le soleil parut, le champ de bataille offrit aux pâtres des montagnes une vaste arène souillée de sang et de cadavres, où gisaient confondus Croisés et Albigeois. Ton père couvert de blessures, survivant à sa défaite, voulut essayer de rentrer dans la place; mais il fut pris par un pèlerin et conduit à Simon de Montfort qui lui fit mettre les fers aux pieds, et ordonna qu'il fût enfermé dans un cul de basse-fosse des tours de Carcassonne, jusqu'à ce qu'il y mourût (1).

— Mais, qui êtes-vous donc, interrompit Cécile, pour être si bien informé ?

— Tu le sauras bientôt, ma fille, dit le moine; et il reprit ainsi son récit :

— Ton père languissait donc dans le sombre cachot où l'avait précipité la vengeance de Simon de Montfort, et rien ne pouvait lui faire espérer sa délivrance, lorsque le ciel fit rencontrer à ton frère Gaston un pauvre moine bénédictin qui, touché de sa douleur, consentit à l'aider dans ses projets. Sous prétexte d'essayer la conversion du vieil Albigeois, le moine descendit souvent dans son cachot; il parvint enfin à séduire le geolier, lima les fers de ton père et le couvrit d'une robe de moine pa-

(1) DOM VAISSETTE, *Histoire générale du Languedoc.*

reille à la sienne. A la faveur d'une nuit obscure, ils sortirent tous deux de Carcassonne, et ton frère Gaston, qui attendait au-dehors avec la plus vive anxiété, eut enfin le bonheur de presser dans ses bras ton père qu'il venait d'arracher à la mort.

— Dieu soit béni ! s'écria Cécile ; quoi ! mon frère ! mon père ! ils vivent encore !

— Ils vivent, dit le vieillard ; mais, modérez votre joie, ma fille ; j'ai encore des choses importantes à vous apprendre.

Quoique souffrant profondément de ses blessures, le vieux Raymond voulut néanmoins venir embrasser sa Cécile ; il communiqua son projet à son fils qui lui répondit :

— Vous voulez partir, mon père, pour aller trouver ma sœur, je comprends votre empressement : que je voudrais voler avec vous auprès de Cécile ! — Mais un devoir.....

— Quel devoir, mon fils ?

— Vous allez le savoir, mon père ; mais ne cherchez pas à me retenir, c'est un devoir sacré. Je l'ai juré devant Dieu, par ma mère, je tiendrai mon serment : plus de repos pour moi, plus de trêve, que je n'aie vengé votre défaite et les indignes traitements dont vous avez été accablé.

— Et que prétends-tu faire, mon fils ?

— Poursuivre partout et toujours Simon de

Montfort, jusqu'à ce que ce fer ait pénétré dans ses entrailles; je veux purger la terre de ce monstre indigne de voir le jour.

— Mais tu ne penses donc pas aux dangers?

— Pardon, mon père, je l'ai résolu et je le ferai.

Raymond, voyant qu'il ne pouvait vaincre le caractère opiniâtre de son fils, le laissa partir, mais à des conditions que la fin de ce récit t'apprendra.

Après son départ, ton père ne songea qu'à venir te joindre : toujours revêtu de l'habit de bénédictin, il se mit en marche quelques jours après. (Simon de Montfort était alors occupé à faire le siège de Lavaur.)

A quelques lieues de Carcassonne, il rencontra un corps de six mille pèlerins allemands qui allaient renforcer la croisade; il fit route avec eux jusqu'aux environs de Montgey où ils bivaquèrent quelques heures. Oh! ce fut avec une joie ineffable qu'il aperçut au loin le rocher de Berniquaut et les tours de Puyvert : c'était là qu'était son enfant chérie, sa Cécile bien-aimée; il allait trouver auprès d'elle le calme et le repos après une vie orageuse, la presser dans ses bras paternels. En ce moment, il lui semblait que ses blessures le faisaient moins souffrir; un instant encore, et il allait se sé-

parer des pèlerins, lorsque du fond d'un bois épais retentit un terrible cri de guerre. Soudain, le fils du comte de Foix et Géraud de Pépieux se précipitent sur eux et en font un si grand carnage, qu'à peine en échappa-t-il quelques-uns pour aller en porter la nouvelle à Simon de Montfort (1).

Ton père, poussé par le désir d'embrasser encore avant de mourir les deux enfants qu'il avait eus dans ses vieux jours, et croyant trouver un asile assuré dans une petite église qui se trouvait tout près de ce lieu, alla se prosterner au pied des autels; Roger Bernard, fils du comte de Foix, l'y poursuivit.

— Qui donc es-tu ? lui dit-il.

— Je suis prêtre, répond ton père; et lui, qui n'avait jamais demandé merci, s'écria : — Grâce ! grâce ! je suis prêtre.

— Eh bien ! montre-moi donc ta couronne.

Sans hésiter, Raymond découvre sa tête, et un coup de hache le fait tomber sans connaissance sur les dalles (2).

A ces mots Cécile poussa un cri d'horreur.

— Mon père, dit-elle, jusqu'à présent j'espé-

(1) Dom Vaissette se trompe, lorsqu'il dit que cette affaire eut lieu à *Montjoye*, à deux lieues et demie de Toulouse. Voyez Pierre de VAUX-SERNAI, CATEL, dans ses mémoires, etc.

(2) Voyez LANGLOIS.

rais ; pourquoi donc , frère Eusèbe , m'avoir fait croire ainsi au bonheur pour le détruire aussitôt d'une manière si barbare. Mon père ! répétait-elle ; et les sanglots étouffaient sa voix.

— Espère toujours , ma Cécile ; souvent c'est au moment où l'on espère le moins que le bonheur arrive , et la preuve c'est que la hache de Roger-Bernard , lasse de frapper , glissa sur le crâne endurci du vieillard ; ce coup porté à faux sauva la victime.

En ce moment , frère Eusèbe rejeta son capuchon en arrière et laissa voir à Cécile une large cicatrice.

— Et maintenant , ajouta-t-il , il peut jouir du bonheur de te presser entre ses bras.

Déjà émue par les vicissitudes de ce drame terrible , la jeune fille ne put résister à cette dernière commotion ; ses joues se décolorèrent , sa tête se pencha sur ses épaules , et le vieillard la reçut dans ses bras pâle et sans connaissance.

Mais la brise fraîche de la nuit et les baisers du vieillard la rappelèrent à la vie. Elle ouvrit ses beaux yeux , et des larmes abondantes vinrent soulager son cœur oppressé.

En ce moment tous les événements de sa vie passèrent rapidement dans sa mémoire ; elle se re-voit enfant , ainsi dans les bras de son père ,

encore ranimée par lui; puis, dans les douleurs de l'isolement, et la nuit sombre qui s'était faite dans sa vie, un doux rayon de soleil venait éclairer son existence, le beau chevalier lui parlait d'amour. A ce souvenir elle rougit et, s'arrachant des bras de son père, elle tomba à ses genoux.

— Pardon, mon père, dit-elle. Oh! pardon, il sera demain mon époux!

Le vieillard ému la releva. — Eh bien! mon enfant, dit-il, ton père te pardonne; demain....

— Oh! mon père! merci, dit Cécile; et sa pensée, se reportant sur les tortures qu'avait éprouvées le vieillard, elle considérait avec douleur ses larges mains décharnées et les rides profondes creusées par la douleur sur son noble visage. — Que vous devez avoir souffert, dit-elle, en le regardant avec tendresse... Comment avez-vous pu résister à ce coup terrible?

— Je ne sais comment cela se fit, ma fille; mais lorsque je rouvris les yeux, je me trouvai dans l'abbaye de Sorèze, au milieu d'une foule de bénédictins qui tous se pressaient autour de mon lit. En me voyant revenir à la vie, leur joie fut grande! l'espoir de te presser dans mes bras hâta les progrès de ma guérison. Lorsque je pus sortir, je vins te voir ici même, et la manière affable avec laquelle tu me reçus fit que je pus revenir

plusieurs fois de suite sans me révéler à toi. Je suis venu aujourd'hui dans la ferme intention de te dire qui j'étais, et afin de t'annoncer aussi que c'est demain que ton frère arrive; car il s'est engagé par serment à se trouver ici le 23 avril de cette année, après le coucher du soleil, qu'il ait ou non accompli sa vengeance, et je suis persuadé qu'il ne manquera pas de venir : voilà pourquoi, ma fille, je te disais ensuite que tu ne serais plus seule.

— Mon père et mon frère et lui! que de bonheur! mon Dieu.

— Et maintenant, ma fille, dis à ton père le nom de celui que tu aimes.

— C'est un noble gentilhomme, il est beau et généreux, il m'aime : que m'importait le reste? qu'avais-je besoin de savoir son nom! Jamais, mon père, lorsqu'il était là près de moi, l'idée ne m'est venue de le lui demander.

— Nous le lui demanderons ensemble demain, n'est-ce pas?

— Oui, mon père, demain.

— Adieu donc, dit-il, à demain.

— A demain, répéta Cécile; demain, il ne manquera plus rien à mon bonheur.

Et ils se séparèrent.

plusieurs fois de suite sans me lever à lui. Je  
 suis venu aujourd'hui dans la même intention  
 de te dire que j'ai, et afin de l'annoncer aussitôt  
 que possible, que ton frère arrive; car il est  
 attendu par ton père se trouver ici le 23 avril de  
 cette année, après le coucher du soleil, qu'il ait  
 ou non accompli sa vengeance, et je suis per-  
 suadé qu'il ne manquera pas de venir; mais pour  
 quoi, ma fille, je te disais ensuite que tu ne serais  
 plus seule à attendre ton frère, et que, t'étant  
 — Mon père et mon frère et lui, que de bon-

heur! mon Dieu.  
 — Et maintenant, ma fille, dis à ton père  
 que tu es en sûreté, et que tu n'as rien de  
 nouveau à lui dire. — C'est un noble gentilhomme, il est beau et  
 généreux, il m'aime; que m'importe le reste?  
 de savoir le besoin de savoir son nom, jamais.  
 mon père, lorsqu'il était si près de moi, l'aurait  
 en un instant de le lui demander.

— Mais le lui demandons cependant demain.

— Est-ce par là?

— Oui, mon père, demain.

— Adieu donc, dit-il, à demain.

— A demain, dit-elle; adieu, demain, il ne  
 manquera plus rien à mon bonheur.

— Et se séparèrent.

### III.

Comme on peut bien se le figurer, Cécile ne dort pas de toute la nuit ; elle se leva de grand matin , quitta ses habits de deuil et se revêtit de ses plus beaux atours. Elle alla ensuite entendre la messe à l'abbaye, et tous ceux qui la voyaient passer se demandaient quel changement était survenu dans la vie de la jolie fille de Puyvert, pour qu'elle fût si joyeuse, elle qui auparavant était toujours

triste, pensive et mélancolique : ce qui pourtant ne diminuait en rien la beauté de ses traits et lui donnait au contraire un air de souffrance qui intéressait à elle tous les cœurs. Cécile portait le simple costume des filles du peuple, et cependant il y avait dans l'élégance de sa taille, dans la noblesse de ses traits, dans l'aisance gracieuse et digne de sa démarche, un certain mélange de grandeur et de supériorité qui imposait à tous les jeunes habitants de Puyvert, si bien que tous n'éprouvaient pour elle qu'une affection respectueuse, quoiqu'elle eût pour tous un sourire affable et bienveillant.

Avec quelle joie elle vit approcher le moment désiré où elle allait revoir ce frère si longtemps attendu ! Elle n'attendit pas son retour à la maison. Comme le soleil commençait à décliner, elle sortit de la ville et se dirigea vers le sentier par où elle espérait le voir venir. D'un rapide coup-d'œil elle parcourut l'espace, rien ne lui annonçait encore l'arrivée du voyageur.

C'était l'heure où le crépuscule commence à faire place à la nuit, et où les derniers rayons du soleil épars dans l'espace fuient devant les ténèbres : tout prenait une teinte sombre et lugubre ; on entendait dans la plaine un murmure confus de voix ; le cri plaintif de la hulotte annonçait l'appro-

che de la nuit, et des colonnes de fumée s'élevaient des toits des maisons en tourbillonnant dans les airs.

Une ombre vague d'abord, mais plus apparente à mesure qu'elle s'approchait de la jeune fille, se dessina dans le sentier de la montagne.

Aux battements de son cœur, la jeune fille avait deviné Gaston ; mais bientôt elle reconnut le cimier du jeune guerrier, et poussant un cri de joie : — Gaston, dit-elle, je vous attendais. Quelques instants après le frère et la sœur étaient dans les bras l'un de l'autre.

— Mon père ne tardera pas à venir sans doute, dit Cécile ; allons l'attendre là-bas sur ce rocher, nous pourrons l'apercevoir de loin.

Ils se dirigèrent alors de ce côté, mais lentement et avec précaution, car la pente était très-rapide en ce lieu, et le moindre faux pas les aurait fait rouler au bas du précipice.

Bientôt après la nuit arriva, mais une de ces belles nuits de printemps, quoique un peu froides, comme on en voit souvent dans ces contrées. Le croissant argenté de la lune montait à l'horizon entouré d'un immense cortège d'étoiles ; ses rayons lointains venaient se refléter dans le ruisseau d'Orival qui coulait au bas de la montagne, en laissant apercevoir aux deux jeunes gens un immense pré-

cipice au-dessous de leurs pieds; des interstices des roches ardues, l'eau retombait en cascades et ressemblait à d'innombrables facettes de diamants. Au-dessus de leur tête était une petite plate-forme, formée par l'avancement d'un rocher couvert de mousse, qui semblait dessiner au-dessus d'eux un dais naturel de verdure.

C'est là, suspendus sur cet abîme, les yeux toujours fixés sur le sentier, qu'ils attendirent frère Eusèbe.

Frère Eusèbe ne venait pas; Cécile raconta à Gaston ce qu'elle était devenue après son départ; elle lui parla de l'entrevue de la veille, lui dit les douces émotions qui avaient agité son cœur chaque fois que son père, sous le capuchon d'un moine, était venu dans sa modeste chambrette, lui fit le récit des visites mystérieuses de son bien-aimé, et lui dépeignit son bonheur avec de si vives couleurs qu'elle aurait attendri le cœur de son frère, s'il eût prêté une oreille attentive aux douces paroles de sa sœur. Aussi, ce fut avec une grande douleur qu'elle s'aperçut qu'il ne l'écoutait même pas, absorbé qu'il paraissait être par de lointains souvenirs.

— Quelles sont donc les sombres pensées qui passent dans votre âme! ô mon frère! lui dit-elle, pour être froid et insensible comme vous l'êtes?

l'absence aurait-elle refroidi votre amour de frère?

— Mon amour pour toi, Cécile, ne s'est jamais refroidi; mais il y a dans mon cœur une sombre pensée, comme tu dis, une sombre pensée qui me préoccupe et me désespère; la soif de la vengeance ne me laisse pas un instant de calme et de repos, et il a fallu que je me fusse engagé par serment à revenir pour abandonner mon dessein au moment où j'étais si près du but.

— Et que s'est-il donc passé pendant ton absence?

— Pas grand'chose, ma sœur, mais je vais te le dire puisque tu le désires.

— Résolu de punir l'assassin de Roger de Trencavel, notre seigneur, et le bourreau de notre père, je quittais ce dernier dans un moment où il avait grand besoin de mon soutien; j'aurais bien voulu associer mes frères à ma vengeance, ils étaient alors enfermés dans les murs de Toulouse, et puis j'étais trop pressé d'en finir avec le chef de la croisade, pour que je fusse leur communiquer mon dessein.

Après plusieurs jours de recherches infructueuses, j'appris qu'il était occupé à faire le siège de Lavaur; j'y volais; il venait de partir avec toute son armée. Je l'aperçus au siège de Castelnau-

dary; là je le guettai longtemps, rampant à la faveur de la nuit comme un chien, pour parvenir jusqu'à lui, sans trouver un moment favorable pour le frapper. Enfin, au moment où je croyais l'atteindre, le 23 avril s'avancait et avec lui s'envolait l'espoir de le retrouver encore. Demain, ma sœur, demain, je te quitterai de nouveau pour recommencer mes courses vagabondes, et si je ne le retrouve pas au siège du château d'Hautpoul, situé entre Castres et Lavaur, je me mettrai de nouveau en route jusqu'à ce que ma vengeance soit satisfaite.

— Tu le hais donc bien, cet homme!

— Si je le hais! ma sœur, je le hais autant que je t'aime!

— Alors tu m'aimes donc beaucoup, n'est-ce pas?

— Si je t'aime!....

Et, passant son bras autour de la taille de Cécile, il l'embrassa dans une étreinte fraternelle. En ce moment, ils crurent entendre un léger bruit sur la petite plate-forme, et une voix se fit entendre disant :

— Déjà infidèle et parjure!

A ces paroles les deux jeunes gens tressaillirent.

Gaston s'écria :

— C'est lui....

— C'est lui , répéta Cécile.

Et d'un bond ayant devancé son frère , elle se trouva tout près de son futur époux ; mais lui la repoussant :

— Infidèle et parjure ! s'écria-t-il , arrière !

La jeune fille ne put résister à cette secousse , son pied glissa sur la surface visqueuse des rochers ; elle tomba dans l'abîme.

A cette vue , Gaston bondit comme un tigre en furie ; il sortit son poignard , en frappa le guerrier , qui , triste et sans voix , regardait le cadavre de la jeune fille ; mais il rencontra une poitrine bardée de fer , la lame s'était brisée sans entamer la cuirasse du guerrier.

Alors commença un combat terrible , mais qui ne fut pas long , car le jeune homme , ne pouvant lutter longtemps contre un si redoutable adversaire , tomba bientôt baigné dans son sang.

Le guerrier resta seul debout sur la plate-forme , contemplant d'un air morne les deux cadavres.

Le vieux Raymond arrivait le cœur rempli de joie , et , comptant sur la promesse de Gaston , il se hâta pour presser plus tôt ses deux enfants dans ses bras.

Mais il aperçut sur la roche le cadavre ensanglanté de Gaston : la robe de sa fille , accrochée à une saillie du roc , lui dit tout.

— Misérable ! s'écria-t-il, qu'as-tu fait ?

— Cette jeune fille m'avait juré fidélité, je l'ai trouvée dans les bras d'un autre, et je les ai tués tous deux.

— C'était son frère, malheureux !

— Son frère !...

Il leva la visière de son casque comme s'il eût étouffé dans cet étroit espace, mit son visage à découvert et fit voir au vieux Raymond les traits de Simon de Monfort (1).

Le vieillard accablé recula de quelques pas.

— Misérable ! reprit-il, n'était-ce donc pas assez que d'avoir sur la foi d'un sauf-conduit trahi le vicomte Roger et puis de l'avoir empoisonné (2) ? N'était-ce donc pas assez que d'avoir fait précipiter la châtelaine de Lavour dans un puits, brûlé, sacagé des villes, commis des atrocités inouïes, envoyé pourrir le sire de Termes dans un cul de basse-fosse ; fallait-il donc encore que tu fusses le

(1) J'entends quelques historiens qui me disent que, quoique haineux, vindicatif, souvent cruel, Simon de Montfort était d'une pureté de mœurs exemplaire. Pourquoi prôner la moralité d'un homme qui, en 1216, consentit à un acte de bigamie, en donnant son second fils en mariage à Pétronille de Comminge, du vivant de son second mari ? Dom Vaissette pense que le comte de Comminge ne donna pas même son consentement à ce mariage.

(2) Dom VAISSETTE, Guilh. de PUVLAURENS.

bourreau de ses enfants après avoir déshonoré sa famille ?

— Son frère ! murmurait Simon de Montfort sans l'écouter, son frère ! et qui donc es-tu toi-même ?

— Qui je suis, Simon de Montfort, regarde-moi bien si tu l'oses.

A son tour, il recula épouvanté.

— Raymond de Termes, s'écria-t-il ; mais c'est impossible, il est mort, bien mort, m'a-t-on assuré.

— Et l'on ne t'a pas trompé, bourreau ! Raymond de Termes est maintenant mort au monde, car celui que tu vois en ce moment n'est plus que frère Eusèbe.... que frère Eusèbe, qui pourrait aller raconter à la pieuse Alix de Montmorency, la conduite austère de son mari ; mais qui ne le fera pas, se contentant d'appeler la malédiction du ciel sur ta tête adultère et homicide. Et maintenant adieu, Simon de Montfort, nous nous retrouverons un jour au pied d'un tribunal devant lequel tous les crimes seront comptés.

Frère Eusèbe redescendit la montagne triste et le cœur brisé ; puis il regagna le monastère où il mourut quelque temps après.

Dans la nuit, Simon de Montfort fit ensevelir secrètement les deux rejetons de cette maison illustre, sous le creux du rocher de Berniquaut, et

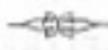
le lendemain , ayant ordonné à tous les habitants de Puyvert d'abandonner leurs foyers pour aller demeurer à Sorèze, il fit détruire la ville dont les décombres couvrirent longtemps encore la tombe de Gaston et de Cécile.

FIN.

CHAPITRE III

Qui sera à faire connaître l'existence de l'abbé de  
Sorèze et de son œuvre comme le héros de  
ce roman. . . . .

**TABLE.**



**L'ABBAYE DE SORÈZE.**

	Page
<b>INTRODUCTION.</b> . . . .	<b>9</b>

**CHAPITRE PREMIER**

Qui paraîtra assez insignifiant au lecteur, mais qu'il faut lire pour connaître entièrement le caractère de notre héros. . . . .	<b>23</b>
--	-----------

**CHAPITRE II**

Où l'on verra dans quelle occasion Romuald fit la ren- contre d'une belle inconnue et ce qui s'ensuivit. . . . .	<b>43</b>
---	-----------

**CHAPITRE III**

- Qui sert à faire connaître l'érudition de l'abbé de  
Sainte-Marie et où l'on verra comment Romuald, après  
avoir passé par les plus vives angoisses, se trouva au  
comble du bonheur. . . . . 57

**CHAPITRE IV.**

- L'aveu. . . . . 85

**CHAPITRE V.**

- Sur la colline. . . . . 103

**CHAPITRE VI.**

- Un souvenir de frère Donat. . . . . 119

**CHAPITRE VII.**

- Qui prouve qu'il est parfois dangereux de laisser les portes  
ouvertes lorsque le vent est violent. . . . . 141

**CHAPITRE VIII.**

- L'in-pacé. . . . . 159

**CHAPITRE IX.**

- Sous la tente. . . . . 181

CHAPITRE X.

Le manoir de Mont-Revel. . . . . 203

CHAPITRE XI.

La vengeance de Romuald. . . . . 233

CHAPITRE XII.

L'abbaye. . . . . 249

ÉPILOGUE. . . . . 263

LA JOLIE FILLE DE PUYVERT.

I. . . . . 269

II. . . . . 273

III. . . . . 297

ERRATA.

Page 32, lignes 2 et 3, au lieu de : et il le fit en effet d'une terrible manière, lisez : et il le fit en effet d'une *plaisante* manière.

Page 75, lignes 25, 26 et 27, lisez : pourquoi faut-il que ce cilice qui m'enlace mette une barrière qui peut-être est infranchissable entre Romuald et le monde.

**Sous presse :**

**THOMAS DE DURFORT,**

ou

**UN ÉDIT DE PACIFICATION SOUS HENRI III,**

**PAR A. GALABERT (de Revel).**

Sous presse :

THOMAS DE DURFORT,

ou

UN ÉDIT DE PACIFICATION SOUS HENRI III,

PAR A. GALABERT (de Revel).

A. GALABERT

L'ABBAYE

DE

SORÈZE.



Prix : 3 fr.

1847.

Toulouse, Imprimerie de J. CHUVIN et Comp., rue Mirepoix, 3.

L'ABBAYE

DE

SORÈZE.

844—864.

PAR AUGUSTE GALABERT,

DE REVEL.

TOULOUSE,

CHEZ L. JOUGLA, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE SAINT-ROME.

REVEL,

CASTRES,

CHEZ ESCRIBE ET AMEN.

CHEZ M<sup>me</sup> V<sup>e</sup> CHAILLOL.

1847.